

PAR AMOUR DU SEXE

ROMAN POUR ADULTES

Serge Lanski

**Le sexe masculin est ce qu'il y a de plus léger au monde,
une simple pensée le soulève.**

Frédéric Dard (!)

**Pourquoi se la péter avec nos fringues,
alors que nos meilleurs moments, on les passe à poil.**

Michel Audiard

////////////////////////////////////

- **Monsieur doit avoir des talents cachés !**
- **Oh, juste un caleçon qui les recouvre...**

Serge Lanski

*Toute ressemblance avec des personnages existants, ou ayant existé, serait purement fortuite.
Quant aux lieux, la plupart sont inventés de toute pièce.*

L'auteur

MONTÉLIMAR

La photo de famille -dont il se souvenait très bien, c'était, bizarrement, ce cliché où il apparaissait en compagnie de son arrière grand-père paternel : Elias. (Dont il avait hérité du second prénom...)

Alain, Elias, né le 23 janvier 1952, avait 7 ans à l'époque de ce cliché. A ses côtés, l'homme, déjà très âgé, était assis. Mais, même assis et très âgé, il en imposait. Sa canne à la main, il fixait -plutôt durement, l'objectif ; toute moustache en avant ! Alain était debout à côté de lui. Il semblait plutôt fier.

Si Alain a connu cet aïeul, par contre, il n'aura jamais connu son épouse. Et le sujet semblait tabou. Seule, sa tante Amandine lui en a parlée. Et encore, du bout des lèvres...

En 1942, Clotilde Connat a 53 ans. Elle et son mari Elias, demeurent à Moneteau, près d'Auxerre. Ils sont fermiers C'est la guerre, les allemands occupent la moitié nord de la France. Les français subsistent comme ils peuvent. Le marché noir étant l'occupation principale de pas mal d'entre eux. Il y a ceux qui vendent et ceux qui achètent... En campagne, on trouve assez facilement de la viande : cochon, bœuf, mouton, lapin ; la volaille. Et les œufs, dans les fermes. Elias a 66 ans, et il bosse toujours. Il s'occupe des bêtes, et Clotilde, robuste femme, encore très bien faite, reste à la ferme, où elle vend ses produits. Des voisins, mais aussi des gens venant de beaucoup plus loin, viennent chez eux s'approvisionner. Des soldats allemands viennent aussi. Il y a même un sous officier -demeurant chez l'habitant -une petite mamie de 81 ans, qui vient faire régulièrement des achats. Il est galant, il fait les provisions pour la petite mémé, en même temps. Il est vrai que c'est la mémé qui fait la cuisine... Ce sous officier, plutôt bien de sa personne, se rend souvent à la ferme des Connat, tout autant pour y faire ses courses, que pour voir la belle Clotilde. Clotilde a compris, dès le premier jour où l'officier s'est pointé à la ferme, qu'elle avait tout intérêt -pour que son petit négoce puisse continuer à se faire sans problème, à se montrer très agréable avec Karl Schmidt. Clotilde étant d'origine lorraine -Clotilde Clausse- avait quelques bonnes notions d'allemand, ce qui favorisa leurs échanges, et leurs... rapports.

Le sous officier est devenu de plus en plus entreprenant, sachant qu'Elias Connat se montrait rarement à la ferme. Occupé qu'il était sur ses terres et dans ses prés. A force de tourner autour de Clotilde, se répandant en compliments sur sa beauté -ce qui à vrai dire ne laissait pas Clotilde de marbre... il finit -un jour qu'ils prenaient le café tous les deux, à la cuisine, par lui passer une main, très douce, sur sa cuisse nue. Clotilde, reçut comme une décharge électrique. Elle a bien tenté de se soustraire à la carresse, mais sa résistance -pour le moins très faible, aurait plutôt encouragé le soldat. Ces gens-là aiment bien qu'on leur résiste un peu. Ça les excite. D'un air faussement courroucé, Clotilde se leva, mais l'officier lui saisissant le bras, l'attira à elle. Là, elle réfléchit très vite : le sieur Schmidt ne lui était pas indifférent ; il pouvait lui rendre d'innombrables services, et après tout, si ce n'était pas elle, d'autres en profiteraient... Et si elle avait crié, qui l'aurait entendue ? D'ailleurs, qui dit qu'elle eût envie de crier ?... Tout juste si elle s'était raidie quelque peu, mais très vite elle écarta les jambes, afin que la main du sous officier, -remontant sa cuisse, trouvât plus facilement sa voie. Puis, sous la savante et virile caresse, Clotilde -se pâmant, fut obligée de s'adosser à la table. Là, le sous officier put la caresser comme il l'entendait et ne s'en priva pas. Excité comme un pou, il déchira la culotte de Clotilde. Déboutonnant sa braguette en un tournemain, il sortit sa queue et pénétra la fermière, sans qu'elle n'ait eu le temps de voir son vit turgescant. Ses mules avaient valsé et elle enserrait Karl de ses jambes musclées. Ça faisait belle lurette qu'elle n'avait pas reçu la visite d'un sexe d'homme. Et quel sexe ! ! Une onde de plaisir la fit défaillir. Bouche ouverte, et yeux révoltés, elle était à cent lieues de penser qu'elle était en train de commettre un acte qu'elle allait longtemps regretter...

Tant qu'il a pu, le sous officier est venu chez les Connat, et a baisé Clotilde. Elle ne pouvait maintenant plus faire autre chose que subir. Subir étant un bien grand mot, car petit à petit, Clotilde tombait amoureuse du beau Karl...

Cette liaison « contre nature » s'est sue et fut portée sur la place publique. A la libération, Clotilde fut reconnue coupable -par un jury populaire, d'avoir eu des relations sexuelles consenties, avec « le diable allemand ». On l'exhiba dans les rues d'Auxerre, à moitié nue, et la tête rasée, en compagnie d'une dizaine d'autres femmes, accusées -elles aussi, d'avoir couché avec des ennemis de la France ! Karl Schmidt, avait quitté la région depuis déjà un bon moment et Dieu sait ce qu'il était advenu de lui.

Plus tard, l'arrière grand-père, ayant fini par pardonner à sa femme -il savait qu'il était un bien piètre amant et que sa femme avait des envies irréprouvables... ils déménagèrent et partirent à la retraite, à Montélimar. Espérant, là-bas, oublier et faire oublier cette partie noire de leur existence. C'est ce qui se passa. Et leur fils, sa femme et les petits enfants les rejoignirent quelque temps après, et emménagèrent à Ancône. Trois années plus tard, Clotilde décéda d'un infarctus. Elle avait 63 ans.

La tante Amandine n'a pas révélé tout cela à Alain ; puisqu'en fait, elle n'a jamais su le fin mot de l'histoire. Le grand-père ne s'étant jamais étendu sur le sujet, et pour cause... C'est Alain qui a démêlé les fils. A partir du moment où l'arrière grand-mère avait été obligée -à la libération, de parcourir les rues d'Auxerre, la tête rasée, il était relativement facile de faire le rapprochement (le rapport...) avec le sous officier allemand.

La seconde guerre mondiale, Alain ne la connaissait guère qu'au travers du film, « Kapò ». Qu'il avait vu à la télé et qu'il n'aurait jamais du voir d'ailleurs, à son âge ! L'histoire de cette gamine juive, d'une quinzaine d'années, qui prend l'identité d'une femme violente, criminelle, prisonnière de droit commun, disparue sur le chemin menant au camp d'extermination de Ravensbrück, ou carrément au camp même, ce qu'Alain ne se souvenait plus vraiment. Devant le toubib du camp, qui visiblement -prenant connaissance des ses papiers, ne croit pas un instant qu'elle est ce qu'elle prétend être, d'un geste provocateur, elle dévoile ses petits seins nubiles -qui subjuguent le toubib. A partir de là, on décide d'en faire une kapò. Ces prisonniers, sans foi ni loi, chargés de surveiller leurs pairs. Et de servir de véritables esclaves sexuels, pour les gardiens, et tous les hommes travaillant au camp. Le kapò fait tout pour sauver sa peau, pour sortir vivant de cette putain de guerre, quitte -à l'instar de la nana du film, à baiser -et encore, c'est un moindre mal- avec tout ce qui compte de types dans un camp de la mort ! A la fin du film, le remord sera tel, qu'elle se suicidera en se jetant sur les barbelés électriques, entourant le camp. Il est évident qu'on ne sort pas complètement indemne de la vision d'un truc pareil...

Au sujet de cette photo de famille, bien sûr, au fil des années, le souvenir s'était estompé et Alain ne savait même plus où elle était. Une photo légèrement jaunie... et dentelée, à la manière des anciens timbres poste. 62 ans s'étaient écoulés, tout de même, et ce n'était pas fini !

Elias confectionnait des manteaux en peau de lapin ! Alain en avait porté un, tout blanc. La fourrure -issue de lapins albinos, (aux yeux rouges) sans doute. Elias Alyre Connat était natif d'Auxerre, dans l'Yonne ! Connat, un patronyme pas facile à porter. Et ce, de tout temps ! Alain en a un peu bavé, avec ce patronyme, à l'école. Mais pas qu'à l'école !... « Alain Connard ». ça les amusait, les connards !

A cette époque, l'arrière grand-père -dépendant- vivait, désormais, dans la maison de son fils, à Ancône. Le fils qui avait perdu sa femme, Colette. Décédée des suites d'une longue maladie -comme on disait pudiquement dans le temps, alors que le père d'Alain, Henri, n'avait que 7 ans. L'âge d'Alain, sur la photo jaunie... 7 ans, c'est décidément trop tôt pour perdre sa mère. C'est ce que pensait très souvent, Alain.

La belle-mère était spéciale. Elle avait un fichu caractère ! Caractère, que les femmes de son âge, à cette époque, n'avaient pas. Le grand-père -coureur de première ! la connaissait depuis déjà un moment... Alain avait toujours pensé qu'il l'avait sous le coude... Mais peut-être l'avait-il entendu dire, par de mauvaises langues ?

François et sa femme, Colette, ont tenu un magasin de vêtements féminins, à Montélimar : « A la Montilienne », rue Pierre-Julien. Pour coudre les vêtements -coutures, revers, boutonniers, boutons... le couple avait embauché des couturières, qui œuvraient chez elles. Employées, auxquelles, François apportait -chaque semaine, le travail à effectuer. Et chaque semaine, il rapportait au magasin le travail achevé.

Marguerite faisait partie de ce bataillon de couturières. Une excellente employée. Des doigts en or. De loin la meilleure de toutes les ouvrières, Marguerite -qui avait une, voire plusieurs idées derrière la tête... avait déjà subi maintes fois le coup du père François (!)... Cela dit, elle ne s'en défendait pas trop, sachant pertinemment pourquoi elle le laissait faire. Et se laissait faire...

- *C'est toi, mon Fanfan ?*

- *Oui ! J'espère que tu n'attendais personne d'autre ?...*

- *Bien sûr que non, mon fanfaron ! Tu sais bien que je n'attends plus que toi.* Et elle se jetait à son cou, à peine avait-il posé, sur un coin de la table basse du salon, la pile de blouses à coudre.

- *Ouais, ça...* Lui caressant les fesses : *avec un cul pareil, ça m'étonnerait que tu n'intéresses pas quelques hommes ! Mumm, bon dieu... Viens donc par là que j'te...* Sans la déshabiller, il l'entraînait à la cuisine -les mains déjà dans le soutien-gorge. Et sans façon, il la troussait sur la table. Elle ne disait jamais non, bien qu'elle n'aimât pas particulièrement ça... Mais elle avait dans l'idée qu'un jour, elle serait madame Marguerite, Julie, François Connat. Et ça, ça l'aidait énormément à accepter les coups de boutoir du grand-père.

Marguerite -qui était veuve, avait un fils, Gabriel. Elle n'était qu'une des ouvrières que François baisait, à La Coucourde. Dans la proche banlieue de Montélimar. D'autres femmes passaient sous les fourches caudales du grand-père. La petite Clémence était de celles-ci. Elle était guadeloupéenne. Une belle métisse, qui avait débarqué en France, sans le sou, ou si peu. Quand François l'a vit, la première fois, il en tomba instantanément amoureux. Clémence avait tout et au bon endroit, pour rendre chèvre, un homme comme François. Et comme elle avait besoin de travailler... elle s'est laissée conquérir et renversée, très vite. Au début, ce n'était pas forcément un choix....

Elle travaillait mal, mais le grand-père s'en fichait bien. Ce qui l'intéressait chez elle, c'était son cul et ses seins ! Les boutons qui ne tenaient pas attachés plus de deux jours, c'est lui même, avec du fil et une aiguille, qui les recousait. Quand il arrivait et qu'à la porte d'entrée, il disait, « *c'est moi* » ! comme elle ne portait -pour tout vêtement- qu'une blouse de travail, elle se penchait sur la table de la salle à manger, relevait sa blouse, exhibant ainsi son magnifique petit cul ambré. Le grand-père entrait, refermait la porte. Donnait un tour de clef et, derrière Clémence, s'accroupissant, il enfouissait sa tête entre les fesses de la belle métisse. Sa langue fouillait l'adorable petit trou du cul. Impur, mais tellement mignon. Ensuite, il la prenait en levrette, la faisant gémir de plaisir... Jusqu'au jour où Clémence lui avoua être enceinte ! Oh, bien sûr, rien ne dit avec certitude que l'enfant était de François, mais ne voulant pas courir de risques, il lui versa une coquette somme d'argent tous les mois, jusqu'à... Dieu seul sait quand. Peut-être jusqu'à ce que Clémence tombe sur ce bon gars, qui a bien voulu reconnaître l'enfant.

Tout cela avait du certainement, tout de même marqué le grand-père. Suffisamment en tout cas, pour qu'il écrive un mot, avant de mourir, et qu'il se débrouillât, pour que son fils, Henri, le trouvât. Comme quoi, il avait mis une femme enceinte, au début des années 60. Une certaine Clémence. Et que peut-être, un jour, une demi sœur, ou un demi frère pourrait se manifester, en frappant à sa porte... Ce qui, à priori, ne s'est jamais produit. Ce mot, Alain tomba donc dessus, par hasard, en rangeant des papiers, au décès de son père...

Après cela, le grand-père François, échaudé, essaya de s'en tenir à la seule Marguerite. Pendant un temps, plus une ouvrière -autre qu'elle, n'eut droit à ses « faveurs ». Ce qui les surprisent (trois en dehors de Clémence) elles qui avaient pris goût à ses assauts, ou en tout cas, pris l'habitude...

A noter, qu'en principe, les ouvrières ne se connaissaient pas. Mais Marguerite n'était pas dupe ; elle se doutait que François avaient d'autres amantes, mais elle ne savait pas qui étaient ses concurrentes. Jamais François ne parlait de l'une, à une autre. Si elles s'étaient connues, ça aurait pu poser des problèmes, et François ne voulait pas d'ennuis. Il mentait éhontément, mais il avait la paix.

Certes, Marguerite, plutôt sèche et revêche, n'avait pas les beaux petits nichons, ni le joli petit cul de Clémence. Elle ne pratiquait pas la fellation, comme la pratiquait Juliette. La reine de la pipe ! Et avait encore moins le coup de main expert d'Agnès, et ses position acrobatiques... Sans parler de Lucienne et de ses énormes nichons, entre lesquels François adorait faire coulisser sa pine. Mais Marguerite faisait tout de même l'affaire. Ne rechignant pas trop à se coucher sur le dos. Et, comme disait -je ne sais plus trop qui : une femme, c'est comme une tortue, dès qu'elle est sur le dos, on en fait ce qu'on veut. Julien, l'un des copains d'Alain, lui, disait, en parlant de sa maîtresse -et c'était encore moins gentil : elle tient mieux sur le dos qu'une bique sur les cornes !...

Fort heureusement, pour la bonne santé du grand-père -qui, bien sûr, ne tint pas sa promesse, plus d'un mois, il ne rendait pas visite à toutes ses ouvrières le même jour. Et puis il y avait celle qui était dans un jour qui craignait, ou celle pour qui le rouge était mis... Et là, c'était le minimum syndical : une branlette, une cravate de notaire, pour Lucienne, ou un petite pipe. Le temps qu'elles s'essuient la main, ou les lèvres, François leur expliquait en deux minutes en quoi consistait le boulot et hop ! retour à la voiture. Une 403 Peugeot, rutilante !

Parfois, il emmenait Alain. Il faut dire que c'était souvent Marguerite -lorsqu'elle devint sa nouvelle femme, qui lui collait ça dans le creux de l'oreille, le jeudi. Ce qui pouvait ennuyer Alain, qui avait pensé mater Georgette en toute tranquillité. Au magasin, il guettait toujours le moment où Georgette -assise sur sa chaise, croisait les jambes. La belle garce de vendeuse, les croisait toujours très haut. Suffisamment pour qu'Alain vît le haut de ses cuisses potelées.

- *Emmène donc Alain avec toi ! Il s'ennuie ici.*

Sur place, François demandait souvent à son petit fils de l'attendre dans la voiture.

- *Attends-moi là, j'en ai pas pour longtemps.* C'était justement là, qu'il y passait le plus de temps...

Un jour, n'y tenant plus, Alain sortit de la voiture et, sur la pointe des pieds, il marcha jusqu'à une fenêtre. Derrière le carreau, il vit les fesses blanches, mais nerveuses, du grand-père -pantalon descendu aux genoux- le dessous des pieds de la dame, et ses arpions qui grattaient la couverture en rythme. Il n'en vit pas plus. Dommage, il aurait bien aimé voir les nichons de Lucienne... De retour à la voiture, il attendit sagement. Enfin, sagement... Le peu qu'il avait vu suffisait à nourrir ses fantasmes, une bonne dizaine de jours, alors...

Le plus emmerdant, pour le grand-père et ses maîtresses -en tout cas, celles qui étaient mariées, était de jongler avec les horaires. Pour ne pas se retrouver piégé par le mari, rentrant du boulot. L'emploi du temps, *le timing*, était souvent assez serré. Les fenêtres de tir (!)... étaient parfois très courtes. Aussi le grand-père s'était-il fait un pense-bête, qu'il regardait toujours et encore, avant chaque visite... Parfois, il avait tout juste le temps de se défroquer et de sauter une employée, avant d'expliquer ce qu'il attendait d'elle ; en tant que couturière ! Mais ça, c'était surtout dans le cas où il en ait eu deux à baiser. Et entre les deux, il allait faire un tour au bord de la rivière, en attendant le retour de la libido.

ORLÉANS

Pendant tout ce temps, où François prenait du plaisir à La Coucourde, son ex femme -la grand-mère qu'Alain n'aura jamais connue, souffrait d'un mal incurable. Le pire, c'est qu'elle se doutait de ce que tramait son époux, quand il se rendait à La Coucourde. Elle savait de quoi il était capable, l'ayant déjà vu, à genou, au pied de Georgette, dans la remise, ou dans la salle de coupes, à l'arrière du magasin...

Georgette, cette jeune et vicelarde vendeuse, Alain en eut secrètement le béguin, vers l'âge de 12, 13 ans. L'âge où « Paris s'éveille... Il n'a jamais su si elle le faisait exprès, mais souvent dans l'atelier -quand Rolande, la coupeuse, n'était pas là, il la surprenait sur l'échelle, jambes et cuisses nues, la blouse rose, remontée très haut -par l'effet de l'apesanteur ?.... Peut-être s'attendait-elle à ce que ce soit le grand-père qui entre ?... Cela dit, elle ne faisait aucun effort pour cacher ses belles grosses fesses blanches, débordant juste ce qu'il fallait de la culotte, pour donner envie. Et sa chatte de brune, qui devait être poilue à souhait... Alain, ça le mettait dans tous ses états !! Malheureusement pour lui, ça n'allait pas plus loin. Georgette, descendait de son perchoir, passait devant le gamin, fièrement, et regagnait sa chaise, dans le magasin. Attendant le client.

Le soir, après le boulot, Henri, le père d'Alain récupérait son fils et c'est en moto qu'ils rentraient au bercail.

Chaque matin, ils repartaient en moto pour la ville. Henri emmenait Alain jusqu'au collège et ensuite, gagnait la fabrique de nougats, où il bossait.

Et puis, les grands parents vendirent leur commerce à Montélimar, pour aller s'installer et vivre à Orléans. La cité de Jeanne d'Arc ! Le grand-père quitta, non sans regrets certaines des couturières de la Coucourde... Ils avaient trouvé leur nouveau commerce, dans le Faubourg Bourgogne, et l'avait tout simplement appelé, « Le Petit Bourgogne ». Il leur fallut trouver une coupeuse. Ce fut chose rapidement faite. Mylène prit la place de Rolande. Mais surtout, il leur fallut trouver des couturières. C'est dans la banlieue orléanaise, à Trainou, qu'ils en trouvèrent, trois. Oh, bien sûr, elles n'étaient pas -de prime abord, aussi avenantes, autant agréables que celles de la Coucourde, mais il fallut faire avec.

Le grand-père avait deviné, à travers l'une d'elles -au téléphone, puisque le choix s'était fait au téléphone- un tempérament plus... disons, plus trempé, que chez les deux autres. Les deux autres, qui n'avaient même pas une voix sympathique.

Jeanne, veuve depuis relativement peu de temps, était encore chagrinée par le décès de son époux.

« Jacques et Jeanne Dumesne, et Thierry Dumesme ». C'est ce qui était inscrit sur la boîte aux lettres. François sonna, puis frappa à la porte. Jeanne -assise à sa machine à coudre, se leva rapidement et alla ouvrir. Sur le pas de la porte, ils se dirent bonjour, un peu timidement. François a tout de suite pris conscience du potentiel de Jeanne... Jeanne lui tendit la main. Une petite menotte aux doigts longs et fins. *Une petite main qui doit faire des merveilles autour d'une bite*, pensa François, incorrigible baiseur. Les collants noirs -qu'elle portait sous une robe courte, noire et dans des escarpins... noirs, également, pouvaient assez facilement laisser augurer d'un avenir radieux.

Lors de cette première prise de contact -à part faire connaissance, discuter des modalités d'une éventuelle embauche, et de la pluie et du beau temps, il ne se passa pas grand chose. Tout de même, Jeanne voulut absolument montrer à François comment elle travaillait. Pour ce faire, elle se rassit à sa machine. Ainsi, ses collants firent faire un léger, mais perceptible soubresaut, à la queue du grand-père, dans son pantalon... Elle montra la robe qu'elle était en train de coudre, après qu'elle en eût découpé le tissu, suivant un « patron », encore posé sur la table à manger. François se dit que

cette femme avait véritablement des doigts de fée, mais son regard glissait -plus souvent qu'à son tour, sur les jambes gainées de noir... que sur l'ouvrage que Jeanne travaillait, fièrement. De toute façon, il y avait déjà au moins dix minutes que la belle avait enlevé le morceau. Elle était évidemment embauchée.

Lors de la seconde entrevue, Jeanne raconta la mort de son époux, d'un cancer, dans des souffrances assez terribles. Le grand père compatit et fut d'une extrême gentillesse avec la belle veuve. Très prévenant avec elle, il lui souffla -tout en lui passant délicatement une main sur ses frêles épaules nues- qu'elle était trop jeune et trop belle pour souffrir le martyre, comme ça, encore des années. (Le mari était décédé depuis 2 ans et demi...) François fit moult compliments sur sa beauté. Lui assurant qu'elle n'était nullement entamée -cette beauté- par les litres de larmes versées et la tristesse éprouvée. Il ajouta qu'il l'aiderait volontiers -pécuniairement parlant, afin qu'elle retrouvât le sourire. Il sentit, là, à cet instant, qu'il avait touché une des cordes sensibles de la belle dame. Mais il voulait plus : lui toucher les seins, ses cuisses, sa minette et son cul. La belle couturière, bercée par les paroles rassurantes de François, au moment du départ de celui-ci, lui donna un baiser au coin des lèvres. Le grand-père en a frémi durant tout le retour sur Orléans.

La troisième fois qu'ils se virent, fut la bonne. Le grand-père lui dit, d'emblée, qu'il rajouterait quelques billets, de main à la main, à la somme convenue, pour son travail. Il était d'ailleurs très content de son travail et il voulait la voir heureuse. Mais non seulement, il voulait la voir heureuse, il ajouta qu'il voulait également la voir sous son meilleur jour...

- *Les collants que tu portes -si tu veux bien qu'on se tutoie... ces superbes collants, malheureusement, cachent des jambes qui doivent être magnifiques... et que j'aimerais bien voir. Et puis, c'est trop triste des collants noirs...* En fait, c'étaient ces mêmes collants, qui l'avaient excité, déjà, lors de sa première visite. Surprise, mais aussi, amusée, Jeanne leva les yeux vers lui.

- *Je sais, continua-t-il, du moins, je devine à ce à quoi tu penses : que je vais un peu vite en besogne ? mais je t'assure, que depuis plus d'une semaine, je ne fais que penser à tes jambes, et en vérité, à tout ton corps. Je rêve -toutes les nuits, que ces collants, tu les ôtes devant moi. Et j'en deviens franchement gaga. Maintenant, je comprendrais que tu soies offusquée par ces aveux et que, pour cette raison, tu me renvoies dans mes cordes. Si tu veux on en parle plus et je n'insisterais pas ; mais bon sang, ce que je trouverais dommage que...* Jeanne ne lui laissa pas le temps d'achever sa phrase. Elle lui fit signe de se taire. Elle se leva, puisqu'elle était assise à sa machine à coudre, s'approcha du grand-père et lui roula une pelle, qui le fit frissonner des pieds à la tête.

- *Les collants, c'est toi qui vas me les ôter !*

- *Pardonne-moi si je les file, impatient et excité comme je le suis...* Jeanne souleva sa mini robe noire. Ce simple geste, fit hoqueter la pine du grand-père, qui aussitôt se gorgea de sang et se sentit très à l'étroit dans le slip kangourou. Là dessus, s'agenouillant, maladroitement, François attrapa le haut des collants, et les fit lentement glisser jusqu'aux escarpins... noirs. A 44 ans, la belle couturière avait les jambes d'une gamine de 22. Quand les lèvres de François effleurèrent les cuisses, il les trouva sucrées. Faisant glisser la petite culotte blanche, à dentelles affriolantes -il sentit l'humidité d'un sexe avide de caresses... Puis, n'y tenant plus, il descendit prestement l'adorable petit bout de tissu le long des jambes fuselées. Il atteignit la félicité quasi totale, quand il enfouit son nez mutin entre les cuisses de Jeanne, tout en lui malaxant ses fesses charnues. Jeanne se débarrassa comme elle put de sa culotte et de ses collants -qu'elle avait en bas des jambes- puis, renversant la tête, yeux mi clos, elle se laissa enfin aller, après près de trois ans d'abstinence.

Par la suite, s'estimant largement récompensée de sa « gentillesse », Jeanne décida d'aller au devant des désirs de François. Peut-être un peu trop abruptement, mais Jeanne Dumesne-Campoix ne faisait jamais les choses à moitié... Elle avait compris à quel point elle l'excitait, et compris jusqu'où il irait avec elle. Jusqu'où il voulait aller. Elle lui dit, un jour que François lui demandait le chemin de ses toilettes :

Tu veux que je t'aide à pisser ?... Et ensuite, je te laverai la bite. A ces mots crus, mais tellement

bien venus à ses oreilles, le grand-père reçut une décharge de 180 volts. Bien sûr qu'il le voulait.
- Avec ta petite menotte tenant ma queue, c'est dans la baignoire qu'il faudrait que je pisse, si tu ne veux pas que j'arrose tes toilettes du sol au plafond...

Aurait-il osé lui demander ce genre de choses ? Pas sûr. Jeanne avait tout compris de la nature humaine et surtout de celle de François. Elle savait pertinemment -elle aussi, que le sexe menait le monde... Avec le pognon, évidemment. Et elle avait besoin d'argent. Elle avait un fils, Thierry -dont elle ne parlât jamais au grand-père ; un fils de 21 ans, qui avait fait et faisait toujours du reste, des conneries : drogue, trafic, alcool, petits larcins... La mort de son père n'ayant pas arrangé les choses. C'était pour son Thierry, l'argent que lui donnait le grand-père ; en plus de celui du fruit de son travail. Son Thierry, qu'elle ne voyait pas très souvent. La came isolé.

LA FÊTE DE JEANNE D'ARC

C'étaient les voisins d'Henri et Maria, qui gardaient Alain, avant qu'il n'aille à l'école. A l'époque, on entraînait directement à la maternelle, à 6 ans. En attendant l'âge fatidique, il fallait bien faire garder les mômes... Ainsi, un couple de retraités, les Champenois, s'occupaient-ils d'Alain. Dire que ça plaisait au petit garçon, serait beaucoup dire. La nounou était déjà assez âgée et donc un peu dépassée. Bref, disons qu'Alain s'emmerdait royalement chez ces gens-là.

Et puis Alain rentra à l'école. Ce ne fut pas de gaieté de cœur. Comme s'il pressentait que quelque chose ne tournerait pas très rond. De fait, une méchante gamine le pris immédiatement en grippe ! Quelque chose ne lui plaisait pas chez lui ? ou alors avait-elle senti qu'il ne serait pas de taille à se défendre... Mais le fait est qu'elle ne lui laissait pas beaucoup de répit. Dès qu'elle le pouvait -surtout sur la cour de récré, elle lui balançait des coups de pieds, lui donnait des coups de poing et le mordait ! Et lui, n'osait pas se rebiffer. Il était complètement dépassé.

Pratiquement tous les matins, sur le chemin de l'école d'Ancône -accompagné par sa mère, il vomissait son petit déjeuner. Le bol de chocolat au lait finissait quasi invariablement dans le fossé ! Les parents mettaient ça sur le compte de la nervosité -car le petit bonhomme était effectivement assez nerveux. Il leur en a fallu du temps, pour qu'ils s'aperçoivent qu'une mégère de 6 ans était à l'origine de son état. Ils étaient allés voir le directeur de l'école ; qui avait mené son enquête. Ensuite, tout rentra dans l'ordre. Il se fit des copains, avec qui il se battait, comme tous les gamins de cet âge-là, à cette époque-là. Mais c'est tout de même avec eux qu'il fit son apprentissage sexuel. Il en allait ainsi en campagne. On apprenait le sexe entre mecs ! Plus tard, ces expériences leur ont bien servi avec les nanas. Les garçons campagnards étaient bien plus affûtés que les gars de la ville, quoi qu'on dise ! Les ballots de paille servaient de cachettes... Les premières chattes qu'Alain a vu, c'était à l'abri des ballots de paille. Certes, les jeux étaient encore très innocents, mais jeux de mains, pas jeux vilains, vilains !... Quand il écartait les petites culottes, ça le mettait dans des états, le Alain. Et quand il leur demandait de pisser devant lui, et qu'elles acceptaient ! !...

Ce fut avec ces garçons et ces filles -du patelin, qu'Alain organisa sa première surprise partie. Suivie de tant d'autres ! Les mecs prenaient leur vélo -et plus tard leur mob, et allaient distribuer les petits cartons d'invitation -bidouillés par eux-mêmes- dans les boîtes aux lettres. Ou bien ils les remettaient carrément de main à la main aux nanas qu'ils croisaient sur leur chemin. « Surprise partie, dimanche prochain, à 14h30, chez Daniel Lecourbe, 2 impasse de la Barrière, à Ancône ». Les surpat', les surboums, bref les boums avaient toujours lieu chez Daniel, un des meilleurs potes d'Alain ; parce que sa maison était grande. Et que le pigeonnier n'accueillait plus de pigeons depuis belle lurette. Les parents de Daniel étaient pleins aux as. Les premiers à avoir eu la télé dans le coin ! Et sans que la mère ne travaille ! Son père gagnait très bien sa vie pour toute la famille.

Daniel avait une sœur de deux ans plus âgée que lui. Mignonne et très délurée. Alain et tous ses potes rêvaient de la sauter... C'est chez Daniel, qu'Alain entendit pour la première fois Eric Clapton. Avec les Bluesbreakers, de John Mayall ! Il avait le disque ! !

Pour les boums, Alain apportait ses vinyles et lui-même les passaient sur la chaîne de Daniel. Il faisait office de DJ. Pratique, quand on a une nana dans le colis mateur (!) pour la draguer. Quand il sentait que c'était le bon moment, il mettait un slow et allait inviter. C'est comme ça qu'il a dansé avec la meilleure copine de Frédérique, la sœur de Daniel. Ainsi, il se rapprochait de la dite Frédérique, bien que sa copine fût très mignonne elle aussi... Babette.

Quelques mois plus tard -toujours lors d'une boum chez Daniel, Alain réussit à emballer Babette. Frédérique qui n'avait pas trouvé chaussure à son pied, ce jour-là -elle était plutôt difficile ! proposa

à sa copine, d'aller dans sa chambre, histoire de finir gentiment l'après-midi. Clin d'oeil à l'appui, Babette dit alors, à Fred : *pourquoi ne viendrais-tu pas avec nous ? C'est ta piaule après tout...* C'est ainsi que cette fois-là, Alain termina le dimanche sur un lit, avec deux belles nanas. S'il n'en baisa aucune, il prit tout de même un sacré panard. Les deux jeunes nénettes étant très bien faites, rien qu'à les tripoter, et à se faire tripoter, il avait fini par décharger copieusement.

A Orléans, les grands-parents, François et Marguerite ne mirent pas une éternité à faire leur trou ! Ils avaient embauché une petite vendeuse, mais comme c'était Marguerite qu'il l'avait choisie, elle l'avait prise volontairement, laide. Bonne vendeuse certes, mais très laide ! ! Ce n'était pas -loin s'en faut ! Georgette. Ce laideron, François ne la toucherait pas. Mais lui, s'en fichait bien de la vilaine Roberte. A Trainou, il avait un autre chat à fouetter...

A Orléans, les grands parents d'Alain y étaient déjà, quand -un « beau » jour, a surgi, d'on ne sait où, la fameuse « rumeur ». Un stupide canular... un méchant canular, bien tordu, monté exclusivement pour nuire aux commerçants juifs de la ville. Dans le seul but de faire couler leurs boutiques de fringues. Un truc abracadabrant, mais qui a laissé des traces indélébiles. Voyez plutôt : des jeunes femmes allaient faire leurs emplettes dans des boutiques de vêtements, tenues donc par des juifs, et on ne les revoyait plus ! Elles entraient dans la cabine d'essayage, et là, elles disparaissaient comme par enchantement. Par où ? Par un trou dans le plancher. Elles étaient kidnappées. Un kidnapping, de jeunes et jolies femmes, dans le but d'alimenter -ce qu'on a appelé : « la traite des blanches ». Ces jeunes femmes -dont on ne connaissait évidemment pas le nom- étaient, soi disant, envoyées, dispatchées, dans différents pays du maghreb. Mais avant, on les droguait et les violait, en espérant qu'elles tomberaient enceinte et qu'ainsi « on » aurait toute emprise sur elle. Et comment leur faisait-on quitter la ville ? Je vous le donne en mille : en sous marin ! Comme si la Loire, à Orléans pouvait accueillir des sous marins ! ! Mais ce canular, aussi gros qu'il ait pu être, et aussi assassin qu'il fût, a alimenté une rumeur, qui a connu une longue et belle vie. Beaucoup de gens avaient fini par croire à la véracité de la chose. Et les commerçants juifs d'Orléans, eurent bien du mal à remonter la pente.

Le grand-père François -très intelligent et opportuniste comme pas deux- se débrouila si bien, qu'il fut nommé rapidement président de la chambre des prud'hommes d'Orléans. On lui avait alloué un bureau place du Martroi, là où trône la statue de la Jeanne, sur son fidèle destrier. Ce bureau, avec deux fenêtres donnant sur la célèbre place, était l'endroit idéal -pour la famille, pour suivre le défilé de la Fête de Jeanne d'Arc, qui a lieu -dans la ville, tous les ans, chaque 8 mai. De ces fenêtres, les enfants, petits enfants, ainsi qu'oncles, tantes, et cousins, cousines, ne perdirent pas une bouchée des manifestations, tant que le grand-père fut en activité.

Le matin, ce qu'on appelait «les provinces », puisque regroupant nombre d'associations folkloriques venues de la France entière et souvent même de l'étranger, y donnaient des prestations d'enfer. Et l'après-midi, c'était le « gros » défilé, long de un, voire deux kilomètres, parcourant peut-être dix ou quinze kilomètres par les plus grosses -en tout cas les plus emblématiques, artères de la capitale du Loiret. Un défilé militaire, mais pas que, puisque des troupes folkloriques, les « provinces », y participaient aussi. En présence d'un invité de marque, assez souvent une personnalité politique.

En tête du cortège, une Jeanne d'Arc, sur un superbe canasson. Un homme tenait l'animal à la longe, canalisant son énergie et empêchant la nervosité de gagner l'animal, au milieu de toute cette agitation.

La Jeanne du défilé, chaque année, était une toute jeune fille, d'à peine 20 ans, qu'on était allé chercher dans un lycée privé catho de la ville. Ses gardes, de chaque côté, étaient aussi jeunes qu'elles. D'autres étaient plus âgés et plus aguerris. Puis, venait la personnalité invitée, qui souriait aux anges, tout en discutant avec les notables : le maire, les conseillers, des gradés, bref les huiles. Et à la suite, le défilé. Le cortège, que le passage dans les cieus, de trois ou quatre avions cargo

-venant de la base aérienne 123, de Bricy- complétait assez spectaculairement. Et le soir, le feu d'artifice, était le point d'orgue de la journée. La veille, « l'embrassement » des tours de la cathédrale, avait donné le top départ des festivités. (Mais depuis une semaine déjà, des groupes de musiciens et de danseurs se produisaient dans tous les coins de la ville.) Une manifestation qui attire chaque année un nombre incroyable de spectateurs, entassés sur les trottoirs, tout le long du trajet.

Le grand-père venait assez souvent à son bureau. Inutile de dire, qu'il lui servait aussi de garçonnière... Il y recevait -non pas Roberte !... mais des secrétaires autrement plus mignonnes, de la chambre de commerce, sachant fort bien -en venant trouver François, ce qu'elles allaient vraiment y trouver. Un homme, qui savait leur parler et qui reconnaissait leur beauté et leurs talents... à leur juste valeur. Bref, un homme qui, au contraire de leur mari, leur parlait tout en douceur, avec des mots choisis et qui les déshabillaient délicatement, avec tout le soin et l'intérêt dont elles estimaient devoir l'être... Cela dit, il les renversait tout de même sur le canapé, et les besognait, parfois comme un forcené. Mais comme elles y retournaient, c'est qu'elles devaient apprécier ça. Certaines aimaient être maltraitées, et pour elles, le grand-père savait aussi se comporter en goujat. A celles-là, c'est sans douceur, qu'il leur mettait sa queue dans la bouche et l'enfonçait jusque dans le gosier. Allant et venant, butant sur la glotte.

L'ESPAGNE

Et puis, ce furent les premières vacances en Espagne ! Plus exactement en Catalogne. A Tarragona. Premières vacances qui furent suivies de bien d'autres. Chez un cousin et une cousine d'Alain. Les enfants du frère de sa mère. Le cousin était plus âgé qu'Alain, donc ils ne se voyaient pas trop. Sa cousine -étant un peu plus jeune que son frère, elle et Alain se virent davantage. Passant du bon temps ensemble. Jusqu'à ce que Rita fasse la connaissance d'un certain Miguel, ce qui éloigna quelque peu les cousins.

Chaque soir, après le dîner, Miguel retrouvait Rita, en bas de chez elle ; il n'avait pas le droit de monter. C'était encore comme ça à l'époque -dans les années 60- en Catalogne. Les tourtereaux restaient à discuter sur les marches, ou sur le palier, et toujours sous l'oeil d'un des parents de la jeune fille... Parents qui se relayaient, parfois jusqu'à minuit ! Bonjour l'intimité ! Alain espérait bien que les deux jeunes gens se vissent en dehors de ces moments, et que là, au moins, ils en profitassent. Sa cousine était mignonne comme tout. Un vrai canon ! Il avait eu l'occasion de la voir à poil, un jour qu'elle se changeait dans sa chambre, avant d'aller à la plage... Il passait devant la pièce au moment même où elle ôtait le dernier rempart à sa nudité, le soutien-gorge. Et il garda de sa plastique parfaite, un souvenir ému. Miguel ne devait pas s'ennuyer avec elle, ça c'est sûr !

Quand ces deux-là furent mariés, ils vinrent en voyage de noces en France, chez les parents d'Alain. Ce qu'ils voulurent voir -qu'ils ne voyaient pas encore en Espagne, un pays resté longtemps prude, c'était un film porno. Alain les emmena donc voir « Cuisses en délire », qui émoustilla pas mal les jeunes mariés. A tel point, que Miguel, une main entre les cuisses de Rita, lui caressait le clito, que Rita avait sorti le sexe de son mari, qu'elle tritura jusqu'à ce qu'il dégorge, sur le dossier du siège de devant... S'étant aperçu qu'Alain avait assisté à la scène, ils s'en voulurent un peu de s'être laissés aller. Alain les rassura, en leur disant que ce n'était pas un problème ; qu'il avait plutôt bien aimé ce laisser-aller. Dit en catalan, cela va de soi. De retour à la maison, ils racontèrent le film aux parents -ce qui fut assez rapide... en omettant bien sûr de leur dire ce qui s'était passé, à la faveur du noir, dans la salle... N'empêche que d'entendre les respirations saccadées, et le souffle court, de sa cousine, avait pas mal excité Alain.

En 71, un truc horrible arriva à Maria, la mère d'Alain. Elle perdit ses parents, le même jour, dans un terrible accident de voiture. La Citroën -qui roulait à vive allure, sur une route de campagne, bordée d'arbres, à la tombée de la nuit, au mois d'octobre, du côté de Perpignan, où ils demeuraient -depuis qu'ils avaient fui leur pays et surtout le régime franquiste, quitta la route pour une raison, longtemps indéterminé, et explosa littéralement contre un platane. Les corps atrocement mutilés et sans vie, furent retrouvés à quelques dizaines de mètres de l'impact. A l'annonce de cette nouvelle, Maria s'écroula. Il fallut la transporter à l'hôpital, en état de choc.

Il y eut bien sûr une enquête, longue enquête mais qui porta ses fruits. Cette voiture, que les grands parents avaient achetée, n'était pas -loin s'en faut, en mesure de rouler. Déjà, quand ils se l'ont procurée, ce n'était pas celle qui -normalement, devait leur être destinée. Le garagiste, véreux, leur a dit que la voiture initiale n'était plus dispo -pour une raison on ne peut plus fumeuse, mais qu'il en avait une autre, encore mieux et au même prix. Ces braves gens, espagnols, ne comprenant pas toutes les subtilités de la langue française, convinrent que la voiture était effectivement très bien. Bref, elle leur convenait parfaitement. Le garagiste n'avait pas la carte grise à disposition, mais s'était engagé à la leur remettre le lendemain, dans la boîte aux lettres... Ils repartirent donc avec la voiture de substitution. En chemin, le grand-père voulut voir ce qu'elle avait dans le ventre et arriva ce qui arriva. Le véhicule -soudain, quitta la route, à cause d'un léger dos d'âne, et alla s'encastrer dans ce putain d'arbre. A 135 kilomètres / heure, ça ne pardonna pas.

Ce qu'on apprit, par la suite, c'est que la voiture était une épave roulante. Jamais, de la vie, ce tas d'ordure n'aurait du rouler, et encore moins à 135 à l'heure ! La direction était faussée, les amortisseurs tenaient par un « fil à pêche à ablettes » et trois des pneus étaient lisses. Bien sûr le garagiste fut inculpé et fut mis en prison, mais ça ne ramena pas les grands parents maternels d'Alain.

Du coup, Alain n'avait plus de grand mère paternelle et plus de grands parents maternels.

Le fin mot de l'histoire, c'est que cette voiture-corbillard avait été « donnée » au garagiste, par un de ses amis, contre deux autres, certainement aussi pourries. En fait, le garagiste aurait été bien en peine de fournir la carte grise, puisqu'il n'y en avait plus...Une arnaque de première, mais sans doute la dernière. On s'aperçut par la suite, que d'autres voitures -sans doute aussi dangereuses, avaient déjà été vendues par ce déchet de garagiste ! Il avait fallu, aux enquêteurs, les retrouver au plus tôt, afin que ne se produisent pas d'autres accidents. 15 véhicules furent saisies, dans des états plus lamentables les uns que les autres. Allez avoir une confiance aveugle dans les garagistes vous, après un truc pareil !...

AMANDINE

Quand Alain eut 8 ans, un petit frère est né. 8 ans après lui, tout de même ! Quand Mathis vint au monde, Alain et son père partirent en vacances tous les deux. En camping, sur l'Atlantique. La maman ne rechigna pas trop et resta avec le bébé. Mais qui dit que personne ne vint lui donner un coup de main ? Bien sûr qu'elle eut droit à de l'aide. Mais Alain ne se posait plus trop de questions. Il n'était plus temps. Lui, était né, et Mathis, son petit frère aussi. Après tout, s'il y en avait d'autres après eux... « *vive la pepa que la vis morte* » ! Les voisins -les Champenois, aidèrent sa mère, mais pas qu'eux... Jacques-le-fondeur vint, lui aussi. Et qui sait ce qui se passait, à la maison, pendant qu'Alain et son père, mangeaient des pâtes cuites à l'eau de mer ; pour éviter d'acheter du sel...

Mon dieu, qu'elle étaient mauvaises ces nouilles ! Alain pensait que vu qu'ils étaient tout seuls à ce moment-là, son père aurait pu en profiter un peu. Surtout qu'il était plutôt bien fait, Henri -bel homme, musclé, trappu. A ce point, que de nombreuses femmes lui tournaient autour. Des amies, mais aussi des anonymes. Bon, heureusement, en profiter, c'est ce qu'il fit. Quand Alain est tombé malade. Il avait choppé une bonne bronchite, puisqu'à Jullouville, au moins d'août de cette année-là, il pleuvait un jour sur deux... Des amis de ses parents habitaient -depuis peu- non loin du camping, « Les Flots Bleus » (!) et de Jullouville, Henri décida de leur demander l'hospitalité. Gilberte et Joseph acceptèrent. Henri s'y rendit donc avec son fils. L'humidité était néfaste à la santé d'Alain, comme avait dit le docteur, qui était venu le visiter sous la tente. Là, Gilberte -femme du facteur Joseph Lescornu, (ça ne s'invente pas) cocoonna à la fois Alain, et Henri. Le fils, cocooné en tout bien tout honneur, mais le père... en tout bien, ça c'est certain... et ce, dès que Joseph partait faire sa tournée, à bicyclette.

Un matin, Alain -qui était sensé rester couché, se leva, alors qu'il entendait du bruit dans une chambre, à côté. Il vit Gilberte et son paternel, en plein coït. Alain put se rendre compte combien Gilberte était bien faite et donc, combien son père avait eu raison de se laisser faire. Du coup, Alain mit à certain temps -bien davantage qu'il ne lui en fallait, en fait- pour se rétablir, laissant son père profiter de la belle Gilberte. Sans oublier que du coup, lui aussi, subrepticement, pouvait ainsi jouir de la vue de Gilberte nue ; et en jouir encore et tout à son aise, une fois être retourné au lit !

Après ça, Henri et Alain revinrent à la maison et tout reprit sa place comme avant. Mais qu'on ne dise pas à Alain qu'il ne s'était rien passé entre sa mère et ce Jacques... Jacques-le-fondeur ! Alain alla même jusqu'à penser que son père s'était vengé ; et uniquement vengé.

Et puis, un beau jour, Henri rapporta un pigeon voyageur à la maison. Il ne volait pas encore. C'était un bébé pigeon. Il avait rejoint, les poules, et les tourterelles, que ses parents avaient acquis, Dieu seul (et encore !) sait comment... On leur avait donné, certainement ! Tout ce petit monde vivait en communauté dans le garage de la maison louée à la voisine : Madame Beaulieu. Cette brave dame vivait dans une pièce et demie, coincée entre l'appartement des Champenois et l'appartement des parents d'Alain.

Le pigeon, Alain le dressa. Il apprit à son « Titi » à le suivre. Tout d'abord, à pattes et puis ensuite, en volant. (Non, Alain ne volait pas ! Seul le pigeon volait...) Ainsi, le pigeon était devenu un vrai petit toutou, qui suivait son maître partout ! Il retrouvait Alain, quand il était à la pêche, sur le bateau. L'oiseau se mettait à côté de lui et restait là des heures !

Le pigeon, un matin, alors qu'ils allaient tous les deux faire des commissions, a été heurté par une voiture -ne s'étant pas envolé assez rapidement. Alain pleura longtemps son ami à deux ailes et trois plumes...

Plus tard, la sœur d'Henri, Amandine, viendra vivre sous le toit d'Henri et Maria, Après que la nouvelle compagne -et bientôt nouvelle femme de François, Marguerite, (la couturière de La Coucourde) se sera débrouillée pour virer Amandine de chez eux ! La belle-mère et l'unique fille de François, ne pouvaient pas se voir en peinture. (Le père et la fille se voyaient en cachette.) Ainsi, Amandine -qui ne s'est jamais mariée, vivra un bon moment chez son frère et sa belle-soeur. Parfois, la cohabitation s'avérait un peu délicate, mais bon an mal an, Amandine resta trois ans chez les parents d'Alain. Mais pas trois ans toute seule !... Au bout de deux ans, elle mit au monde un bébé. Un petit garçon : Grégoire. Elle n'a jamais dit à personne, avec qui elle l'avait eu, mais beaucoup s'en doutaient...

Quand elle s'est mise à gagner un peu plus d'argent, elle louera un petit meublé, chez de grands amis d'Henri et Maria : Isabelle et Léon. Léon, qui était chaud comme la braise, sautait Amandine, dès qu'Isabelle avait le dos tourné. Même du temps où la tante Amandine vivait chez son frère. Donc, il n'était pas très compliqué de savoir de quelles couilles venait le petit Grégoire... Et le petit meublé, appartenant à Léon, et loué un tout petit prix d'amis ?... On sait pourquoi, il avait installé sa maîtresse là. Pour pouvoir la sauter quand il voulait. Ce dont il ne se gênait pas ! Assez longtemps, Amandine était restée sans voir le loup, mais à partir du jour où elle le vit (!) elle ne put plus s'en passer. Avec Léon, elle était toujours prête. Ils travaillaient dans la même usine, ce qui -vous avouerez, était tout de même une bonne chose, pour la... chose. Lui était contre-maître et, curieusement avait souvent besoin d'elle dans son bureau. Il fermait la porte à clef derrière eux, et allait s'asseoir. Et elle, elle s'agenouillait sous le bureau... ovale... et lui taillait une pipe des dieux ! Après, elle s'atablait et il la prenait en levrette. Et il en allait ainsi, quasiment tous les jours. Maria qui -elle aussi travaillait dans la même usine, voyait très bien le manège, mais n'en dit mot à quiconque, sachant que la belle-soeur devait avoir des doutes concernant un certain Jacques, et elle...

La pauvre Isa -l'épouse de Léon, était maintes fois cocue. Car Léon ne fautait pas qu'avec Amandine ! Il en baisait bien d'autres ! Isa -pas folle la guêpe, s'en doutait fortement, mais ne s'en est jamais plainte. D'ailleurs, elle ne mit pas des années, à faire la même chose de son côté... Etant plutôt gironde, elle n'a pas eu beaucoup de mal à trouver des amants.

Avant tous ces pas de côté, Isabelle et Léon ont eu deux enfants. Deux filles : Martine et Catherine. Avec Martine, la plus âgée, Alain jouait au docteur. Combien de fois a-t-il joué le rôle de gynécologue ? !... Mais c'était dans un petit bois, tout près de chez elle, qu'ils ont fait les parties de « touche-pipi » les plus mémorables. Là, derrière un arbre, d'où l'on pouvait voir sans être vus... il se sont touchés bien des fois. Ils étaient jeunes et donc, ça n'allait pas plus loin ; mais ils aimaient beaucoup voir et toucher leur sexe. Des après-midi entiers, qu'ils passaient à ça. Ils avaient beaucoup d'imagination, et ils trouvaient toujours des jeux qui débouchaient sur le fameux « touche-pipi ».

Quand Martine a grandi, et que l'envie de passer aux choses sérieuses s'est fait sentir, elle s'est laissée draguer par un « grand », et a largué Alain. Peu de temps après, Alain a commencé à avoir des ampoules à la main droite... Il lui a fallu attendre encore un bon moment avant qu'il ne baise une nana.

Mais à dire vrai, cela ne l'empêchait nullement de faire mumuse avec des petites mômes de son patelin, Ancône, situé tout près de Montélimar... Deux petites jumelles par exemple, qu'il prenait malin plaisir à peloter, chacune leur tour. Il ne fallait pas qu'une fille sache qu'il touchait l'autre, tant les deux sœurs étaient jalouses ! Mais lui, ne savait jamais laquelle il déculottait, tellement elles se ressemblaient. Ainsi, il s'imaginait en changer sans arrêt, alors que peut-être une seule se laissait faire. Peu importe, en fait, celle ou celles, aimait(ent) ça, et c'était tant mieux pour

lui. Et il y en eut d'autres. Des plus prudes, mais aussi, de beaucoup moins. Des, qui lui baissaient le short ; des qui ne le lui baissaient pas, mais prenaient plaisir à aller chercher le petit oiseau dans le slip, par une jambière. Et c'étaient des séances d'attouchements extraordinaires pour les gamins !

LA COUSINE JULIETTE

Le fait qu'Alain fasse la connaissance d'un espagnol, un peu plus âgé que lui, et qui voulait monter un groupe de musiciens, a facilité l'arrivée des choses un peu plus sérieuses. Avec des filles un peu plus mûres et aux formes plus généreuses. Une fois que le groupe fut presque (!) au point, il se produisit dans le patelin. Alain avait pris la batterie -comme il aurait pu prendre la guitare, ou le tuba, ne sachant jouer d'aucun instrument. Mais la batterie, lui a semblé être l'instrument le plus facile pour lui. Il avait le sens du rythme, donc il s'est mis à frapper -en rythme, sur les peaux de tambour ! Du coup, il n'a jamais appris à jouer de la batterie. Des mauvaises langues ont du dire sans doute : « ça se voit », ou « ça s'entend »... Tout ce qu'il a toujours fait, sur une « caisse », il l'a découvert tout seul. Oh, bien sûr, il avait d'énormes lacunes, mais tant pis. Et évidemment, l'orchestre attirait les nanas. C'est un phénomène que tous les musiciens connaissent bien. Les groupies se laissaient peloter et carresser assez facilement. Aujourd'hui, on a du mal à croire ça, mais si toutes les mineures à l'époque, avaient porté plainte pour attouchements, les commissariats auraient croulé sous les plaintes ! (La main courante (!) n'existant pas encore...) Après chaque prestation -lamentable ! puisque personne ne savait jouer vraiment de son instrument... « Satisfaction », des Stones, était régulièrement massacré... Donc, après chaque « exécution », les filles arrivaient sur la scène, ou en coulisse, avec l'espoir de se faire carresser les petits nichons et leur petit cul. Alain ne s'en privait pas, mais là encore, ça n'allait pas beaucoup plus loin. Et personne ne forçait personne ! Alain avait 14 ou 15 ans... il a fallu patienter deux ou trois ans, avant que les choses vraiment sérieuses ne commencent.

Et puis le groupe évolua. De petit orchestre d'après-midi dansant, il se transforma en orchestre de bal. Pratiquement tous les samedis soir, il se produisait dans un bled différent. Et il s'était fait une spécialité du réveillon du 31 décembre. Les zicos jouaient de 21 heures, à 5 ou 6 heures du matin ! A la fin, Alain ne savait plus, ni comment il s'appelait, ni où il habitait. Complètement lessivé.

Au cours de l'un de ces réveillons, dans une salle des fêtes, il repéra une nana à qui -de derrière sa batterie, il avait souri. La nana dansait, mais lui avait rendu son sourire et de qu'elle façon ! ? La langue qu'elle passait sur ses lèvres, à chaque passage devant l'estrade... Lors d'un tango -pas besoin de batterie pour un tango ! il lui fit signe de venir le rejoindre dans la coulisse. Elle ne se fit pas prier. En deux bonds, elle le retrouva derrière la scène. Alain, la prenant par la taille, lui roula, d'emblée une gamelle. La fille répondit de façon admirable. Il défit prestement sa ceinture et baissa son froc. Comprenant au quart de tour, la fille -s'agenouillant, lui fit une superbe fellation, pendant qu'il lui pelotait ses magnifiques nichons ! Et voilà, le tango s'achevait. Alain remonta son falzar, la fille s'essuya les lèvres. Juste le temps de lui dire « *à tout à l'heure* » ? et elle descendait retrouver ses amis, attablés dans la salle. Et lui, reprenait sa place derrière la batterie. A la fin de la soirée, vers 6 heures, il la chercha, mais ne la trouva point. Morte de fatigue, elle avait du aller se coucher. Bon, tant pis. (Comme disait toujours son pote, Denis, organiste de son état...) En la cherchant, il tomba sur une serveuse, une extra -extra à tout point de vue d'ailleurs... qui -pourtant, visiblement ivre de fatigue, elle aussi, trouva le moyen de lui sourire. Et un sourire, là aussi, très, très engageant. Elle lui avoua qu'elle n'avait pas arrêté de le mater de toute la soirée, mais que lui regardait toujours ailleurs. Elle lui demanda d'attendre la fin de son service ; et ça tombait bien, lui devait encore plier sa batterie et donner un coup de main à ranger le matos de sonorisation. La sympathique et bien en chair serveuse, le retrouva une heure plus tard, au cul de la camionnette, qu'Alain venait juste de finir de charger. Comme par hasard, il était seul ; ses copains zicos étaient déjà partis bouffer la soupe à l'oignon. Alain, prit donc le parti de bouffer l'oignon de... Il ne lui avait même pas demandé son prénom. Bof, de toute façon ils ne se reverraient sûrement jamais...

Mais tout de même, Alain n'aura pas animé tous les réveillons ! Un -entre autres- qu'il n'a pas animé, fut celui qu'il a passé en compagnie d'une cousine -Juliette et d'une copine de la cousine : Esther. Alain avait fait la connaissance de cette copine lors d'un déjeuner chez la cousine et son mari, invité qu'il était, avec ses parents. L'entrée en matière de ce repas avait été plutôt particulière d'ailleurs. Etaient également invités ce jour-là, des copains musiciens et leurs femmes, et une amorce de partouze avait eu lieu, avant l'arrivée d'Alain et de ses parents. Les parents étaient restés à discuter dans la cuisine et Alain était allé voir ce qui se passait dans le salon. Confortablement assis dans un fauteuil, ayant bien en vue le couloir au cas où... l'un des musiciens invités se faisait branler la queue par toutes les femmes présentes, chacune à leur tour. A la suite d'un pari ? Alain, vit une perruque de farces et attrapes, qui traînait sur un meuble. Ni une ni deux, il l'enfila, se mit à la queue (!) et quand arriva son tour branla la bite du copain. Tout le monde se marra et particulièrement une petite mignonne -qui était là, sans son mari, militaire, de garde à la caserne. Entre Esther et Alain, le courant passa rapidement.

Après le repas, les parents restèrent avec le cousin, qui visiblement s'était embrouillé avec la cousine -apparemment c'était souvent le cas... et les jeunes allèrent faire un tour. Sur un chemin de terre, Esther et Alain, ayant pris un peu d'avance sur le reste de la petite troupe, se racontaient des histoires graveleuses. Après un virage, alors que plus personne ne les voyait, Esther a soudainement baissé le froc d'Alain ; le laissant là en slip. Pas longtemps, car elle lui baissa aussi le slip ! Mettant ainsi à l'air le service trois pièces. Mais vu les circonstances, la queue d'Alain était assez flasque et il en conçut un peu de honte. Surtout que la friponne Esther riait de toutes ses belles dents. Alain se renculotta rapidement.

- *Bon, là, il y a trop de monde, mais si on se revoit, je te jure que je te fais ta fête !* déclara Alain, en riant jaune.

- *Quand tu veux !* lui rétorqua une Esther espiègle.

Ce fut donc à l'occasion d'un réveillon chez la cousine Juliette, qu'ils se revirent. Esther y était seule ; son mari -une fois de plus- étant consigné à la caserne. Et une fois encore, à l'issue du repas, Juliette et son mari s'embrouillèrent ; il fut donc décidé qu'Esther, Juliette et Alain finiraient la nuit chez Esther. Ils laissèrent le cousin devant la télé, à tirer la tronche et hop ! en voiture, direction l'apparte d'Esther. Alain et Esther prirent place derrière. La cousine conduisait. Juliette était habillée très court ; en chemin, Alain alluma le plafonnier...

- *Pourquoi tu allumes Alain ? T'as perdu quelque chose ?* lui demanda sa jolie cousine.

- *C'est pour voir tes cuisses. Elles me font bander.*

- *Les miennes ne te suffisent pas ?* répliqua Esther.

- *Non. Je veux voir les quatre !*

- *Eh ben, vas-y, régale-toi !* lui dit Juliette, en remontant sa jupe jusqu'à la culotte. Et bien sûr, Esther en fit autant... Mais déjà, on arrivait chez Esther. Le trio grimpa très vite les deux étages menant à l'apparte, où ils s'enfermèrent. Esther invita les cousins à se déshabiller, *ôtez tout ce que vous voulez ! Ne gardez rien si vous voulez !* leur montra où tout le monde allait dormir -elle ne désigna qu'une chambre... et alla chercher à boire. Elle ouvrit une bouteille de roteur ! Assises, ou à genoux sur le canapé, les deux nénettes montraient allègrement leurs cuisses et leur culotte, d'autant qu'elles avaient viré leur jupe !... Elles s'étaient assises de chaque côté d'Alain. Et verres après verres, les esprits s'échauffaient. Verres après verres, et boutanches après boutanches... Alain -une main dans chaque culotte, caressait les chattes mouillées. Les filles ôtèrent rapidement culotte et soutien gorge et se mirent debout sur le canapé. Là, le champagne les ayant complètement déshinibées, elles s'amusèrent à se rouler des pelles. Elles n'étaient aucunement gouines, mais de faire ça, les excitait. Et excitait Alain par la même occasion. Il ôta son slip en un tournemain. Alain -ayant maintenant les chattes à hauteur du visage, suçait les clitos à qui mieux-mieux, retenant les filles par les fesses. Il prit la bouteille de champagne, versa le liquide entre leurs nichons et récupérait un nectar, en léchant les chattes. C'était à mourir ! Et ce, jusqu'à ce que Juliette dise

qu'elle avait envie de pisser.

- Attends ! avant d'aller aux toilettes, lui demanda Alain. Esther, t'aurais pas envie toi aussi, par hasard ?

- Ben, si. C'est le champ'...

- Normal. Ça va mousser. Ce que j'aimerais les filles, c'est qu'on aille dans la chambre, qu'on mette une grande serviette pour protéger le lit et que vous me pissiez dans la bouche simultanément. Ça vous dit ? Ça va faire gagner deux chasses d'eau... Moi, je me branle en même temps et ça va être super. Oui, OK, OK, ça va être super, surtout pour moi. Mais je vous promets que cette nuit, j'aurai grandement le temps de vous baiser toutes les deux, et même plusieurs fois

- OK, dit Esther, que tous les jeux de cul amusaient.

- Ben... Juliette hésitait.

- Quoi ? Tu hésites Juju ? Tu hésites Juju, à me mettre ton jus doré dans la bouche... Allez ! Il était tout excité le Alain.

- Bon, OK.

Esther fonça dans la salle de bains, et en rapporta une serviette grande comme la place Vendôme ; qu'elle étala sur le lit. Alain s'allongea dessus et empoigna vivement sa queue. Les deux filles s'acroupirent de chaque côté. Juliette qui ne tenait plus, commença de pisser. Aux premières gouttes qui tombèrent sur le visage d'Alain, ce dernier se masturba comme un malade. Et puis Esther se mit aussi à pisser. Un jet fourni et cinglant. Bientôt, ce fut une pluie d'urine -une véritable averse d'été, qui s'abattit sur Alain. Le liquide blond et chaud inondait sa bouche. Alain était au paradis. Il tenta d'ouvrir les yeux ; eut bien du mal, mais vit les deux copines en train de se rouler une pelle. Esther -prenant le relai d'Alain, se mit à branler sa belle et grosse bite, bien raide. Alain tenait là sa vengeance du chemin de randonnée... Juliette, elle, soupesait ses burnes. Soudain, Alain se crispa ; juste avant que son membre -tendu à craquer- crachât un véritable geyser. Le sperme atteignit les seins des filles et alla même jusqu'au menton. Esther, continuait de branler Alain ; à vitesse grand V. Presque de façon hystérique. Alain se cramponnait à la serviette ! Elle le vida jusqu'à la dernière goutte. Dernière goutte qu'elle lapa d'un super coup de langue.

C'est vers trois heures et demie du matin, que le trio -complètement naze, s'endormit. Alain, la tête entre les cuisses d'Esther. Esther, la queue débandée dans la main, et Juliette, elle, avec une couille dans la main.

Quant à la serviette, Esther dit à son mari, qu'elle avait vomi dedans, parce qu'elle avait bu trop de champagne...

Alain animait -musicalement, des soirées, mais les samedis soir où il ne bossait pas, il allait au bal que donnaient des orchestres de copains musicos. Il y allait surtout pour draguer. Comme tous les mecs -à la queue leu leu- il invitait les nanas qui faisaient banquette. Celles-là n'étaient peut-être pas terribles, mais au moins avaient-elles envie de sexe. Elles baisaient facilement, pour compenser le manque d'intérêt de leur physique, parfois ingrat. Dans le noir, le temps d'un slow, elles se laissaient embrasser, se laissaient peloter les nichons, et laissaient la main d'Alain leur caresser la chatte, sous la jupe, par la petite culotte écartée. Certaines allaient jusqu'à ouvrir sa braguette ; lui sortait la bite et la branlait le temps de la série de slows. Ça pouvait atteindre facilement les vingt minutes. Alain se retenait à quatre pour ne pas éjaculer là, et sa queue bandée à mort, lui faisait un mal de chien. Et peut-être encore plus les couilles -toujours dans le slip, donc comprimées. Pour la suite et la fin, c'est dehors que ça se passait. Alain y entraînait la fille, en quatrième vitesse. Et bien souvent, il la baisait, debout le long du mur de la salle des fêtes.

GILLETTE

Au niveau sexuel, les choses sérieuses avaient vraiment débuté avec Gillette ; une presque voisine, puisque sa grand-mère habitait en face de chez Alain. Et Gillette allait souvent rendre visite à sa mamie. Que les parents d'Alain appelait -méchamment, la « mère Endeux ». Elle marchait toute courbée, réellement cassée en deux. Par le poids du dur labeur de paysanne et par le poids des années. Gillette venait la voir d'un coup de vélo. Et une fois sur place, elle s'amusait à en faire, sur le chemin empierré. Alain collait son œil au trou de la serrure du portail et se régala de voir la fille pédaler, sans peur de montrer ses cuisses, et sa culotte, puisque s'imaginant absolument seule... Un jour, Alain prit son courage à deux mains et sortit. Et tous deux entamèrent une discussion. Il s'avéra que la gamine de 15, 16 ans -mais en paraissant une vingtaine, n'avait pas froid aux yeux, bien qu'étant encore vierge. A partir de là, une relation s'est nouée et une belle relation. Ils se sont dépucelés en chœur ! Gillette, avait des jambes magnifiques. Des cuisses dodues, juste comme Alain les aimait. Ils prirent de l'assurance. Au fil du temps, de fil en aiguille -chez les parents de Gillette, qui étaient commerçants à Montélimar, leurs jeux sexuels devenaient de plus en plus raffinés. Quand ils avaient fini de baiser, à chaque fois -de s'être donnés corps et âme- ils suaient sang et eaux !

Leur amour prit l'eau, quand Alain revint de vacances avec ses potes, de l'île de Noirmoutiers. Là-bas, il avait dragué, ou s'était fait draguer, pas mal de fois, en trois semaines. Il était notamment sorti avec une fille, qui -ayant laissé son amoureux à Paris, ne voulut jamais aller jusqu'au bout. Entendez par là : pas de décharge sauvage ! Mais pour le reste, tout le reste, elle était parfaitement d'accord. Combien de fois Alain faillit exploser en vol ! ? et s'était-il retiré juste à temps.

Il y avait eu Laurette aussi. Elle et Alain s'étaient vus plusieurs fois, au point d'eau, là où les campeurs lavaient leur vaisselle. Plusieurs fois, ils s'étaient souris, s'étaient racontés quelques blagues... Un jour, ils se croisèrent sur le sentier sableux, étroit, dans le petit bois qu'il fallait traverser pour aller à la plage. Alain allait se baigner, Laurette en revenait. Elle était en bikini et portait sa serviette de bains à la main ; et bon sang de la voir comme ça, au détour du chemin, Alain en fut tout remué. Laurette s'en aperçut et sourit ; d'un sourire coquin.

- *Ma parole, on dirait que je te fais de l'effet ! ?*

- *Ah ça, pour me faire de l'effet, tu me fais de l'effet.* Son soutien gorge était trop petit d'au moins une taille ! Pas assez grand pour contenir les deux gros et beaux nichons de la jeune fille. Laurette s'approchant d'Alain, lui roula une pelle. Ce faisant, elle passa la main dans la jambièrre du boxer short d'Alain et se mit à lui carresser la bite. Langue experte, main hyper experte. Puis, gardant la queue dans la main, elle entraîna Alain dans le sous bois -avant que n'arrive quelqu'un sur le sentier. A une vingtaine de mètres du chemin, sous les sapins et autres bouleaux, elle baissa le short d'Alain, s'agenouilla, lui branla la bite, tout en se la frottant sur la bouche et le nez. Puis, elle la prit entre ses lèvres. Merveilleuse fellation ; d'autant plus merveilleuse que parfaitement inattendue. Alain lui pelota ses magnifiques nichons et se penchant lui carressa ses magnifiques fesses. Quand il eut atteint la chatte, Laurette se releva, se retourna et lui présenta ainsi sa croupe, sans pudeur aucune. Promptement, Alain introduisit son sexe dans le chaton blond de la jeune fille. Ainsi la bite dans une chatte si accueillante, et les mains pelotant des seins si beaux, déchargea-t-il relativement rapidement, en gémissant de plaisir. Laurette replaça ses nichons dans le soutien, remonta son slip de bains, replaça -tant bien que mal, la queue d'Alain dans le short, ramassa sa serviette, sortit du bois et continua son chemin...

De retour, donc, avec Gillette, les jeux amoureux n'avaient plus la même saveur. La dernière

fois qu'ils baisèrent, fut -bizarement, comme la première : dans la 2 CV que les parents de Gillette lui laissaient. Mais autant la première fois, fut quelque chose d'épique... Alain, n'en pouvant plus de carresser Gillette, qui conduisait et n'en pouvant plus de se faire carresser par Gillette, qui conduisait, il fallut bien qu'ils s'arrêtent avant l'accident... Chose faite, à l'orée d'un bois. Alain, à moitié à poil, passa sur la banquette arrière. Gillette, à demi nue, le rejoignit pour leur premier feu d'artifices !... Tout y était déjà, ou presque. Fellation en règle, léchage de minou et tout le toutim ! Malgré le peu de place dans la 2 CV, ils prirent leur pied, et quel pied ! !

Avec Marjorie, qu'Alain connut un mois après avoir quitté Gillette, ce fut de suite quelque chose de pas banal non plus. Alain avait 19 ans, Marjorie, 18 et demi, et une furieuse envie -à chaque fois qu'ils se voyaient, de baiser. Dans n'importe quelle position, du reste : debout, assis, couché...

Marjorie travaillait avec ses parents, des bouchers-charcutiers-épiciers. Elle servait à la boutique, mais bossait aussi derrière cette boutique, dans le labo, où elle donnait un coup de main à son père. Un dimanche, qu'elle était seule, Alain l'a vue désosser un morceau de bidoche. Il n'aurait pas voulu qu'elle fasse la même chose avec son chibre ; elle ne rigolait pas la Marjo ! C'était une viandarde. Ça se voyait rien qu'à la façon qu'elle avait de se jeter sur une bite et de la dévorer. Ses dents s'agaçaient dessus ; elle la mordillait. Alain ne pouvait s'empêcher de pousser des petit gémissements, à chaque fois ; mais en fait, il aimait ça. Ce jour-là, il la prit sur le billot du labo ; il y avait encore du sang de la bête dessus...

MADemoiselle Blanche

Alain avait abandonné le collège à la fin de la troisième. Il avait redoublé la quatrième... Le collège ne lui avait pas laissé de souvenirs vraiment mémorables.. Enfin, à part un, si ! tout de même. Au cours de sa seconde année de quatrième. Un camarade, un Alain lui aussi, Alain Dorval, surnommé « Alanus » -d'ailleurs, c'est bizarre qu'on ait jamais donné ce sobriquet à Alain. Sans doute que Connat, suffisait largement... Un jour, « Alanus » lui parla d'un truc qu'il avait vu sur une bande dessinée X, qu'il avait piquée à ses parents. Un type, un voyeur avait trouvé le moyen d'arrimer un petit miroir sur sa chaussure et en mettant le pied sous les jupes des filles, il leur matait les cuisses et leur culotte. Alanus s'était dit qu'Alain et lui, auraient pu faire ça en cours d'anglais, avec mademoiselle Blanche. Charline Blanche, 24 ans, peut-être 25... belle comme un cœur et gaillée comme une déesse... 19 ! Elle portait toujours une jupe courte et des collants couleur chair. Alanus réussit à persuader, non sans mal, Alain. Non sans mal, parce que l'anglais était la matière dans laquelle Alain décrochait ses meilleures notes. Ça l'aurait ennuyé de fâcher Charline. Mais le lendemain, les deux cons pères -juste après s'être installés dans la classe, pour le cours d'anglais, s'affairèrent à poser leur miroir. La pose de celui d'Alain était particulièrement chiadée ! Au cours du cours, la prof n'alla jamais du côté d'Alain Dorval. Pas plus à sa table, qu'à celle de son voisin. Alanus était parfaitement dépité. Par contre, elle vint à la table du voisin d'Alain Connat, de l'autre côté de la travée. Ce qui pouvait lui arriver de mieux, car en déplaçant légèrement son pied, il put mettre sa « chaussure voyeuse » sous la jupe de la prof, et ainsi profiter d'un beau spectacle : la vue sur une petite culotte blanche, parfaitement craquante. Soudain, la prof bougea ; Alain rentra son pied à temps ! Le cours achevé, la sonnerie ayant retenti, les élèves sortirent.

- *Stop ! Monsieur Connat. Tu restes là, pendant la récré. J'ai deux mots à te dire.* Alain se demanda bien pourquoi elle le retenait. En passant, Dorval et lui se regardèrent, sans piper. Et quand tout les élèves furent sortis, la prof referma la porte. Elle demanda à Alain d'aller s'asseoir à sa place et elle vint jusqu'à sa table. Sur laquelle, elle s'appuya ; comme elle l'avait fait tout à l'heure, à la table du voisin d'Alain...

- *Tu me sors, s'il te plait, le petit miroir qui était installé sur ta chaussure...* Alain en eut le souffle coupé ; elle l'avait donc vu. Mais, comment ? Le cœur battant la chamade, il sortit de son sac le fameux miroir, avec son système d'arrimage chiadé et le posa sur la table. Elle le prit, et le regarda attentivement, sous toutes les coutures.

- *C'est vachement ingénieux ; vachement bien fichu ton truc. Bravo. J'aurais pu ne rien voir. C'est le soleil qui t'a trahi. Le miroir a brillé dans le soleil. Quand j'ai vu le rayon de lumière, j'ai compris. Je ne suis pas née de la dernière pluie. Et de fait, en me retournant, j'ai eu juste le temps d'apercevoir ton système. J'espère tout de même que tu as pu voir quelque chose ?... Alors ?*

- *Oui.*

- *Oui, j'ai vu, mademoiselle !*

- *Oui, j'ai vu, mademoiselle !*

- *Quelle couleur ma culotte ?*

- *Euh... Blanche...*

- *Exact. Blanche, comme mon nom. Parfaitement. Et, franchement, tu en as vu assez ? Ça valait le coup de te faire punir pour ça ?*

- *... Non.*

- *Non, J'en ai, pas vu assez, mademoiselle !*

- *Non, j'en ai pas vu assez mademoiselle !*

- *Eh bien voilà ! Décidément, 'faut tout de dire ! 'Faut te sortir les vers du nez. Bon, eh bien, comme tu m'as donné entière satisfaction, jusque là, cette année, je ne vais pas te punir. Je te rends ton... truc, et je vais même te faire une surprise. Une bonne, j'espère... Mais, la semaine prochaine*

maintenant. Au prochain cours, c'est à dire lundi après-midi. Hein ? Equipe-toi de ça ; sans te faire prendre. N'en parle à personne ! Sois discret. C'est possible ça ?... Mais après, c'est fini. Je ne veux plus en entendre parler et je ne veux surtout plus le voir ! C'est clair ?... Alain acquiesça. Pour le reste, je ne t'en dis pas plus. Allez, dépêche-toi de sortir et va au moins aux toilettes. Elle ajouta, sourire coquin à l'appui : et ne perds pas de temps à te branler... Attends d'être chez toi. Allez, sauve-toi !!

La semaine suivante -sans en parler à quiconque et surtout pas à Alanus, dès qu'il fut rentré dans la classe pour le cours d'anglais, Alain équipa discrètement sa chaussure, du miroir. Il vit alors la prof lui faire un clin d'oeil, en s'approchant de sa table. Mais, c'est à la table de son voisin -de l'autre côté de la travée- qu'elle s'appuya encore. Elle resta ainsi suffisamment longtemps -écartant les jambes de temps à autre, pour qu'Alain -installé au mieux, puisse voir entre ses cuisses. Et... il vit qu'elle ne portait pas de culotte. C'était donc ça la surprise. Bravo mademoiselle Blanche, et merci ! Et alors votre chatte, 10 sur 10 !

Donc, à la fin de la troisième, ayant assez de l'école, Alain n'alla pas au lycée. La dernière journée de collège, à l'heure de la sortie, il avoua à Alanus ce qui s'était passé avec Charline ; et avec son consentement s'il vous plaît ! Alain Dorval -qu'il ne revit jamais, en fut vert de jalousie.

Alain voulait bosser. Il voulait se faire un peu d'argent. Déjà, chaque été depuis deux ou trois ans, il était embauché par des cultivateurs, proches de chez lui, pour cueillir les cerises. Ce qui lui faisait un peu de blé, qu'il dépensait dans l'achat de disques. De disques des Rolling Stones, son groupe musical préféré.

Quand il passait sous l'échelle de Nina -une petite rom, fille d'une famille de roms sédentarisés originaire des pays de l'Est, avec ses parents et son jeune frères, embauchés chaque été pour cueillir les cerises- il ne pouvait s'empêcher de lever la tête et de mater les dessous de la demoiselle. Des jambes bronzées et une petite culotte rose à pois blancs, qu'il aurait bien aimé ôter... Il n'a jamais su si elle avait vu son manège, mais lui, ça l'émoustillait. Et la nuit, quand il y repensait...

Ces gens-là, peu discrets, parlaient fort, sur leur échelle, de cerisier à cerisier, avec un accent à couper au couteau, dans leur jargon très personnel -dont il restait quelques souvenirs à Alain. Des termes comme : « toto cop », « lichte môr », « j'te taut' la tééte » ; « Eh ! Tu permets, j'vais lansquiner ! » « va t'faire bouillave ! » ou, encore : « euh, euh, quô quô là ? qu'est-c'que c'est ? tu cherches la shlrôre » ? ... Et la mère qui s'amusait à hurler à son mari, au beau milieu d'un silence :

- Josef ?

- Quô ?

- Ma chatte al' a faim !

Plus tard, Alain se remémora l'un de ses collègues géomètres, du cabinet GrosPierre, qui imitait les roms à merveille, quand il était au bureau. Le personnel présent était mort de rire. A tel point que ça attirait le patron, qui se demandait ce qui pouvait bien se passer. Sans se dégonfler, Bernard remettait ça devant lui. Et *papa big chief*, lui-même, craquait.

Un jour, Nina -la petite rom cueilleuse de cerises, qui devait avoir une quinzaine d'années, fit la nique à Alain. Espiègle, elle se retourna, souleva sa jupe, tira sur sa culotte et lui montra son cul !

- Pas cap' de l'toucher-eeee !...

C'était pour le moins tentant, mais pas touche ! Surtout, pas touche ! ! Attention danger ! Si Alain l'avait fait, de le toucher, qui dit que les frères de Nina -plus âgés qu'elle, ne seraient pas venus lui demander des comptes... Et les roms, même sédentarisés, ne faisaient pas dans la dentelle, quand ils se battaient.

Un après midi, alors qu'un transistor avait été posé là, négligemment, au pied du cerisier, dans lequel Alain faisait la cuillette, résonna soudain, le riff de (« I can't get no) Satisfaction » des

Rolling Stones. Même en sortant de la gamelle d'un transistor à bas prix, le son saturé de la guitare de Keith Richards estomaqua Alain. Alain qui, depuis, a fait de ce morceau de bravoure, sa « Marseillaise » à lui.

A la rentrée scolaire de septembre, après les vacances, le soir, une fois sorti du collège, Alain allait à pied jusqu'au magasin de ses grands-parents -quand ils étaient encore à Montélimar. Il parcourait environ deux kilomètres, et là, y attendait son père. Il y voyait Georgette -qu'il avait déjà surpris trois fois, à genou, aux pieds du grand-père... Mais la fois qu'il gardera longtemps en mémoire, fut le soir, où Georgette -encore grimpée tout en haut de l'échelle, ne portait aucun dessous. Georgette, n'étant plus -à proprement parler une gamine, son beau cul -même un peu gras... et son chaton poilu, à l'air, avaient, encore ! singulièrement empourpré les joues du môme de 14 ans et demi !

Une dizaine d'années plus tard, début juin, un jour qu'il faisait très beau, Alain retourna voir son collège. Rien n'avait changé, ou presque. Le bâtiment avait juste un peu vieilli. Ensuite, après en avoir fait le tour, il s'acheta une bière en boîte et alla la boire, assis sur un banc du parc le plus proche. Le temps était radieux. Il vit arriver une petite nana, 18, 19 ans, une noire, très bien faite et habillée très court. Arrivée à sa hauteur, elle demanda à Alain si elle pouvait s'asseoir à ses côtés.

- *Bonjour. Ça ne vous gêne pas, si je m'assois à côté de vous ?*

- *Bien sûr que non. Il reluqua ses jambes parfaites... Au contraire !*

- *Merci. Elle prit place à ses côtés. (Comprenant déjà qu'elle ne lui était pas indifférente) Il avait du mal à quitter ses gambettes des yeux. Il remarqua quand même qu'elle avait un bouquin à la main : « Le Comte de Monte Cristo », d'Alexandre Dumas.*

- *Ah, vous lisez du Alexandre Dumas ? C'est bien.*

- *Oui. Par la force des choses. Je suis à la Fac de Droit. En première année. Et on nous impose de lire ce truc. J'aurais préféré lire « Justine », du Marquis de Sade. D'entendre ça, Alain fut juste surpris, voire ébahi.*

- *Ah oui ! « Justine », quand même... Un truc que j'ai lu à l'armée. J'arrêtais pas d'avoir la gaille avec ça... Et « Loulou », c'est votre prénom ? Je vois « Loulou », d'inscrit là, sur le bouquin.*

- *C'est mon petit nom. En fait, je m'appelle Rose. Je sais, c'est étrange pour une noire, et en plus ça n'a rien à voir avec Loulou. C'est mon oncle -à Dakar, c'est un oncle et une tante, qui m'ont élevée jusqu'à l'âge de 6 ans... C'est mon oncle qui m'a donné ce surnom.*

- *C'est mignon, Loulou. C'est donc, « Loulou de première année »...*

- *Pardon ?*

- *Ben oui, Tu t'appelles « Loulou », et t'es en première année... de Fac... Non, non. Laisse tomber, va. C'est nul. Comme entrée en matière, on a fait mieux. Ainsi vous... Je peux te tutoyer, au fait ?*

- *Oui, bien sûr.*

- *Donc, tu es en Fac de lettres ?*

- *Oui.*

- *Et là, c'est repos, ou... ?*

- *Ben, en fait, dès que j'ai un peu de temps libre, je... Elle cherche ses mots. Oh et puis, je peux bien te le dire, je... je cherche le client !*

- *Ah bon ? Le client... Euh, tu vends quelque chose ?*

- *Oui... mon corps ! Alain digéra la réponse. Pour payer mes études, enfin pour m'aider à les payer... je... me... prostitué.*

- *Aïe !! Et là tu t'es dit, voilà un pigeon ? ! J'en tiens un ! Mais ce que tu me dis là, c'est peut-être vrai, mais c'est peut-être faux. J'ai déjà entendu ça. Les nanas disent qu'elle sont étudiantes, et finalement c'est du pipeau. Je veux dire, qu'il y en a qui sont étudiantes, comme moi je suis curé !*

- *C'est pas faux. Moi je te dis que pour mon cas perso, c'est vrai, mais tu en penses ce que tu veux. Tu te fais ton idée. En fait, tu as l'âge des types que je recherche. Les trop vieux, ne sont pas*

intéressés, et puis, surtout, ils sont vieux... et les jeunes n'ont pas de pognon. Quelqu'un comme toi, entre deux âges...

- Ben oui... Remarque, t'es très mignonne, bien faite, tout... j'aurais pas dit non, mais là, ça tombe mal ; j'ai qu'un bifton de 50 balles sur moi.

- C'est mieux que rien...

- Ah bon ?... Ben, alors, si je peux t'aider... Ah oui, mais l'hôtel ? ! Faut compter l'hôtel en plus ?

- Ça va aller oui ! ? Tu crois que je demande aux types de payer l'hôtel ? ! Non. Je connais un endroit sympa et ça coûte pas un centime.

- Ah... Et alors, 50 balles, ça te... ça t'irait ? Ça suffirait ?

- Ecoute, une bonne branlette et une bonne pipe, pour 50 balles, je te fais ça. Si le cœur t'en dit.

- A dire vrai, c'est pas le cœur qui m'en dit. En tout cas, pas encore... OK ! Où on fait ça ? Rose se leva.

- Viens ! Je t'y emmène.

Alain suivit la fille, l'esprit complètement absorbé par ses longues et fines jambes, bien galbées et son cul bien dessiné. Des fesses callipyges, comme aurait dit le marquis de Sade... Ils sortirent du parc et allèrent jusqu'à des travaux. Ils passèrent derrière une clôture. C'étaient des immeubles en construction, et le fait est, qu'à un endroit, Rose et ses clients étaient tranquilles comme Baptiste, pour faire ce qu'ils avaient à faire. Rose tendit la main... Alain sortit le billet de 50 balles de son portefeuille. Rose le prit, et l'inserra entre deux pages de son bouquin. Puis, elle s'agenouilla, descendit le zip du jean, fouilla dans le slip, extirpa la bite -qu'elle branla un instant et qu'elle enfourna très vite dans sa bouche. Avant qu'Alain ne gicle elle lui dit :

- Ecoute, c'est mon jour de bonté, je te trouve sympa, si tu veux, je te montre ma chatte et puis tu me prendras en levrette... pour le même prix. Ça te va ? Si tu n'a pas envie, je comprendrai. Je suis noire, ça ne plait pas à tout le monde.

- Oui, peut-être, mais moi justement, j'ai envie de savoir de quelle couleur est la chatounette d'une noire...

- Assis-toi là, par terre, tu verras mieux. Rose releva sa mini jupe, descendit sa culotte et écarta les lèvres de sa chatte. Un truc qui d'emblée, étonna Alain : la grosseur du clito !... Alain vit que l'intérieur de la chatte d'une noire, était de la même couleur que l'intérieur de la chatte d'une femme blanche : rose. Ainsi placée, Rose avait sa chatte -largement écartée, juste au dessus du visage d'Alain. Alain, lui saisissant les fesses à pleine main -fesses qu'elle avait rebondies, et aussi dure qu'un ballon de foot, approcha la chatte de sa bouche, en même temps qu'il se laissait aller en arrière, jusqu'à toucher le sol. Rose comprit ce que voulait Alain. Aussi, s'assit-elle carrément sur sa bouche ouverte, offerte. Puis, elle frotta son pubis, son clito et ses lèvres à la langue d'Alain. Qui ne respirait plus que par une narine, mais qu'importe. A force de se froter, Rose -se laissant aller, inonda de sa cyprine, la bouche d'Alain. Qui avala le bon foutre de Rose, avant de reprendre son souffle. L'instant d'après, Rose -se retournant, se pencha en avant. Alain -qui bandait comme un taureau, la prit en levrette. Tout en malaxant ses nichons, fermes et légèrement granuleux. Et il trouva ça bon ; très, très bon. Pour 50 balles...

« FIRE »

Trois jours après qu'Henri -le père d'Alain, eut fêté ses 7 ans, sa maman entra à l'hôpital. Et 15 jours plus tard, elle n'était plus. Georgette s'en était plutôt bien occupée, en plus du coup de main (!) qu'elle donnait au grand-père au magasin, mais sur la fin, elle ne pouvait plus grand chose.

Après ce décès, il ne se passa pas deux mois, avant que Marguerite -la couturière de La Coucourde, prenne la place encore tout chaude de la maman d'Henri. A la fois au magasin et dans son lit... Les enfants de François l'eurent en travers de la gorge, mais à cette époque, les enfants n'avaient pas vraiment leur mot à dire.

Bien sûr, Marguerite a tout de suite repéré le manège entre François et Georgette. Aussi, s'est elle dépêchée d'éliminer la gamine, un peu trop délurée et surtout un peu trop appétissante à son goût... Enfin, au goût de François.

Un samedi soir -après que Georgette eût baissé le rideau de fer, comme elle avait l'habitude de le faire chaque fin de semaine, et alors que Marguerite était montée dans « ses » appartements, François se débrouilla pour la baiser une dernière fois. Puis, il lui remit un billet de 10 francs ; qu'il glissa entre ses fesses, alors qu'elle lui taillait la pipe des adieux, pour remerciement de tout... Et puis fini. Plus de Georgette ! Heureusement, il restait quelques gentilles ouvrières, à La Coucourde. Gentilles et compréhensives...

Quand Alain eût quitté définitivement le collège, son père se mit à la recherche d'un emploi, pour lui. Pas question qu'il restât à ne rien faire chez ses parents ! A l'époque, il s'était déjà offert une petite voiture, une Dauphine, avec l'argent qu'il avait gagné avec son groupe de zicos. Ce groupe, appelé « Fire », au sein duquel, il jouait du rock et du rhythm'n'blues, obtenait, à chacune de leurs prestations, un succès grandissant. Et là, les filles se laissaient aller. Des nénettes mignonnes comme tout, qui voulaient bien tout ! ou presque...

Lors des vacances d'été, les premières sans ses parents, avec quelques potes, ils étaient allés dans l'île de Noirmoutiers. Là aussi, les filles étaient gourmandes... Mais en revenant, le père d'Alain lui appris, qu'il était retenu pour passer un test d'embauche chez un géomètre... Alain ne savait pas ce qu'était un géomètre. Son père le lui appris, en gros. Il passa ce test et fut embauché, dans la foulée, comme arpète. (Apprenti) La semaine donc, il passait son temps au bout de la chaîne d'arpenteur, et le week-end, il était assis derrière les fûts de sa batterie ; d'où il poussait également la « romance »... Chantant, ou plus exactement, « yaourtant » : « Chicago Transit Authority », « Creedence Clearwater Revival », et aussi Otis Redding... Et tout ça, généralement, se terminait chez une petite nana. Il est évident que le lundi matin, Alain n'avait pas la mine reposée. C'est souvent, qu'après le déjeuner, il piquait un roupillon dans la 2 CV qui l'emmenait sur le terrain...

Le trajet de chez lui à son boulot, il l'a tout d'abord fait avec son père, qui l'emmenait tous les matins et le reprenait le soir. Ensuite, il le fit en mobylette. Un engin que lui avait donné sa grand-mère Marguerite -qui n'était pas sa grand-mère... En mob, sur le trajet, il rencontrait des nanas, le matin, en allant ; et il espérait bien les revoir le soir, au retour... Ça s'est fait plusieurs fois. Plusieurs fois, le soir, il s'est arrêté pour discuter avec la fille qui lui avait souri, le matin. Il leur arrivait de quitter le trottoir, de s'enfoncer un peu dans un bois environnant et de faire un peu plus que discuter. Ils s'embrassaient et allaient même, parfois un peu au delà.

Par la suite, il acquit donc une voiture, une petite Renault. Quand il s'arrêtait avec, et qu'il y montait une petite minette, là ça pouvait aller assez loin. Dans un chemin de traverse, ils se roulaient des galoches et se tripotaient. En deux secondes, Alain avait une queue qui ne tenait plus dans le falzar. Alors, il le déboutonnait, ou baissait le zip, puis il prenait la main de la fille, qu'il dirigeait doucement, mais fermement, vers le caleçon. Et il lui montrait comment branler une bite. En général, il repartait sans avoir pu décharger et -arrivé chez lui, il attendait cinq minutes dans la

voiture, que dégonflât complètement son gland enflammé.

C'est de cette façon, qu'il a connu une petite mignonne, qui était dans un pensionnat de jeunes filles, devant lequel, il passait chaque jour, deux fois au minimum. L'une des pensionnaires était la petite amie d'un de ses copains. Ils s'apercevaient quasiment tous les jours. Avec cette fille -qui n'avait pas froid aux yeux, (il avait eu l'occasion de les voir plusieurs fois, elle et son pote, en action...) Alain voyait souvent une autre pensionnaire, qui lui plaisait bien. Un jour, qu'elles étaient toutes les deux, au bord de la route, Alain s'arrêta, pour dire bonjour à la petite qu'il connaissait, et surtout pour claquer une bise à sa copine. Les filles expliquèrent qu'elles ne pouvaient pas rester là bien longtemps, le pensionnat étant très à cheval sur le règlement. La directrice était une vraie garce ; une véritable poufiasse ! Mais elles lui dirent, qu'un de ces soirs, elles prendraient leurs dispositions et que là, elles pourraient rester un quart d'heure, peut-être une demi heure avec lui ; à l'abri des regards, dans la voiture. Alain comprit que c'était gagné ; et même si Lucille -la copine du copain, se pointait avec Joëlle, ça valait le coup. La petite Joëlle -qu'il avait vue de près, était vraiment canon.

Chose promise, chose due. A peine une semaine plus tard, Joëlle avait pris place à l'avant de la Renault ; Lucille était montée derrière. En fait, Lucille coachait sa copine, qui était avide de savoir, et qui -à ce stade, ne savait rien ou si peu encore des garçons. Alain l'embrassa, força un passage entre les dents pour sa langue -Lucille, visiblement n'ayant à ce jour jamais rouler de pelle- et commença doucement à lui caresser la poitrine -qu'elle avait petite, mais ferme. Derrière, sur la banquette, Lucille suivait de près les faits et gestes de sa copine. Elle lui expliquait ce qu'elle devait faire. Ouvrir la bouche, lors d'un baiser ; enrouler la langue, à celle du garçon. Se laisser toucher les seins. Se laisser caresser la chatte, à travers le collant. Caresser la bosse que faisait le membre du mec, dans le jean... et la demi heure était passée. Stop ! Retour au pensionnat. L'établissement ne plaisait pas avec les retards. Et si les filles se faisaient choper à ce petit jeu, la sentence pouvait être terrible ! Donc, après une gamelle -roulée presque dans les règles de l'art, grâce à Lucille , les filles sortirent de la voiture et regagnèrent, au pas de course, le pensionnat de la Sapinière. Une demi heure s'était écoulée. Une super demi heure ; juste le temps pour Alain de bander comme un cerf ! Arrivé à la maison, il se gara, resta dans la voiture, se branla -obligé ! Tout en se faisant un film : il baisait Lucille, -oui, la copine du copain, et alors ?... Une Lucille, qui, en même temps, faisait minette à Joëlle...

Il revit Joëlle, plusieurs fois, avec ou sans Lucille. Même qu'un dimanche, il avait pu l'emmener -seule ! faire un tour dans la voiture. S'il n'a jamais pu la baiser -elle était un peu trop jeune, il visita et caressa à maintes reprises son entre-jambes. Son petit minou -glabre, lui laissa un souvenir impérissable.

A la veille de partir sous les drapeaux, il avait fait la connaissance d'une fille qui travaillait dans une pharmacie. Il se voyait déjà faire mumuse avec elle -elle n'était guère sauvage... Malheureusement, ça ne put se faire, Alain tombant malade (angine blanche, ou angine de Vincent) à ce moment-là. Il ne revit jamais la nana et dut ajourner son départ pour l'armée. Ce qui a eu pour conséquence : une cuite monumentale et donc mémorable, le jour de ses 20 ans, puisqu'il « fêta » son anniversaire, à la caserne de Bricy, dans le Loiret.

Pour aller en permission, et pour en revenir, Alain prenait le train. Montélimar, Paris. Paris, Orléans. Et bien sûr, la même chose en sens inverse. Très souvent, les wagons étaient bondés, mais il lui est arrivé de voyager, peinard, avec presque personne dans la voiture. Comme cette fois, où une vieille femme -qui dormait déjà à Montélimar- et une fille, en face de lui, étaient les seuls voyageurs dans le compartiment. La nana le regardait en souriant, et réfléchissant. N'étant pas particulièrement belle, elle pensait sans doute profiter du fait qu'un bidasse était là, assis, juste en face d'elle. Pas particulièrement belle, mais pas laide non plus. Et un corps tout ce qu'il y avait de convenable, d'après ce que pouvait en voir, Alain. D'ici peu, il en verra plus et ne sera pas déçu... La fille, toujours souriante -tout en jetant un coup d'œil à la mamie, qui ronflait, commença « négligemment » à remonter sa jupe, et à écarter ses jambes. Elle avait les jambes bien dessinées et

des cuisses appétissantes. Puis, lascivement, elle se carressa l'entre cuisses, montrant ainsi à Alain, une petite culotte blanche, mignone comme tout. Ecartant le fin tissu, d'une main, elle enfonça un doigt dans sa vulve, tout en posant l'index de l'autre main, devant sa bouche ; ce qui signifiait à Alain, de ne pas moufter. Mais Alain n'avait pas du tout l'intention de crier, au secours ! Ou de tirer le signal d'alarme. Evidemment, il était ravi d'assister à cette petite séance de masturbation, à laquelle il ne s'attendait pas du tout. Est-ce que la grand-mère ne dormait que d'un œil, toujours est-il qu'à un moment, elle s'est levée, a pris son sac et a disparu, sans desserrer les dents ! (Qu'elle n'avait peut-être plus ? !...) Ce qui ne pouvait qu'arranger, Alain et la nana qui lui faisait face. La fille, désignant la braguette d'Alain, lui fit comprendre qu'elle aimerait bien qu'il la déboutonne. Ce qu'il fit, sans se faire prier. A la vue de la queue turgescente, la nana, se déplaça et vint s'asseoir à côté du bidasse. Ni une ni deux, elle lui prit la bite et commença à la branler doucement.

- *Tu crois que je pourrais venir dessus . Elle est belle.*

- *Pourquoi pas, mais si le contrôleur passe, on va être un peu dans la mouise, non ?*

- *Bof...* dit-elle, juste avant des se pencher et d'emboucher le sexe d'Alain. Ayant sans doute entendu un bruit de pas dans le couloir, elle se redressa juste avant que le contrôleur n'entrât... Alain n'eut que le temps de cacher sa pine sous un pan de sa veste militaire. Quand le contrôleur fut reparti -sachant très bien ce qui se passait sur les sièges 22 et 24- Alain avait débandé ; le charme étant rompu. La fille a bien essayé de redonner vie au vit, mais rien à faire. Dommage ! Peut-être une autre fois.

« DÉMON JOCONDE »

Alain passa 12 mois dans la caserne de la base aérienne de Bricy, près d'Orléans. Comme il avait pu se faire pistonner, il avait pensé que de se retrouver là, à quelques encablures du magasin de ses grands parents, ne serait pas forcément un handicap. On l'avait affecté au standard téléphonique. Deux femmes, des civiles, très sympas, étaient responsable du « Central ». Grâce à elles, rares ont été les gardes qu'Alain a du monter. Elles s'arrangeaient toujours ou presque, pour l'en dispenser. Lui comme les autres standardistes, d'ailleurs ! Et comme les bidasses, tous les bidasses, du soldat 1^è classe, au lieutenant, avaient besoin, à un moment ou à un autre de téléphoner, à leur femme, à leur petite amie, ou quoi ou qu'est-ce -pas de portable à l'époque ! ils caressaient les standardistes -Alain, tout comme ses camarades, dans le sens du poil. Et eux, quand ils avaient envie de se faire caresser les poils, mais surtout le sexe qui va avec, les week-ends -où ils était d'astreinte, ils demandaient aux gardes, d'avoir la gentillesse de laisser passer deux ou trois greluches, à l'entrée de la caserne. Et puis, d'un coup de bagnole, les standardistes d'astreinte allaient les chercher et les emmenaient au Central... Les copines, coquines, savaient très bien pourquoi elles étaient là -c'était en toute connaissance de cause, et ça finissait donc pratiquement toujours en partouze.

Bricy, où il faisait un froid de canard l'hiver, alors que c'était une étuve l'été. Un an ! Une année passée dans cette caserne. Une année avec de bons moments, et de moins bons, mais c'était ça, l'armée.

A la « quille », Alain reprit ses activités. Toutes ses activités. Boulot et zizique. Côté boulot, au cabinet GrosPierre, il allait surtout faire du dessin, au bureau. Ça tombait bien, il adorait se servir de son tire-ligne. De plus, ses collègues -ceux qui étaient depuis longtemps au bureau, étaient loin d'être des gars tristes. Ils racontaient des histoires de cul qui outraient Simone, la seule femme présente.

Etant donc l'unique représentante du sexe faible ! et plutôt mignonne -mais mariée, elle attirait forcément les convoitises de certains types, dont le chef de bureau. Qui essayait souvent de la coincer pour se la sauter. Jusqu'au jour où son mari l'attendit à la sortie... Le chef n'osa pas sortir et resta au cabinet (!) jusqu'à 21 heures 30. Il eut bien du mal à expliquer au patron pourquoi il faisait ces heures supplémentaires... 21 heures 30, heure à laquelle le mari et la femme quittèrent le parking de l'établissement. En voiture Simone ! A partir de ce jour, plus jamais le chef n'importuna la belle Simone.

Par contre, l'un des employés, Lionel, chef de brigade, quand, pour une question de météo, il devait rester au bureau, il n'était pas rare qu'il baisât « manman », la femme du patron. Quand ce dernier s'était absenté, cela va de soi. Sous n'importe quel prétexte, celle qui faisait les payes, et qui était -malgré son âge, 62 ans, encore sacrément bien gaullée, appelait Lionel dans son bureau et le recevait les nichons à l'air et la culotte dans le bas des jambes. Depuis longtemps, la queue du père GrosPierre devait être aux abonnés absents. Mais « manman » elle, en avait encore sous le capot !

Coté musique, ça bougeait, au sein du groupe « Fire ». Les potes musicos d'Alain et lui-même, après un virage « hard rock »... (à un moment, ils ont pensé appeler le groupe, « Cap'tain Hard Rock », mais ça ne s'est pas fait) se sont mis à composer -au cours de l'année 1970, des trucs dans la lignée de « Genesis ». Ils ont appelé leur nouveau groupe : « Démon Joconde ». Mona Lisa et Ange étant déjà pris...

Bientôt, il leur fallut faire un choix : quitter le boulot, ou ne pas être un pro de la zique. Choix cornélien, comme on dit. Hormis un musicien sur cinq -Xavier, le chanteur du groupe, qui n'a pas voulu passer professionnel, mais qui a été rapidement remplacé, (par Jo) tout le monde a

joué le jeu. Pourtant, la décision ne fut pas si facile à prendre. Les parents voyant d'un mauvais œil, la direction que prenait leur « gamin ». Mais l'amour de la zique emporta tout !

Les premiers concerts, au début des 70's, furent assez catastrophiques, mais plus le temps passait et plus le groupe récoltait de fans. Des fans et des femmes ! !...

Les types de « Démon Joconde » rencontrèrent un producteur, qui leur fit enregistrer un disque : un 30 centimètres, 33 tours, vinyle. Et puis, un second... Mais des tensions entre musiciens étaient apparues au sein du groupe. Pour le troisième enregistrement, le guitariste quitta « Démon Joconde ». Il fut remplacé. Et continua de voguer la galère... A la fin de chaque concert, ou presque, des groupies se présentaient dans les loges et roulaient des pelles aux zicos. Et c'étaient des séances de pelotage et de baise à n'en plus finir. Et bien souvent, ça continuait à l'hôtel. Et encore, ce groupe n'a guère connu qu'un succès d'estime. S'il avait rencontré le succès que d'autres ont rencontré à l'époque...

Justement de l'époque, en France, parlons-en. A la radio, c'était bien souvent une personne -une seule et unique, qui faisait la pluie et le beau temps, pour les chanteurs, ou groupes : un programmateur, ou matrice... Par exemple, Annick (deux qui la tienne, trois qui la nique) Lejulien. C'est bien simple, si vous n'aviez pas la cote avec elle -cela dit, c'était un vrai thon- ou si le producteur n'avait pas les moyens de l'arroser, inutile espérer passer à la radio. Et puis, il fallait mieux ressembler à Mick Brant, plutôt qu'à Gilles Servat... Donc, « Démon Joconde » n'ayant pas -en son sein un Mick Jagger, ou un Brian Jones, alla se rhabiller, pour ce qui était de passer sur les ondes, petites, moyennes, ou grandes. Et la télé, alors là, c'était encore bien pire. Un diktat, je ne vous dis que ça ! Mais, au vu de qui passe, et de ce qui se passe, derrière et dans la lucarne, de nos jours, Alain n'aurait sûrement pas pu jouer le jeu bien longtemps...

Dans le show-biz, à la télé, à a radio, pour réussir, c'est pareil que pour le cinéma, où on a toujours dit qu'il fallait coucher pour y arriver ! Coucher avec cette productrice, par exemple ? Teresa Moreau-Peirera. Qui elle, peut dire qu'elle a réussi grâce à son cul ! A chaque fois qu'elle s'assoit, elle pense que son arrière train ne lui a pas servi qu'à s'assoit, dans la vie, mais aussi à grimper les échelons dans la société... Il est vrai que quand elle se regarde dans une glace, souvent elle grimace. Certes. Mais ça passe, dès qu'elle pense à là d'où elle vient. Et si ça n'avait pas été elle, ç'aurait été une autre ; alors, autant que ce soit elle ! ! Ah, évidemment, toutes les assocés du style, « #metoo » et autre « balancetonporc », si elle les soutient -du bout du crayon à pétitions... elle aurait un peu de mal à y adhérer, au vu des moyens qu'elle a employés pour arriver à ses fins. Mais mon dieu, s'il fallait le faire -elle n'est plus à ça près, elle le ferait ! Et de nos jours, le « fléau » touche les hommes aussi.

Raconter un concert, c'est bien, si on veut. En lire, un résumé, une analyse, peut être fastidieux. Mais raconter les avant-concert, ou les après-concert, ça, ça peut être intéressant. Les avant-concert, pour ce qui concerne « Démon Joconde » se passaient à peu près toujours de la même façon : Les zicos attendaient un des leurs, pour commencer. Un, qui, selon un rituel quasi immuable, pissait trois fois avant de pouvoir entrer en scène, ou celui qui essayait encore, d'emballer ! Et s'il vous plait, du lourd. Soit la femme de l'organisateur, ou mieux, sa fille (!)... Et les autres attendaient, en bouillant d'impatience, avant de pouvoir frapper les trois coups, ou dans le cas de « Démon Joconde », avant qu'on ne lançât la musique d'intro, sur laquelle se greffait le groupe, en direct.

Pour ce qui était des après-concerts : ceux qui étaient prêts, attendaient toujours un, ou deux, voire trois zicos, qui draguaient, ou baisaient dans un coin. Quand ils étaient tous réunis, ils allaient dîner, dans le resto qu'avaient choisi les organisateurs. Et après, après, mon dieu... c'était à la vas-y comme j'te pousse.

Dans un coin reculé de France, près de la Navarre, le chanteur (Jo) aurait bien aimé niquer une groupie. D'origine allemande. Mais celle-ci, ne voulait pas. « *Nein !* » En fait, c'est pas qu'elle

ne voulait pas, mais elle ne souhaitait pas du tout que le mec fasse ça par devant. C'est rare qu'une nana demande qu'on la sodomise... Jo fut pour la première fois et la dernière -puisqu'il décéda à 35 ans, d'une péritonite, due à un problème de vésicule biliaire, mal, ou non traité- confronté au Sida... Un autre zico avait déjà contracté une « chaude pisse », mais le Sida, c'était bien autre chose ! Celui à la « chaude pisse » -qui l'avait bien fait souffrir- était le même qui a baisé une copine du producteur du groupe, en sa compagnie. La très chaude nana, voulant absolument inscrire les deux -simultanément, à son palmarès, ce soir-là. Ce que femme veut...

Pour en revenir à Jo et à sa mort ; mort donc à 35 balais, Alain se souvenait très bien du jour de l'enterrement. Marianne, la veuve de Jo, portait des collants noirs qui lui allaient à ravir. C'était à mourir, tellement c'était excitant. Alain ne put s'empêcher de s'en ouvrir à Marianne, en sortant du funérarium, où ils avaient assisté, ensemble, à la fermeture du cercueil.

- *Je ne devrais pas dire ça Marianne... C'est ni l'heure, ni l'endroit, mais... tes collants noirs... qu'est-ce que ça te va bien !*

- *Ça veut dire quoi ça ?... Que c'est bandant ?*

- *Ben... ouais. En quelque sorte. Mais...*

- *'Te justifie pas, s'il te plait ! Tu connaissais Jo comme moi, et, sous certains côtés, je te connais mieux que Marlène... grâce à Jo. C'était pas un saint. T'es pas un saint non plus. Alors, pas de simagrées entre nous. Je suis bonne à sauter comme ça ? habillée en veuve. C'est bien ça que tu cherches me dire ?*

- *Euh...oui. C'est bien ça. Marianne jette un œil à sa montre.*

- *Bon. Il nous reste en gros une demi heure, avant que tout le monde ne soit là et que s'ébranle le cortège. On est à deux minutes de la maison. Tu dis à Marlène que tu m'accompagnes, pour... Trouve quelque chose à lui dire. Sois inspiré. Et on va tirer un coup vite fait chez moi.*

Et c'est ce qui se passa. Alain dit à Marlène qu'il accompagnait Marianne, jusque chez elle, pour y chercher une écharpe... Qu'il l'accompagnait, parce qu'il ne la sentait pas très bien... A deux doigts de s'écrouler. Il ne voulait pas la laisser seule.

Arrivés chez Marianne, dans le salon, Alain retroussa sa robe et l'admira comme ça, dix secondes, en collants et culotte noirs. Et Marianne descendit le zip du pantalon d'Alain. Pantalon qu'elle baissa rapidement. Du slip déformé, elle extirpa une queue déjà bien bandée. Alain fit glisser les collants et la petite culotte jusqu'aux genoux, et s'approcha au plus près de Marianne. Elle écarta ses cuisses musclées de sportive, et introduisit la bite dans sa chatte. Une jambe, enserrant fortement Alain à la taille. Après une bonne vingtaine de va et vient, Alain juta dans le chaud fourreau de la belle veuve.

Ils se rhabillèrent.

- *Ça aurait pu arriver plus tôt... mais je suppose que tu n'as jamais tenté ta chance à cause de Jo. Mais aujourd'hui, tu m'as tendu la perche, dit Marianne, tout en rajustant ses collants.*

- *Merci pour la perche...*

- *Il est plus que temps de rejoindre les autres. Ah ! l'écharpe !...*

Après un concert très réussi, à Calais, Alain fit la connaissance d'une fille qui le ramena chez elle. Mais chez elle, c'était un peu chez tout le monde. Il y avait là son petit ami -Alain se rendit tout de suite compte, qu'il serait très compréhensif, puisque Lisa ne changea, rien à son attitude en sa présence. Il y avait aussi sa petite amie ! Lisa étant à voile et à vapeur. Lisa entraîna Alain dans sa... dans une chambre et là, ils firent l'amour. Lisa étant très délurée et très décomplexée, la séance de baise fut absolument divine. Sans aucune gêne, sa petite amie -ouvrant la porte de la chambre, leur dit, au revoir, et leur souhaita une bonne nuit. Elle roula -à sa copine une gamelle de derrière les fagots ; et en roula une à Alain par la même occasion... Et sans plus de façon, elle sortit de la pièce. Le lendemain matin, alors que Lisa était grimpée sur Alain, en route pour une chevauchée fantastique sur le mont chauve, son petit ami entra et dit simplement :

- *Bonjour. Excusez-moi. Il est l'heure, Lisa, de te préparer pour aller au boulot.*

- *J'a-rrive !* lui répondit-elle, en haletant.

Et quand tout le monde ou presque, fut parti au boulot ; il ne resta plus à la maison, que la petite amie de Lisa et Alain. Cécile était au chom'du. N'ayant rien de particulier à faire ce matin-là, elle baisa avec Alain...

- *Ça ne te dérange pas qu'on baise tous les deux, Lisa et moi ?* demanda Alain, allongé, nu, sur le lit, à côté de Cécile, tout aussi nue, après avoir fait l'amour.

- *Non. Sans quoi, je n'aurais pas niqué avec toi à l'instant. C'était très bon d'ailleurs.*

- *Moi aussi, j'ai trouvé ça super.*

- *En fait, on est très libres toutes les deux, Lisa et moi. Elle a un copain attiré -tu l'as vu- ils bossent ensemble...*

- *C'est ce que j'ai cru comprendre...*

- *Et moi, je mène ma vie comme je l'entends. On se retrouve, on fait l'amour. Aucune n'a de compte à rendre à l'autre. C'est ça qui est bien.*

- *Toutes les deux à... vous... caresser, j'imagine, ça doit être quelque chose...*

- *Ça te plairait de nous voir ? Et de participer ?*

- *Evidemment !*

- *Ça peut s'arranger. Ce soir, j'en parle à Lisa.*

Vers 23 heures, quand Lisa rentra du travail -serveuse dans un petit resto- Cécile l'embrassa tendrement... avant qu'Alain n'en fasse autant, et lui murmura quelque chose à l'oreille. Lisa sourit, prit Alain par la main, et ainsi tous deux suivirent Cécile. Les trois amants s'enfermèrent dans une chambre. Là, Cécile désapa Lisa, et Lisa désapa Cécile. Debouts l'une conte l'autre, elles se caressèrent, bouches collées, langues emmêlées. Les mains aux doigts agiles courraient sur les poitrines, s'égarèrent dans les poils soyeux des chattes brune et blonde. Tout cela rythmés de soupirs, qui excitaient Alain au plus haut point. Alain ne perdait pas une bouchée du spectacle qui s'offrait à lui. Il était aux anges. Quoi qu'un peu gêné aux entournures... Lisa s'approcha d'Alain, descendit le zip du jean, descendit le futsal sur ses jambes, écarta le caleçon, fouilla dedans et en sortit la pine compressée et ses deux couilles pleines. La pine bougea, de haut en bas, de bas en haut, de façon incontrôlée ; semblant réellement s'ébrouer, heureuse d'être enfin à l'air. Cécile, assise sur le lit, triturait les lèvres de sa chatte : petites et grandes, et frottait son clitoris à vitesse grand V. Lisa, se penchant vers elle, lui écarta les cuisses au maximum, et se mit deréchef à lui sucer le clito. Clito qui faisait comme une petite bite, tellement il était gonflé de désirs ! Lisa le suçait, le léchait, le léchait, le suçait, comme un bonbon. N'en pouvant plus, Cécile s'allongea, jambes pendantes, offrant ainsi encore mieux son sexe à la langue bien pendue de Lisa. Sur le lit, sa tête allait de droite à gauche, de gauche à droite, convulsivement. Parfois, elle redressait le buste, grimaçait et de ses deux mains, appuyait sur la tête de Lisa, afin qu'elle fouillât toujours plus loin dans sa vulve. De temps en temps, remontant le long du ventre de Cécile, Lisa lui mordillait ses mamelons turgescents. Et puis, elle revenait très vite au minou ! Rendant folle sa maîtresse. Alain se branlait, et se contorsionnait. Il voulait absolument tout voir ! Profitant du fait que Lisa était penchée au dessus de Cécile, Alain -lui écartant les fesses, lui lécha le mignon trou du cul. Et puis, Lisa -empoignant le dard, qui bandait à mort, l'introduisit, sans ménagement, dans sa vulve trempée. Comme elle était allongée sur Alain et qu'elle lui tournait le dos, il voyait ses doigts de pieds se contracter et se relâcher. A l'horizontal ou pliés à 90°. Mais surtout, il la voyait, léchant le minou de son amante ! Ainsi, les trois jeunes gens prirent leur pied quasiment en même temps. Lisa retomba sur Cécile. Et plus personne ne bougea pendant cinq bonnes minutes. Pendant cinq bonnes minutes, on entendit qu'un mélange de respirations haletantes.

Les concerts -pour ceux qui en ont déjà vus, c'est bien souvent la même chose. N'est-il pas ? Mais parfois, la machine se grippe, sans qu'on sache vraiment pourquoi, et là le concert devient stressant à mort. Vivement la fin ! Ou alors, quelque chose se produit, qui peut soit être marrant, soit

dramatique. Un soir, Alain, après deux morceaux, derrière sa batterie, s'est retrouvé -certes, toujours derrière, mais un mètre cinquante plus bas. Sur l'estrade, il avait placé sa caisse trop près du bord, et un des pieds du tabouret se trouvant à un moment donné, dans le vide... Patatras ! Le mec et le tabouret, soudain, au 36è dessous. Descendez, on vous demande ! !

La batterie -sur laquelle jouait Alain, chez « Démon Joconde », c'était sa « fausse » grand-mère, Marguerite, qui la lui avait offert. Le grand-père était-il au courant de ce cadeau ? Mystère et boule de gomme.

Ce jour-là, les musiciens avaient fait 350 kilomètres, pour rallier le lieu du concert de la veille et le lieu de celui du soir-même. Ils étaient un peu fatigués -n'ayant pas dormi leur soûl à l'hôtel, et fatigués aussi par la distance parcourue. A leur descente de voiture -5 dans une Simca 1100 ! un peu courbaturés, ils sont accueillis par les organisateurs et par la femme de l'un d'eux. Entre 35 et 40 ans et plutôt canon ! De quoi redonner du baume au cœur aux zicos. Ils prennent connaissance de la salle. Belle salle. Sur la scène ; très belle scène, le matos est installé. Les roadies ont bien bossé et n'attendaient plus que les zicos pour peaufiner la mise en place et faire la balance. Tout le monde se salue, blague deux minutes et Alain, devenu Al, le batteur de « Démon Joconde », pose sa veste et prend place derrière ses fûts. Le sonorisateur lui demande :

- *OK, Al ! Tu peux me faire la caisse claire s'il te plait ?* Al s'exécute.

- *Cliccc, cliccc, cliccc, cleccc, cleccc, cleccc, claccc, claccc, claccc... Y' a comme un écho très chiant, Rob !*

- *Ouais ! Attends deux secondes... ça y est ! Il y est plus !*

- *Clac, clac, clac... tac, tac, tac !*

- *C'est good ! ! La grosse caisse maintenant, s'il te plait ?* Al s'exécute.

- *Boum, boum, boum, bam, bam, bam, bang, bang, bang, bang, bang...*

- *Stop ! ! super ! Les toms médiums ?*

- *Deung, deung, deung, dangn, dangn, dang, dang... deug, deug, dang, dang...*

- *Ouais ! Le tom bass !*

- *Cleug, cleug, cleug, clang, clang, clang.. dang, dang, dang...*

- *Ok ! Tu me fais un rythme, et des roulements. Tu passes sur tout le matos, sans oublier la charley et les cymbales.*

Al fait ce que Rob lui demande, et puis, joue le rythme de « Gargantua » ; rejoint par le bassiste, puis par l'organiste... Ensuite se greffe la guitare et Jo prend le micro. Ainsi se déroule la balance, encore pendant un bon quart d'heure. Ensuite, les zicos vont découvrir leur hôtel et reviennent à la salle, où la queue des spectateurs s'étire sur une bonne vingtaine de mètres, et ce, une demi heure avant le début du concert. Ça va être un truc d'enfer ! Les fans ont reconnu les « Démon Joconde » et les applaudissent. Dans la loge, Jo et Al se prennent la tête, comme très souvent ; et comme très souvent : pour une brouille. Quand ils se réconcilient sur scène, le spectacle devient grandiose. C'est ce qu'il se passe encore ce soir. A la fin du concert, les zicos saluent, sortent... et reviennent pour pas moins de trois rappels. Super concert. A l'issue du dernier rappel, ils sont accueillis par la femme canon d'un des organisateurs. Elle a bien bu ; c'était son anniversaire ! Elle embrasse tous les zicos. Une mention spéciale, pour Al et Jo, à qui elle roule une pelle... fortement alcoolisée. Tous pensent qu'ils vont se la faire. En fait, elle se laisse gentiment tripoter par tous les zicos, mais seuls, Jo et Al la baisent, à tour de rôle. Son mari est reparti depuis longtemps, écoeuré de voir sa femme dans cet état. Et surtout de la savoir se faire peloter par pratiquement tous les mecs présents ! Al se la fait, debout, dans une pièce voisine...

Voilà, il n'était pas prévu de raconter une journée de concert ; c'est pourtant chose faite.

Une autre fois, voici l'un des exploits d'Alain, que je vous conte rapidement. Lui et trois de ses potes zicos, entrent dans un bar, au moment même où le patron file une dérouillée à une serveuse ! Alain, bien échauffé par l'alcool déjà ingurgité, vole au secours de la fille et de l'orphelin.

Non, il n'y avait qu'une fille... N'écouter que son courage, ou plutôt sa connerie, il commence à invectiver le malotru. Mal lui en pris, le type, un énorme boxeur -quasi pro, lui envoya une mandale, qui le fit traverser le troquet -sans toucher terre, et passer à travers la porte d'entrée, vitrée... Et hop ! allongé sur le trottoir, mains et cuir chevelu entaillés. Avant qu'il ne se taise, sans demander son reste. Direction, les urgences, où il fut recousu. Et, une semaine plus tard, en plein concert, l'entaille se rouvre et le sang gicle tout autour de lui. A côté, Alice Cooper et son poulet auquel, sur scène, il tranchait le cou avec les dents : de la roupie de sansonnet ! !

« Démon Joconde » fit plusieurs premières parties de vedettes de la chanson. Entre autres, Roland Zilvou, que le groupe ridiculisa... On dit, « ouvrir pour... » Ou, jouer en lever de rideau. En « américaine ».

Le groupe a ouvert, notamment, pour Verdi Lesonge, créateur -entre autres, de « Blanc c'est blanc », « Requiem pour un saint d'esprit », ou encore, « Que je te déteste »... A cette époque, au creux de la vague, Verdi buvait comme un trou ! On lui traçait -depuis les coulisses, une ligne blanche, jusqu'à son micro. Ainsi, il ne pouvait pas rater la « sucette ». Quoi que...

Après que « Démon Joconde » eût fait la première partie de « Magma », à Cholet, Alain s'est installé derrière le batteur, Christian Vander ; et durant tout le set de « Magma », il en prit plein les yeux et plein les esgourdes. Ce type, leader du groupe, jouant comme un Dieu !

LE RECENCEMENT

Dans les périodes où « Démon Joconde » ne tournait pas, il fallait bien que les zicos engrangent un peu d'argent. Ils s'inscrivaient tous à un agence pour l'emploi et acceptaient n'importe quoi, ou presque, pourvu que ça paye un peu ! C'est ainsi, qu'Alain s'est retrouvé, un matin, à visiter une fonderie. Ce fut le seul emploi qu'il refusa, tellement l'environnement était dégueulasse !

Il fit le manutentionnaire-magasinier, dans un grand laboratoire médical. Le pied ! Car, ne travaillaient guère, dans ce labo, que des femmes !! Lui, exerçait sa fonction dans les sous-sol. Quelques demoiselles, y venaient s'encailler, à la pause. Y fumer une cigarette. Se raconter des histoires de cul. Discuter avec les deux collègues d'Alain, ou carrément baiser avec eux ! Entre les caisses, les grosses, les petites, les moyennes, les cachettes étaient nombreuses. On pouvait y faire serpenter de vrais labyrinthes. Et là, certains s'en donnaient à cul joie ! Alain a goûté à ces joies. Hélas, il ne resta pas assez longtemps, pour en profiter pleinement. Mais le peu de temps qu'il passa dans ce labo, fut très enrichissant. C'est là, qu'il apprit que certaines femmes pouvaient recevoir trois bites simultanément, et dans les trois orifices. Une entre les lèvres, une dans le troufignon et la troisième dans la chatte ! Exploit ! !

Il oeuvra dans une grande mairie. Au service des archives. Des secrétaires -qui auraient pu faire carrière dans les films X, tellement elles étaient vêtues comme des actrices porno, et tellement elles aimaient le sexe, venaient le retrouver. Et, sans vergogne, mais sans non plus lui demander la permission, elles lui collaient la main au paquet. Elles se laissaient renverser, à même le plancher poussiéreux, non sans avoir au préalable, sucer le vit d'Alain, avec une avidité confondante ! Dans cet endroit, les combles ! Perchées au troisième et dernier étage, Alain passa quelques heures vraiment sympa.

Alain s'occupa du jardin et du parc de la superbe propriété d'un chirurgien. Sa femme ne bossait pas ; il la voyait donc très souvent. Elle se faisait bronzer, poitrine à l'air, au bord de sa piscine ; elle se baladait dans le sous bois ; où elle déambulait dans une tenue carrément indécente. Jupe ras la moule, et seins en semi liberté, par les nombreux sentiers de la demeure. Elle était carrossée par Pininfarina. Une fois être passée près d'Alain, il allait se masturber derrière un arbre... Un jour, il n'eut pas besoin de le faire, madame Bénichou s'en chargea. Il était agenouillé, en train de désherber un massif de fleurs : mélange de glaïeuls, de soucis et de campanules, quand elle s'arrêta à dix centimètres de son visage et écarta les jambes. De là, Alain avait une vue sensationnelle sur ses cuisses et... sur sa chatte à l'air ! Madame ne portait pas de culotte, et ça lui allait à ravir. Sans un mot, Alain prit un chiffon, se frotta les mains, se débarrassa de la poussière et se mit à caresser doucement les jambes de Laura Bénichou. Il remonta jusqu'au minou... A ce moment-là, Laura, le prenant sous les aisselles, le hissa le long de son corps et lui roula une super galoche ! Puis, lui prenant la main -sans dire un mot, elle l'entraîna dans la maison. Dans la chambre, elle le déculotta, s'empara de sa queue et sans la lui lâcher, l'entraîna sur le lit.

- A la clinique, mon mari trousse toutes les infirmières et les secrétaires, alors, je peux bien me payer notre jardinier, non ? A moins que vous refusiez que je vous viole ?!... ou que vous portiez plainte. Alain n'eut pas le temps de répondre, qu'elle s'était déjà empalée sur le pieu.

Alain fit l'arpète pour un plombier. Un jour, ils furent appelés par une petite dame, pour une fuite d'eau dans sa cuisine. Quand elle leur ouvrit la porte, Alain a tout de suite flairé la bonne aubaine. La femme, la trentaine, chaussée de mules, vêtue d'un débardeur qui ne cachait pas grand chose de ses deux gros nichons, et d'une mini jupe ras le bonbon, les reçut avec un sourire qui en disait long, sans vraiment le dire... Elle leur montra où se nichait la fuite. Facile à repérer, elle avait mis une cuvette sous l'évier. Le patron se fourra sous l'évier et vit ce qu'il y avait à faire. Mais il vit

aussi qu'il lui faudrait aller chercher un raccord qu'il n'avait pas dans la camionnette. Il expliqua à Alain ce qu'il devait faire, en attendant. Il calfeutra la fuite comme il put et demanda à Alain de s'allonger sur le dos, de prendre sa place sous l'évier et de tenir le chiffon bien serré, pour éviter que l'eau ne coule inconsidérément, durant son absence. Avant de sortir, il alla couper l'eau au compteur, ainsi, il ne resterait plus que l'eau se vidant, entre le compteur et la fuite, ce qui d'après lui, devrait être assez rapide. Il laissa là, la petite dame et Alain. La femme -qui avait forcément une idée derrière la tête, enjambant Alain, prit place au dessus de lui. Et même si l'évier le gênait un peu pour voir sous la jupe, il vit bien qu'elle ne portait pas de culotte...

- *Shi vous voulez un coup de main... Jé peux faire quelque chose ?*

- *Ben, il est possible que bientôt, j'aie besoin d'aide, effectivement...* Elle le voyait s'escrimer à voir sous sa jupe. Aussi, elle écarta les jambes au maximum, tout en se contorsionnant. Et Alain put voir sa chatte brune, bien poilue. Cristina Dos Santos devait être portugaise...

- *Chest bon comme cha ?*

- *Impeccable. Ça coule plus, mais je sens que je vais rester là. Je suis très bien.* En souriant, elle écarta les lèvres de sa chatte et ce faisant, dévoila un gros clitoris. Puis elle regarda le jean d'Alain, à l'endroit de la braguette.

- *Y a du monde dans lé calechonn' on dirait...*

- *Effectivement. Mais le contraire serait étonnant, non ?*

- *Je shais pas. Ça pourrait né pas té plaire... Si tou avais été homo.*

- *Ça me plait !* S'agenouillant, elle carressa Alain à l'endroit de la braguette. Il y avait une belle bosse. Elle descendit le zip ; écartant le slip, elle en extirpa la queue d'Alain. Elle se mit à la branler. Et puis, l'envie étant trop forte, elle prit Alain par les pieds, le dégageant quelque peu de sous l'évier, et grimpa sur lui, à califourchon. En quelques coups de reins, elle déclencha chez Alain une jute qui inonda sa vulve et la fit grimper au plafond. La sonnette de la porte d'entrée tinta. C'était certainement le patron qui revenait. Cristina se releva tant bien que mal ; Alain disparut sous l'évier. Elle alla ouvrir. Et le patron comprit tout de suite ce qui s'était passé. On ne lui faisait pas ; la même chose lui était arrivé bien des fois...

Alain voulut participer à un recensement. La mairie de Montélimar accepta son aide. On lui expliqua en quoi ça consistait et on lui attribua un quartier. Il fallait faire du porte à porte et remplir de la paperasse. Demander aux gens plein de trucs, concernant leur vie privée. Un peu rébarbatif, mais il fallait bien faire quelque chose. Même si c'était très peu rétribué. Un soir, il tomba sur une femme, assez âgée et qui vivait seule dans un petit appartement. Alain avait déjà vu cette femme. Il n'y avait pas très longtemps d'ailleurs. C'était à l'issue d'une animation musicale, pour un repas du club du troisième âge, offert par la mairie de Montélimar. Il y avait de ça, un an à peine. Il se souvenait même l'avoir entendue dire à une de ses amis -croyant sans doute, qu'Alain n'écoutait pas : *celui-là, j'm'en ferais bien mon quatre heures !* » Se rappelait-elle de cela ? Pas sûr. Au moins, le reconnaissait-elle ?

Alain lui expliqua brièvement le but de sa visite. Elle le fit entrer et puis elle le fit s'asseoir. Il a tout de suite vu que cette femme était contente de pouvoir parler -et pour une fois, pas toute seule. Mais il a tout de suite vu aussi qu'elle buvait, et pas que de l'eau ! Elle sentait le Martini à plein nez.

La solitude devant lui peser quelque peu, un homme -même relativement jeune, comme l'était Alain à l'époque, c'était mieux que rien... La conversation a dévié à un moment, et viré au paillard, quand elle eût dit à Alain qu'elle s'appelait Jeannette, mais qu'on l'appelait Jeanneton ! Elle sortit un verre, pour Alain, y versa du whisky -elle se servit un Martini. Alain avait raison... Elle lui demanda s'il connaissait la chanson, « la riette, la riette »... qu'elle commença à fredonner. Et finalement, qu'elle chanta jusqu'au bout. Alain avait vidé son verre, deux fois le temps de la durée de la chanson et à chaque fois, elle lui en avait remis. A la troisième rasade de whisky -de but en blanc, un peu ivre, elle demanda à Alain s'il voulait bien lui montrer son sexe... Il y avait tellement longtemps qu'elle n'en avait pas vu, et elle était sûre que celui d'Alain était beau et valait le coup d'oeil. S'il ne

voulait pas la baiser, c'était pas grave, elle comprendrait très bien, mais qu'il lui montre au moins sa queue. Alain hésita et puis se décida à le faire.

- Attends ! Laisse-moi la sortir, s'il te plait. Alain est assis. Elle descend le zip du jean, fouille dans le slip et en extrait le membre, qui bande, malgré tout... *Tu bandes... C'est magnifique. Je vais te branler, te faire juter et puis tu t'en iras. Après avoir rempli tes papiers, bien entendu.* Elle le branle. *C'est gentil de me laisser te branler. Surtout que c'est plus pour moi que pour toi... Si tu veux, tu mettras dans tes papiers, qu'avec mon mari, on a baisé quasiment jusqu'à ce qu'il disparaisse, il y a 8 ans. Et même que ça m'empêchait pas d'aller voir ailleurs, parce que j'aimais bien ça, baiser. Enfin, tu le notes ou tu le notes pas, c'est comme tu veux.*

Alain ne le stipula pas, bien évidemment -elle lui avait dit ça, parce qu'elle avait bu plus que de raison- mais une fois les feuillets dûment remplis, il s'en retourna. Amusé, perplexe, et un peu pompette ; mais heureux d'avoir pu contenter cette femme. Et ça avait gêné qui ? Personne ; puisque personne ne le sut. Il apprit que Lucette Vélard -78 ans, était décédée des suites d'un AVC, trois mois plus tard...

Après ce moment autant insensé, qu'inespéré et surtout incroyable, Alain -ayant la pépie- s'arrêta au troquet de son copain Hubert. Café dénommé tout bêtement : « Chez Hubert ». Assise seule, à une table, il vit là, madame Irena Darget ; plutôt dans état assez pitoyable. Cette femme, d'ordinaire tirée à quatre épingles, avait visiblement trop bu et continuait de boire ! Sa tenue était quelque peu négligée et elle avait du pleurer... Alain la salua d'un petit signe de tête -qu'elle lui rendit, piteusement, et fila jusqu'au zinc. Il commanda une pression. Hubert n'étant pas là ce soir ; c'est auprès de sa femme, Paulette, qu'il commanda cette bière. Prenant place sur un tabouret, il dégusta le fameux breuvage. De là, il voyait madame Darget, qui s'essuyait les yeux. Et l'entendait distinctement renifler. Irena Darget, née Irena Natacha Popov, était descendante d'une famille russe, très aisée. Mais, contrainte de fuir la Russie, à la révolution, elle et ses parents avaient atterri en France, d'où ils avaient été obligés de repartir de zéro. Ses grands parents, eux n'avaient pas eu de chance, ils s'étaient faits assassiner ! A Paris, Irena s'en était très bien sortie, mais n'avait pas été trop regardante sur la façon d'y arriver... Disons qu'elle avait grimpé les échelons à la force des nichons, et aussi... du poignet ! Elle avait commencé tout en bas de l'échelle, comme femme de ménage. Et puis, elle en avait défait aussi... des ménages. Elle s'est vite rendue compte qu'elle avait un physique qui attirait les convoitises, et pas que ! De fait, c'était une femme extrêmement jolie -comme le sont très souvent les slaves, et très bien faite. Même si ce soir, ça ne se voyait pas trop. En tant que femme de ménage, elle s'est laissée culbuter -d'abord pour quelques kopeks, et ensuite, pour des sommes beaucoup plus rondettes.

De femme de ménage, elle est passée call girl. Elle a même été jusqu'à bosser pour madame Claude, la Fernande Grudet, qui l'avait repérée. Quand elle passait la soirée et la nuit, avec un monsieur, c'était pas pour une misère. Elle touchait le pactole. C'est ainsi qu'elle a cotoyé le gratin de la politique. Et si les Présidents -qui se sont succédés à cette l'époque -pourtant chauds lapins, ne l'ont jamais renversée, conscients sans doute de sa potentielle dangerosité, leurs chefs de cabinet ont consommé pour eux... Il faut dire qu'à l'époque, Irena sentait le souffre à plein nez. Par elle, pouvait arriver n'importe quel scandale. Mais il était temps qu'elle se retire des affaires. Elle aurait pu -elle aussi, y laisser des plumes, dans toutes ces histoires de cul. Elle s'était donc rangée, quand elle avait rencontré celui qui allait devenir son mari, à 34 balais : Martial Darget, coiffeur de son état... Et à la tête de merlan frit ! Mais pourquoi donc s'était-elle entiché de ce type somme toute banal ? Même très, très banal. Tout simplement parce qu'il avait touché un héritage très important et « que la tienne -de paye, avec la mienne, ça fait une bonne quinzaine », comme disait toujours la mère d'Alain. Avec l'agent que tous les deux avaient amassé, et mis en commun, ils avaient pu monter une chaîne de magasins alimentaires : « Fruleg »

Irena, se retournant, fit signe à Alain de venir auprès d'elle. Alain s'exécuta, et alla s'asseoir à sa table.

- *Ça n'a pas l'air d'aller, madame Darget ?*
- *Non, effectivement. Elle renifla.*
- *Ben, enfin, qu'est-ce qui vous arrive ?*
- *C'est mon mari, monsieur Connat. Mon mari -monsieur Darget, qui m'a quittée ! De son passé de richissime russe, elle avait gardé le vouvoïement. Désuet, en France, elle, elle l'employait encore et toujours. Une formule de politesse, qui a du amuser plus d'un de ses amants ! C'est ainsi donc, qu'elle parlait de son son mari : à la troisième personne.*
- *Quittée ?*
- *Oui. Il m'a laissée choir.*
- *Cela dit, pour un coiffeur... Elle ne comprit pas le bon mot.*
- *Oui ? Quoi, pour un coiffeur ?*
- *Non, je disais, qu'il vous ait laissée choir... pour un coiffeur, c'est...*
- *Ah, oui. Mais le plus dur, c'est le fait qu'il soit parti avec un homme ! !*
- *Ah... Mais en même temps, c'est un coiffeur...*
- *Bien sûr, notre couple est un couple moderne. Il vaquait dans son coin, je vaquais dans le mien. Mais on rentrait tous les soirs au bercail. Et là, son amant est venu carrément le chercher, et Martial a déserté la maison ! !... Qu'est-ce que vous faites ce soir ? Visiblement -la vengeance étant un plat qui se mange froid, elle avait besoin d'assouvir un besoin, en ce sens.*
- *Ben... je suis censé faire le recensement de la commune. Alors, mettons que je travaille jusqu'à 21 heures ; il me reste 2 heures, à faire croire que je bosse...*
- *Vous venez prendre un pot à la maison ?*
- *Ben... ce soir, les pots... Je reviens juste de chez une petite dame, frisant la quatrevingtaine, qui m'a à moitié soulé, et qui a abusé de mon corps...*
- *Ah bon ? ! Mais, à cet âge-là, que vous a t-elle donc fait ?*
- *Elle s'est contentée de... Enfin, c'est plutôt moi qui me suis contenté d'une petite... branlette. En fait, elle avait envie de voir une bite. Sans doute n'en avait-elle pas vue depuis un moment. Et une bite qui décharge tant qu'à faire.*
- *Bon. Et il y a combien de temps de ça ?*
- *Disons une demi heure, trois quarts d'heure.*
- *Le temps du trajet, pour aller chez moi, vous aurez rechargé les batteries ? Alain jetant un œil sur son décolleté, un peu débraillé, aperçut les superbes seins d'Irena ; ce qui aida aussitôt les batteries à se recharger. Il n'était pas surprenant -au vu de tels appâts, qu'elle ait hypnotisé autant d'hommes.*
- *Sans problème !*
- *Alors, allons-y !*

Alain paya sa binouze, Irena régla ses boissons ; au moins trois vodkas, et ils sortirent. L'air frais fit du bien à Irena. Elle retrouva des couleurs. Dans la voiture, elle se refit vite fait, bien fait, une beauté, se remaquillant et se mettant du rouge à lèvres.

- *Je ne vais pas en mettre trop et un pas trop voyant, que vous ne rentriez pas chez vous avec une marque autour de votre queue. Ce serait pire qu'un suçon. Au moins, Alain était prévenu ; elle ne le prenait pas en traître. Il aurait droit à une fellation slave !*

Dans la chambre, elle ne mit pas une plombe à se dépoiler. Et effectivement, elle avait une poitrine à damner Dieu et tous ses saints ! Le reste était à l'avenant. C'était -encore ! une très belle femme ; et il fallait être homosexuel pour ne pas apprécier un corps pareil, à sa juste valeur. Tant pis pour monsieur-dame Darget. La belle Irena déshabilla Alain. Elle lui ôta sa chemise, la jeta sur une chaise, déboutonna son pantalon, et s'agenouillant, le fit glisser le long de ses jambes. Elle baissa le slip et aussitôt s'empara goûlument de la verge, qui avait retrouvé toute sa vigueur. Elle lâcha le vit, pour lécher les couilles, les gober, puis revenait au vit, et ainsi de suite, tout en promenant un doigt coquin et inquisiteur dans la raie des fesses. Elle retourna Alain et fourra le bout de sa langue dans le trou du cul. Ce faisant, elle rendait dingue, Alain. Qui s'était saisi de ses seins et les pelotait

savamment. Et puis il se pencha, pour que la langue le fouillât mieux... Il fit monter son amante à genoux sur le lit, afin de lui prodiguer les mêmes caresses. Son beau cul bien rond était haut levé ; et Alain, écartant ses deux admirables hémisphères, lui infligea la même punition. Dirigeant sa bite vers la chatte d'Irena, il la pénétra facilement et la besogna tel un damné. Les nichons battant dans tous les sens, à l'instar des couilles !... Alain n'avait plus guère qu'une demi heure à perdre. Mais serait-elle vraiment perdue ?...

Quand « Démon Joconde » restait au garage, c'était l'occasion, pour les musiciens de faire des rencontres renversantes. Tous ont été -plus ou leproux (!) confrontés, aux joies de l'existence.

Un quatrième album fut enregistré, mais là, le groupe était très fragilisé par le manque d'argent, qui se faisait de plus en plus sentir. Certains en avaient un peu assez de vivre aux crochets des petites amies, ou des parents. Pratiquement dix ans à en baver, ça commençait à bien faire. Le quatrième album se fera avec un gros renouvellement des effectifs. Alain, passant de la batterie au chant. Un nouvel organiste, un nouveau batteur. Un nouveau chanteur... Le fan de base risquait de ne plus y reconnaître ses petits... Et c'est ainsi, -étant donné que ce quatrième album n'apporta rien de plus, que « Démon Joconde » arrêta les frais.

LE REMEMBREMENT...

Chacun reprit son boulot, ou en chercha un. Ainsi se termina une belle histoire. Enfin, belle, pas toujours... Quasiment dix années, traversées à la vitesse d'un TGV, dans un bouillard de shit. Pour se faire une gratte, Alain, Denis, organiste et Pierre, guitariste -tous trois à l'origine du groupe « Démon joyeux », ont fait du baluchon ! Au sein d'un ensemble, appelé « Combo Ponto » Chacun des trois s'était marié, et deux d'entre eux -dont Alain, avait déjà un enfant. La femme d'Alain s'appelait Marlène.

C'est à ce moment, qu'Alain tâta un peu aussi du théâtre, en amateur. Pas très longtemps, car pour lui, les comédiens -en tout cas, ceux avec qui ils jouaient- manquaient de rigueur. Par contre, il ne détestait aucunement le fait que les hommes et les femmes partagent la même loge et qu'ils se changent donc dans une seule et même pièce. De concert. Quelques unes, des comédiennes, pas sauvages pour un rond, et très certainement en manque de sexe, ne détestaient pas offrir (à leur corps défendant !...) un beau petit sein pas ci, une paire de fesses rebondies, par là. Malgré ça, Alain ne continua pas dans cette voie. Mais il se mit à écrire des pièces, qui furent -miraculeusement, éditées et qui lui rapportèrent pas mal d'argent. Ça lui avait donné le goût de l'écriture, et par la suite, il s'attaqua à un roman qu'il n'acheva jamais. Dommage, parce qu'un bouquin qui tournait autour du sexe, comme ce roman le faisait, aurait pu avoir du succès.

Ayant beaucoup de chance, Alain avait retrouvé son boulot d'avant « Démon Joyeux ». Au cabinet de géomètre, GrosPierre. Pas pour très longtemps, hélas, car son patron avait vieilli et était un peu à la traîne des autres géomètres des environs de Montélimar. Sentant la fin du cabinet proche, un de ses collègues -avec qui il était très ami, Julien, et qui s'occupait d'un remembrement, l'entraîna avec lui ; lui promettant de bons moments. Et effectivement, de bons moments, il y en eut. Surtout pour Julien !... En fait, Alain et Julien travaillaient comme des forcenés, le matin. Ainsi, l'après-midi, ils pouvaient se la couler douce. La maîtresse de Julien le retrouvait, après le déjeuner, et tous les deux s'enfonçaient dans les bois environnants, pour y faire des galipettes. Alain attendait patiemment dans la 2 CV. Bouquinant, écoutant de la zique, ou faisant des mots croisés.

Ce jour-là, sur les coups de 15 heures, il a éteint l'autoradio. A la fin de « Let it be » des Beatles. Il fredonnait ce morceau, chaque fois qu'il l'entendait. Invariablement, il chantait par dessus Paul McCartney: « les p'tit's bites, les p'tit's bites, les p'tit's bites, les p 'tit's bites... Ce qu'il fit bien sûr encore cet après-midi là. Il s'apprêtait à faire une sieste, confortablement allongé, ou presque, sur les sièges de devant, quand il vit -dans le rétro, venir une jeune femme à vélo. Elle descendit de la bicyclette, et la laissa tomber à l'entrée du chemin. La jeune femme vint vers la voiture, s'en approcha... la contourna, mais visiblement gênée par la luminosité, elle ne vit pas Alain. Du coup, elle avança un peu, s'arrêta à une dizaine de mètres, et devant la 2 CV, face au chemin -de façon à ne pas se faire surprendre, elle releva sa jupe. Une mignonne petite culotte rose, s'offrit au regard d'Alain, qui s'était redressé. (Pas que lui d'ailleurs...) En fait, elle allait tout bonnement pisser. Là ! Avant, elle fit un tour sur elle-même pour être vraiment sûre que personne ne la voyait. Aveuglée par le soleil, elle ne remarqua toujours pas Alain. Du coup, elle baissa sa petite culotte et écarta ses jambes. Offrant sa chatte à la vue d'Alain -qui n'en demandait pas tant ! Elle commença à faire sa petite affaire debout ; s'accroupissant (!) peu à peu. Alain voyait le jet blond de l'urine s'abattre sur l'herbe. Quand elle eut fini, elle ramena ses jambes à la verticale, remonta sa culotte, replaça sa jupe et revint sur ses pas, vers la voiture. En regardant mieux, Alain s'aperçut qu'elle était plutôt canon. Une petite trentaine. Une belle paire de seins sous un tee-shirt échancré... Et c'est là, que Clarisse aperçut enfin Alain. Elle marqua un temps d'arrêt, en plissant ses yeux de biche. Elle ne savait pas si elle devait sourire, ou s'enfuir en courant. Elle choisit la première option, tout en s'approchant de la

2 CV.

- *Excusez-moi... je suis désolée...* Elle souriait, tout en secouant la tête, navrée. Sa chevelure rousse brillait dans le soleil.
- *Mais, vous n'avez pas à être désolé. C'est m'...*
- *C'est vrai, que vous auriez pu vous manifester !*
- *J'aurais pu, mais, je n'y tenais pas du tout en fait...*
- *Vous avez tout vu...*
- *Ben, presque... et je ne le regrette pas du tout. Je regrette juste que ça n'ait pas duré plus longtemps...*
- *Vous êtes un sacré petit cochon.*
- *Petit... c'est rien de le dire.*
- *Ça vous a plus au moins ?*
- *Et comment que ça m'a plu !*
- *... On est pas à égalité... Vous m'avez vue, et moi, je n'ai rien vu. Vous vous êtes masturbé ?*
- *Pas eu l'temps..*
- *Dommage ?...*
- *Très dommage.*
- *J't'ai fait bander au moins ?*
- *J'avoue que...* Il regarda à l'endroit de sa braguette, en souriant.
- *Et si ça avait été un homme ?...*
- *Ah !... J'me serais planqué tout au fond de la voiture. Sous les pédales...*
- *Sous les pédales ?...* Elle avait un sourire craquant.
- *Oui, sans mauvais jeu de mots...*
- *Les mecs, c'est pas ton truc ?*
- *Ah, vraiment pas, non.*
- *Bon, si je t'ai mis en appétit, on pourrait peut-être... Je n'voudrais pas que tu restes sur ta faim. Qu'est-ce que t'en dis ?*
- *Ma foi... Je sors de la voiture...* Elle jeta un œil sur la braguette.
- *Ah, oui, effectivement, une bosse proéminente, prometteuse... On va par là ?*
- *Euh, c'est à dire que par là, 'y a déjà un copain qui baise, avec sa maîtresse. Allons plutôt de l'autre côté...*

Alain lui a juste demandé son prénom. Mariée ? Célibataire ? Peu lui importait.

Un après-midi, où il avait fallu que Julien et Alain bossent, et alors qu'ils avaient laissé la voiture au bord d'un chemin et étaient partis planter une borne, à 200 mètres de là ; quand ils revinrent à la 2 CV, il n'y avait plus de plan !! Volé dans la voiture, le plan cadastral, avec les nouvelles limites de propriétés. On leur avait subtilisé le plan, le temps qu'ils plantent la borne... C'était évidemment catastrophique. Quand ils virent venir à eux, un type à vélo, qui s'arrêta, les salua, et sortit le fameux plan de sa sacoche... Le type avait piqué le plan, et en avait fait une photocopie. Alain et Julien en étaient restés bouche bée. Le type leur proposa de venir boire une petite goutte chez lui et leur dit que sa femme -Christine- aimerait bien faire leur connaissance... Qu'il y aurait un petit cadeau pour nous, en compensation de la photocopie. Les deux géomètres ne comprirent pas très bien où l'homme voulait en venir, mais le suivirent à travers champs. Ils arrivèrent à une maison, tout ordinaire, un peu en retrait de tout. L'homme les fit entrer et leur présenta son épouse. Tout de suite, Julien et Alain virent que la petite dame s'était mise sur son trente et un, et sûrement pas pour passer l'aspirateur... Quand ils eurent bu le tord boyau du voleur de plan, ce dernier prétextait une course urgente, à faire, pour laisser les géomètres avec sa femme. C'était cousu de fil blanc. L'épouse n'était pas très belle, à vrai dire, mais elle portait -très bien ! une mini jupe à ras la moule. Et elle avait une poitrine !... Exactement le genre de nichons dont raffolait Bernard Lavillier... Elle a ramassé les verres et les a mis dans l'évier. Là, les garçons purent voir

qu'elle ne portait pas de dessous... Elle leur dit, en se retournant, avec un petit sourire :

- A errer comme ça tous les jours, en pleine campagne, et peut-être loin de vos compagnes (pas très belle, mais poétesse à ses heures, la bougresse...) vous devez être un peu en manque, non ? Pour excuser mon mari de vous avoir emprunté votre plan -si vous le voulez, je pourrais peut-être vous empêcher d'avoir des ampoules à la main. Ne vous en faites pas, même si Gilles revenait avant la fin, il n'y aurait aucun problème. On a vu ça ensemble... Et lui, depuis son opération de la prostate, il peut plus, alors... Et moi, je suis encore jeune ! Non ? Qui m'aime me suive !

Elle alla jusque dans la chambre, et s'assit sur le lit. Elle ne tira pas sur sa jupe. C'eut été d'ailleurs bien inutile, tant elle était courte. Les garçons comprirent parfaitement où elle voulait en venir ; et s'approchèrent d'elle, dès qu'elle leur fit un signe très explicite du majeur droit. Elle les plaça, de part et d'autre : un à sa gauche, l'autre à droite, puis fit glisser en même temps, les zips des deux jeans, baissa le slip, pour Julien, le caleçon pour Alain, prit les deux pines et d'emblée, les masturba avec une dextérité fantastique. Une branlette assurée de mains de maîtresse ! Elle avait du savoir vivre, et un énorme savoir faire. De temps en temps, elle soupesait les deux paires de couilles... en soupirant d'aise. Quand les bites bandèrent fortement -ce qui arriva rapidement- la fameuse Christine entreprit de les emboucher en même temps. Une double fellation ! Aucun des gars n'avaient jamais eu droit à ça avant. Puis, se mettant à quatre pattes sur le pieu, elle tendit sa croupe à Julien qui l'embrôchat. Elle appela Alain, et lui demanda de s'asseoir, face à elle, sur le traversin. Ainsi, elle avait une bite qui lui défonçait la chatte et une autre, qu'elle bouffait, littéralement. Elle alla même jusqu'à lécher le trou du cul d'Alain... A un moment, Alain -pas très fier, du coup, entendit le mari revenir. L'époux entra, jeta subrepticement un œil dans la chambre, tout en mettant un doigt devant la bouche ; signe destiné à Alain -qui était le seul à le voir, et puis -visiblement satisfait, il s'eclipsa.

Après la petite affaire réglée, et être sortis repus de chez leurs nouveaux amis, Julien et Alain se dirent qu'ils y avaient trouvé leur compte finalement. Au diable la photocopie du plan à la con et vive le cul et les gros nichons de la mère Christine Grouault ! !

Julien, qui n'avait aucun secret pour sa maîtresse, lui a raconté ce qui s'était passé avec la mère Grouault. Il savait que Mireille serait muette comme une tombe. Tellement habituée -vis à vis de son mari, depuis cinq ou six ans, à se taire, ou à trouver des subterfuges à ses escapades avec son amant. Mireille a écouté Julien jusqu'au bout et lui dit, petit sourire à l'appui :

- Je serai cap' d'en faire autant, tu sais. Avec toi et ton pote Alain.

- Oh, ça, je n'en doute pas, lui répondit-il, amusé.

- J'ai peut-être pas d'aussi gros nichons que votre grosse salope là, mais tu les trouves pas si mal, quand tu fais glisser ta queue entre.

- Je les trouve parfaits et tu le sais très bien.

- Eh ben, si tu veux, après-demain -je serai encore du matin- on se retrouve ici, à 14 heures et on se fait une séance de baise à trois.

- Ça t'excite ça, hein ? Pas vrai ?

- Ben ouais, plutôt. D'après ce que tu me dis, Alain est bien monté... Et puis, ces histoires avec la mère machine, là, ça me fait mouiller, moi ! Y a pas de mal à se faire du bien... A moins qu'Alain ne veuille pas. Après tout, je ne suis peut-être pas son genre...

- Tu rigoles ? !

Mireille travaillait en ville, dans un grande poissonnerie. Une semaine, du matin, une semaine, d'après-midi. Mais elle ne recevait jamais Julien chez elle. A cause du mari, qui pouvait arriver à l'improviste...

Jeudi, Julien et Alain arrivèrent à 14 heures précises sur le petit sentier, longeant le bois d'un côté et la rivière de l'autre. Bien sûr, Julien avait mis Alain au parfum de ce qui allait se passer. Alain était partant, sans problème, pour un plan cul à trois. Il trouvait Mireille très à son goût et ne l'avait

jamais caché à son pote, d'ailleurs. Il trouvait que Mireille avait un petit côté Diane Tell, la chanteuse canadienne.... « Je serai capitaine (...) Mireille avait planqué sa voiture sous les frondaisons. Sait-on jamais... et elle attendait les deux copains de pied ferme. Alain et Julien descendirent de la 2CV. Julien et Mireille se roulèrent une pelle. Alain fit la bise à Mireille...

- *Tu peux me me rouler une gamelle, tu sais... Enfin, si tu veux, vu ce qu'on est censé faire tout à l'heure.* Alain s'exécuta de très bonne grâce ; Mireille lui carressait déjà la bite et les couilles, au travers du jean. Puis les trois jeunes gens s'enfoncèrent dans le bois. Deux minutes plus tard, ils arrivèrent à un petit coin, discret, tranquille, pépère, douillet, où l'herbe était couchée. Le coin où chaque après-midi, depuis le début de la semaine -sauf mardi ! s'ébattaient Julien et Mireille...

- *Je vais vous laisser là, tous les deux, cinq minutes,* dit Julien. *Je me mets à la place d'Alain ; ça peut être un peu gênant pour lui...* Gentleman, il s'éloigna en siflotant. Avec un aplomb fou, Mireille prit d'emblée les choses en main (!) Elle s'agenouilla, défit le ceinturon du futsal d'Alain, descendit le zip de la braguette... descendit le pantalon sur les cuisses...

- *J'espère au moins que je vais te faire bander. C'est pas forcément évident après tout.*

- *Tu penses... Je bande déjà. En fait, je bande depuis au moins trois kilomètres. Depuis que Juju m'a dit ce qui allait se passer.*

- *Ah ben, c'est bien. Ça me rassure.* Le jean d'Alain était descendu jusqu'aux pieds. Il s'en débarrassa rapidement. Mireille baissa le caleçon et sortit la queue, effectivement déjà bien bandée. Alain -soulevant le tee-shirt de Mireille... pas de soutien-gorge ! lui carressa les seins. Une belle paire de nichons. Exactement comme il les imaginait.

- *Pas trop déçu ? Par rapport à ceux de la mère... machine, là ?*

- *Ah ben non. Pas déçu du tout.* Se baissant, il lécha et tэта les gros mamelons, ce qui fit frissonner Mireille.

A cet instant, Julien arriva. Voyant Mireille ainsi, agenouillée, il s'approcha d'elle, descendit le zip de son pantalon, fouilla dans son caleçon, l'en extirpa sa queue, qu'il mit tout de suite dans la bouche de Mireille. Sur ce, Mireille, s'empara de la queue d'Alain et léchouilla les deux vits en même temps. Elle les léchait, les suçait, les happait...

- *Alors ? Je fais pas ça aussi bien que la mère... bidule, là ?*

- *On ne parle pas la bouche pleine !* lui dit Julien en souriant. Les deux queues -au gland écarlate, allaient et venaient dans la bouche gourmande de Mireille, lui déformant les joues. Et puis, elle ôta ses baskets et ôta sa mini jupe... Elle n'avait pas de culotte. Ainsi, sa mignonne chatounette fut à l'air en deux temps trois mouvements. Mireille s'allongea dans l'herbe, sa jupe et son teeshirt -en bouchon, coincés sous sa tête. Les deux garçons s'agenouillèrent chacun d'un côté de Mireille et lui présentèrent leur bite à sucer. En même temps, l'un lui branlait le clitoris et lui mettait un doigt dans le cul, tandis que l'autre lui pelotait les nichons. Ensuite, Julien -s'allongeant dans l'herbe, fit grimper sa maîtresse sur lui et l'enfila d'un coup. Derrière Mireille, Alain pointa son vit à l'entrée du trou du cul, et voyant qu'elle ne s'en offusquait pas, (au contraire, de ses deux mains, elle l'écartait au maximum) mouilla son doigt pour assouplir le sphincter et l'encula ! Un régal ce foureau élastique. Etroit mais tellement souple.

- *Et ça, la mère machin-chose, là, elle l'a fait ou pas ?...*

Ainsi se passa une bonne partie de l'après-midi. Chacun voulant essayer quelque chose d'inédit. Et Avec Mireille, on pouvait tout essayer. Par exemple, tenter d'introduire deux bites dans le fondement. Elle était partante pour tout ! Un vrai bonheur cette fille ! Une source inépuisable de plaisirs.

« MON PÈRE EST-IL VRAIMENT MON PÈRE ? »

Le sexe, s'il mène à tout, mène aussi le monde... Et fait, mais aussi, défait les couples. Pour Alain, ça l'aura défait, c'est évident. L'épisode « Christine Grouault » a sonné le glas (oui !) de son mariage. A signé son divorce. C'était plus qu'un coup de canif dans le contrat ! Mais comment la partie de cul a-t-elle été divulguée, en même temps qu'« on » a su pour la photocopie du plan cadastral ? Seul Dieu le sait. Mais le fait est, que tout ça a été porté sur la place publique et donc le résultat ne s'est pas fait attendre. Marlène, La femme d'Alain eut bien évidemment la garde de leur enfant de quatre ans. Quant à Julien, son épouse étant parfaitement au courant des incartades de son mari -et en en faisant autant de son côté, ça n'aura pas changé grand chose à sa vie. A leur vie. Julien continua de voir sa maîtresse et de la baiser dans les bois, près d'une rivière... et sans aucun doute, dans nombre d'autres endroits, plus ou moins bucoliques. Alain s'est toujours dit, que son pote avait de la chance d'avoir, sous la main une nana, aussi mignonne et toujours prête à faire le grand écart.

Un peu plus tard, Alain se posa la question de savoir si son père était vraiment son père, vu que ce dernier n'aimait pas plus que ça « la chose » ; alors que lui, elle le démangeait quasiment sans arrêt. Il avait sans doute hérité « ça » du grand-père, François Connat. Qui lui-même l'avait hérité de sa mère... Comment savait-il que son père n'était pas un foudre de guerre ? Simplement, parce que sa mère s'en était ouverte un jour à Marlène... D'ailleurs, curieusement, le frère d'Henri, Raymond Connat, lui non plus n'était pas un foudre de guerre ! Sa femme, la tante Huguette, qui elle, était chaude comme le Vésuve, avait beaucoup plus d'appétit. Elle n'alla pas bien loin pour trouver un amant plus... volubile. Dans la grande cour commune, de leur propriété, vivait un veuf, qui n'a pas tardé à deviner les envies refoulées de la « petite » Huguette. (Tripote-moi la...) Et bien évidemment, un beau jour, il la sauta en bonnet difforme (!) dans le couloir de sa casbah !! Ils n'avaient pas pu attendre plus longtemps. Dès qu'il la vit arriver, si bien en chair, décolleté ouvert sur une poitrine exceptionnelle, une jupe courte, des jambes sculptées par la main de César, ou d'un autre, qu'importe ! Il n'a pas résisté deux secondes et demies. Lèvres soudées, langues emmêlées, la chambre était beaucoup trop loin... Comme fou, il a soulevé sa jupe, elle lui a sorti sa queue, et hop ! À la hussarde. Depuis, la tante avait accouché plusieurs fois, et souvent, la ressemblance ne tournait pas à l'avantage de l'oncle. Il est clair que plusieurs enfants étaient l'oeuvre du voisin, mais ça n'avait pas l'air de gêner plus que ça l'oncle cornu. Même après la mort de sa femme, morte d'avoir trop peu bue (!)... il resta sage comme une image. C'est pour dire si « popol » était amorphe...

Du coup, Alain s'était posé plusieurs fois la question : « est-ce que mon père est bien mon père ? » Surtout, qu'il avait pratiquement toujours vu chez eux, ce type, un peu buriné, qui travaillait dans une fonderie. Et qui venait chaque midi -au moins ! Pour boire son café... Mais si ! vous le connaissez : Jacques ! Jacques-le-fondeur ! Henri partait au boulot, Jacques était encore là. Alain partait pour l'école, Jacques était toujours là !! Bon, alors, comment Alain ne pouvait-il pas gamberger ?... Il les imaginait, sa mère -donc, un peu sur sa faim et l'autre, là, bon célibataire, avec la cigarette sur l'oreille... Il l'imaginait, aller à la porte d'entrée, voir si le champ était vraiment libre, revenir, baisser son froc, ouvrir son slip, s'asseoir sur sa chaise... Il imaginait sa mère, écartier sa culotte et monter sur la queue du fondeur... qui commençait quand le boulot ? ?... Il n'était pas étonnant que les chaises furent abîmées, sa mère remuant la croupe, comme une chienne en chaleur. Et voilà. Et si ça c'était vrai, Alain pouvait être le fils de Jacques-le-fondeur. A se regarder de plus près dans un miroir, il n'avait pas vraiment le nez de son père. Enfin, tout dépendait, de qui il était le fils... Essayez de comprendre.

Le Jacques était fondeur, comme souligné précédemment, mais sachant un peu tout faire,

plutôt habile des ses mains, en plus de son boulot régulier, il rénouvait des appartements, ou des maisons, pour se faire du black. Un jour, Maria lui demanda, avec son irrésistible accent espingouin :

- *T'en es où dé la barraqué qué tou rénoves, rue du Poirier ?*

- *Je l'ai terminée la semaine dernière. Là, j'ai attaqué la maison, d'un de vos anciens presque voisins, à deux bicoques d'ici. Le père Toulrier. Il est en maison de retraite, et ses enfants veulent la louer.*

- *La maison à deux barraques dé la nôtre, là-bas ? celle qu'on voit très bien dé notre chambre ? ! Ah ben, d'accord. Heureusement qué tou mé préviens ; elle a oune fenêtre qui donne carrément sour notre chambre. Et dans ma carrée, moi, je m'y balade tous les jours à poil...*

- *Tu fais bien de me le dire, Maria, je m'y pointerai plus souvent à cette fenêtre-là...*

La répartie les fit rire tous les deux, aux éclats. Henri, lui, en ri nettement moins...

COLLÈGE PRIVÉ, « PAPE LÉON II »

A la mise de la clef, sous la porte, du cabinet GrosPierre -qui a fini par arriver, Alain -après son divorce d'avec Marlène, dénicha un emploi de pion, dans un collège d'enseignement, privé, catholique, dans l'Oise. Le collège « Pape Léon II ». Les débuts furent un peu laborieux. Pion, ça ne s'improvise pas et pourtant... Au vu des amateurs qui étaient à la tête de ce collège, il fut bien obligé de composer. Lui qui avait fait ses études dans le public -études pas très poussées, puisqu'arrêtées à la fin de la troisième... ne savait pas comment fonctionnait l'enseignement privé -si ce n'est au travers d'un sketch fameux de Guy Bedos... Il s'est vite rendu compte que certaines choses tenaient parfois du miracle ! Mais n'est-ce pas normal, après tout, quand on parle d'enseignement catholique ?... Dieu veillait. Mais pas toujours, et certainement pas sur tout le monde.

C'était encore une époque où le directeur et le surveillant général avaient quasiment droit de vie et de mort sur les élèves. En exagérant à peine. Alain a assisté à des scènes, qu'il croyait révolues depuis longtemps. Hors, à la fin des années 70, ça tabassait encore dur dans les couloirs, ou dans les dortoirs. Des gamins -certes difficiles, se prenaient des volées, qui les laissaient parfois sur le carreau un moment. A côté de ça, des pions de la vieille école, étaient très, très gentils avec certains élèves. Qu'ils câlinaient... et même parfois plus. (Si affinités...) Surtout quand ils surprenaient deux élèves dans le même lit. Ben oui, les corps s'éveillent, certains avaient besoin de tendresse, ou besoin qu'un plus grand leur explique... Aussi, quand le pion les surprenait, il disait qu'il pouvait comprendre. Et donc, il comprenait, même un peu trop bien, très souvent. Il leur disait de passer tous les deux dans son box, mais il avait une façon de punir, pas très orthodoxe. Il ne les punissait pas en fait, il leur expliquait. Mais avant, il fallait jurer sur la bible, que tout cela resterait entre eux deux, ou trois. Sans quoi, la punition divine serait exemplaire !

- *Alors, montrez-moi ce que vous faisiez, petits canailloux... Non ?* Bien évidemment, les gamins n'osaient pas faire ce qu'il leur demandait. Alors, lui, le pion, le maître, leur montrait. *Vous vous masturbiez ? N'est-ce pas ? Comme ça...*

Lorsque quelques années plus tard, des affaires de pédophilie ont éclaté au grand jour, ou presque ! beaucoup -dans le collège ont semblé surpris, mais prêts à les enterrer, ces affaires. Heureusement, des profs, Alain, et d'autres gens du personnel, ont réagi et promis que si tout cela devait perdurer, ils porteraient l'affaire à la gendarmerie. Et si ça ne suffisait pas, devant la justice ! Le directeur -un prêtre (défroqué ?...) qui n'était pas dupe, mais qui fermait les yeux, rua dans les brancards, ne voulant pas que des « petits cons », des emmerdeurs, remuent la merde et fassent des vagues dans son établissement.

Ce type avait un passif lourd comme l'annuaire téléphonique de la ville de Paris. Entre autres choses peu avouable -sinon parfaitement inavouables, le père Raymond Guillaux avait fricotté avec une élève de troisième, redoublante... Une élève qu'on appelait sa « petite secrétaire », tellement elle était toujours fourrée avec lui. Il lui demandait des choses que sa secrétaire aurait pu, aurait du faire, mais à qui il préférait demander à elle : Eva Larcher. Un jour, la promiscuité alla un peu trop loin. Quand il posa sa main sur une cuisse, élastique ; et qu'elle n'osa pas la retirer. C'était parti. L'engrenage qu'on imagine facilement. Le gros problème, c'est que le censeur, ou surveillant général, Thomas Dubois, les surprit un jour, dans une position sans équivoque possible. Le directeur sautait sa « petite secrétaire ». Dans le malheur du directeur fornicateur, il valait tout de même mieux que ce fût Dubois, qui vît les deux « amants », plutôt que quelqu'un d'autre...

Thomas Dubois était entré au collège « Pape Léon II » -en tant que prof de math, il y avait maintenant trois ans. Et depuis deux ans, il cumulait les fonctions de prof et de surgé. Dans un type comme lui, le directeur pouvait avoir une entière confiance.

Dubois avait longtemps exercé son métier dans un collège français en Egypte. Un soir, qu'il avait trop bu, et qu'il avait tout de même pris sa voiture, il avait heurté un cycliste ; l'avait tué et laissé sur place, commettant un délit de fuite... Grace au directeur du collège égyptien -au bras long comme un jour sans pain (!)... l'affaire n'avait pas pris les proportions qu'elle aurait du normalement prendre. Ça s'était réglé à coup d'argent. La famille du pauvre bougre accepta de ne pas porter plainte et même de dire que le cycliste était en tort, en échange d'une bonne somme d'argent. Par contre, Dubois fut « obligé » de quitter le collège et le pays et de rentrer en France.

Là, il chercha du boulot et répondit à une petite annonce du collège, « Pape Léon II ». Il s'y présenta dès le lendemain. Fouinant un peu dans le passé du prof, le père Guillaux sut que Dubois avait exercé en Egypte, au lycée français. Et, par chance, il en connaissait bien son directeur ! Il n'en a pas soufflé mot à Dubois, pendant l'entretien, mais deux heures plus tard, il appela son camarade de promotion, à qui il posa quelques questions. A l'autre bout du fil, il entendit le directeur du lycée français, lui débiller l'histoire de Dubois. Sa propension à boire... Guillaux comprit là, qu'il tenait quelqu'un qui le servirait, comme un serf servait son seigneur. Sans rechigner, sinon... Il raccrocha, remerciant son camarade de l'avoir mis dans la confiance, et appela, aussitôt Dubois. Lui, demandant de passer le plus vite possible à l'établissement, signer son contrat. Bien sûr, il lui dit ce qu'il avait appris sur lui, comment il l'avait su -qu'il n'y ait aucune ambiguïté, mais que tout ça resterait entre eux. Dubois, signa tout en comprenant qu'il était désormais corvéable à souhait. Mais avait-il le choix ? Et puis, il vivait seul, célibataire sans enfant, donc les heures qu'il ferait -car déjà Guillaux, lui avait parlé de la place de surgé... n'empiètraient pas sur sa vie de couple.

Quand Dubois surprit Guillaux, dans la posture d'un amant de 47 ans, baisant une gamine de 13, il se dit qu'il le tenait... mais bon, ILS se tenaient... Je te tiens, tu me tiens par la barbichette...

L'affaire Guillaux-Larcher, rebondit -mais là, forcément beaucoup plus haut que la première fois- lorsqu'Eva se découvrit enceinte. Les parents menacèrent de porter plainte contre Guillaux, mais là encore, le miracle de l'argent, fit changer d'avis les chers parents. « On » étouffa l'affaire, encore dans l'oeuf. Personne, hormis Eva, ses parents, Guillaux et Dubois, n'étaient au courant. Si Alain n'avait pas été présent, le jour où Dubois a rendu son dernier soupir, suite à un cancer de la gorge et un étouffement, après avoir dîné d'une volaille pas suffisamment cuite, et qu'il eût le temps de faire quelques confidences, tout cela ne se serait sans doute jamais su. « On » voulut bien admettre, que peut-être il ne s'était rien passé de répréhensible entre le directeur et sa « petite secrétaire » -après tout, personne n'avait été témoin de quoi que ce soit ; puisque Dubois se garda bien de dire ce qu'il avait vu, dans le bureau directorial. Et même qu'il fit tout, pour arrondir les angles. Lui, personnellement, n'avait jamais assisté à quoi que ce soit d'ambigu entre le directeur et Eva Larcher. Et que si d'aucun affirmait autre chose, c'était par jalousie, ou par besoin de nuire ! Il est évident que le directeur, devant une telle abnégation, une telle loyauté, de son sous fifre, laissa Dubois mener sa petite vie dans le collège ; c'est à dire, qu'il le laissa continuer de boire comme un trou et de fumer comme un sapeur, sans jamais intervenir plus que ça...

Tout cela aurait du servir de leçon au père Guillaux ? Malheureusement, pas vraiment. Encore que, pour un homme, célibataire, qu' « on » prive de sexe, la solitude est parfois pesante et mon dieu, un petit écart par ci, par là... Deux ans après cela, alors qu'Eva eût accouché d'un joli petit garçon, auquel on attribua la paternité à un quelconque garnement du collège, qu'Eva n'avait jamais voulu trahir... ça, c'était la version officieuse. Sachant que la version officieuse et la version officielle ne faisaient plus qu'une, depuis belle lurette ! Deux années plus tard, Guillaux fit de nouveau quelques galipettes, cette fois, avec une surveillante ! Mais une surveillante majeure ; tout ce qu'il y avait de plus majeure : 32 ans. A qui pourtant, on aurait donné le bon dieu sans confession Comment Alain a su ça ? « On » avait découvert des photos, bien par hasard. Des photos mises là, et dont sans doute personne ne se rappelait les avoir mises là. Deux photos, sur lesquelles, la surveillante -qui avait quitté le collège depuis, posait entièrement nue. Ces photos, découvertes, montraient donc une femme, découverte -elle aussi, et bien découverte (!) A poil ! Et quand je dis « à poil », je mesure mes mots. Sa chatte, brune, était un vrai tablier de maréchal ferrand. On aurait

cru voir le célèbre tableau, « L'origine du monde », de Courbet. (Julien?) Ces photos, « on » a jamais voulu les divulguer, pour ne pas mettre le collègue et son personnel en péril. Les emplois étaient plutôt sympa, les conditions de vie au collège étaient cool également, donc foutre le bordel n'aurait rien rapporté. Ça aurait plutôt fichu un équilibre déjà un peu précaire, en l'air... Quand les profs eurent la quasi certitude que tous les trucs malsains allaient cesser -on parle là de gens comme Alain et les autres personnels, impliqués pour un changement radical, au sein du collège- ils firent signer, au directeur, une lettre, parfaitement explicite. Ce fut d'ailleurs Alain qui garda longtemps ce courrier ; et qui, un jour, alors qu'il avait -depuis belle lurette, quitté le collège, la brûla.

Quand Alain était entré dans cet établissement, des gens qui y bossaient étaient déjà relativement âgés, proches de la retraite. Les personnels qui les ont remplacés, au fur et à mesure, étaient donc plus jeunes et se sont, d'emblée, moins laissés faire. Ces personnels étant plus soudés, le directeur et ses sbires, ont eu de plus en plus de mal à dicter leur loi. Et enfin, après une bonne purge, le collège devint comme les autres collèges. Un endroit où les élèves étaient en sécurité, Plus de coups de sacs, ou de coups de pieds, ou de poings. Et un endroit où les plus faibles, n'étaient plus câlinés... Bref, un endroit civilisé.

Alain passa quelque 20 années dans ce collège, où il ne fit pas qu'exercer le boulot de pion ; on lui fit passer son permis de transport en commun, mais il n'exerça pas très longtemps, comprenant très vite que cet emploi, était semé d'embûches. Qu'un jour, quand il se retrouverait seul avec une élève à déposer chez elle, elle pourrait très bien lui jouer un sale tour. Une de celles-là n'avait -particulièrement, pas froid aux yeux, et il crut bien un soir, se faire avoir comme un bleu ! Il restait deux kilomètres à parcourir, quand la gamine de 14 ans se rapprocha de l'avant du bus. Alors, que bien évidemment, il était expressément interdit de se lever dans le bus. Elle s'assit, bien en vue, dans le rétro. D'un coup, Alain -vit l'élève, dans le miroir, se caresser, à travers sa culotte, tout en fixant le miroir... Il ne dit rien. Elle ne dit rien. Ils arrivèrent à destination. Il la déposa. Elle ne se fendit pas du au revoir exigé. Rien ! Elle était sans doute bien déçue. Revenu au collège, Alain raconta, puis, démissionna sur le champ. Le terrain était trop miné. (Sans mauvais jeu de mots...)

Après cette parenthèse, Alain n'ayant plus rien à faire dans l'Oise, redescendit à Montélimar. Là, désœuvré, un temps, il se remit à faire de la musique. Mais la musique qui -celle-là, payait. Pas très intéressante, certes, mais qui payait : de la zique pour baluche ! Ce faisant, il revenait à ses premières amours. Avant « Fire » et bien avant « Démon Joconde ». Il savait qu'en faisant ça, non seulement il gagnerait du pognon, mais qu'en plus, il aurait des occasions avec des femmes matures, encore appétissantes. Pour en profiter encore un peu, il fallait qu'il se dépêche. Mine de rien, il approchait des 50 balais !

Certes, le bal, il connaissait. Et de remettre le couvert, lui rappelait de bons souvenirs. Comme la fois où une nana l'avait suivi dans les toilettes et qu'ils avaient niqué sur la cuvette... qu'ils ont cassée bien évidemment. Mais là, ils avaient quoi... 25 piges ? !

Il s'était mis à l'informatique. Il s'était inscrit sur « Facebook ». C'est plein de surprises « Facebook » !... Il avait -sur ce réseau social, et comme tout le monde, des amis virtuels. Parmi eux, une femme -quel âge ? Comment savoir quand tout est virtuel... Ils correspondaient le plus naturellement du monde, quand un jour, tout dérapa. Profitant qu'il avait employé le terme « mauvaise langue », au sujet du logo des « Rolling Stones », elle avait tâté le terrain, en envoyant -en message privé, une image du loup de Tex Avery, faisant une langue à la chatte du petit chaperon rouge, qui, du reste, s'en trouvait fort aise. Image accompagnée de ce commentaire laconique : « il n'y a pas de femme frigide, il n'y a que des mauvaises langues » Sur ce, voyant qu'Alain accrochait à ce genre de choses... à ce genre de « prose »... elle lui envoya carrément des photos, puis des vidéos de sa chatte, de son (gros) cul et de ses seins. Elle lui adressait ça -bien sûr, en message

privé, lui décrivant -avec force détails, comment elle baisait avec des types qu'elle avait rencontré via facebook, et autres. La cochonne en rajoutait certainement, mais évidemment, la libido d'Alain lui en était très reconnaissante... Il aurait pu, bien sûr, la rencontrer, mais des photos fugaces, et pas très nettes, avec son mari et sa fille, l'en dissuadèrent. Et il prit le parti de la rayer de la liste de ses amis. Elle dut trouver ça étrange. Mais pour une fois, Alain n'écouta pas sa bite et il était à peu près sûr de ne jamais le regretter. D'autant plus qu'elle habitait Beaune, en côte d'Or, où elle exerçait la profession d'infirmière à domicile et qu'il était loin d'être sûr que le déplacement en valut la chandelle. Si c'était du cul qu'il voulait voir, « youporn » était là pour ça après tout...

Mais ce qui l'a le plus amusé sur Internet -parmi toutes les histoires plus loufoques les unes que les autres, dont il a eu connaissance, c'est celle-là : un type se fait couper le zizi au sécateur par sa maîtresse. Croyant à un jeu sexuel, chouette ! Chouette ! il se laisse attacher les mains et bander les yeux et là, la nana, crac ! Couper le pénis. Tout ça parce que Mōssieur avait diffusé des vidéos de leurs ébats, en présence d'amis... Monsieur étant marié, je ne vous dis pas le cirque ! La maîtresse a pris 13 ans, pour tentative de meurtre. Et lui, est en reconstruction.

MARLENE ET CHRISTIANE

Alain ne voyait pas son fils assez souvent à son goût. Un fils qui, aujourd'hui, était marié, et avait deux enfants. Le couple et leurs deux enfants habitaient Boulogne sur Mer.

Quand à son ex femme, Marlène, elle avait élu domicile à Paris. Et Paris n'était pas la porte à côté de Montélimar, non plus... Alain montait à la capitale de temps à autre ;et même qu'à l'occasion, plusieurs fois, il fit l'amour avec son ex. Au niveau sexe, l'entente est encore très bonne. De ce côté, ils s'accordaient toujours très bien. Son ex femme n'ayant retrouvé personne, elle ne disait pas non, quand Alain commençait à la caresser un peu. Quand leur fils était encore petit, pour faire l'amour, ils attendaient qu'il fût couché. Ils avaient du savoir vivre. Mais sitôt couché, le couple -rabiboché pour quelques heures, s'offrait une partie de cul du feu de dieu ! Après tout, là encore, ça ne faisait de mal à personne.

Marlène et Alain s'étaient connus une trentaine d'années plus tôt et s'étaient mariés assez longtemps après. Marlène était infirmière à l'hôpital. Alain venait de se faire opérer de l'appendicite. L'opération s'était plutôt bien passée, si l'on fait abstraction du fait que l'appendicite d'Alain n'était pas située là où d'habitude on trouve cette bête... La cause ? Un mésentère commun. Ce qui fait que le chirurgien a dû la chercher un peu et donc ouvrir un peu plus. Ayant oublié de prévenir les infirmières, quand Marlène se pointa dans la chambre, elle demanda à Alain de se lever pour aller aux toilettes. Et là, ce fut tout une histoire, car l'opéré souffrait le martyr et ne tenait absolument pas debout. La jeune infirmière -sûre d'elle, ramenant sa science, (apprise à l'école) se moqua un peu de lui, lui affirmant qu'après une telle bénigne opération, les gens -dès le lendemain, courraient quasiment comme des lapins. Heureusement, avant le clash inévitable, une autre infirmière vint prévenir Marlène du pourquoi, du comment ! Le toubib venait juste de la prévenir. Marlène s'excusa et redonna le « pistolet » à Alain, qui ainsi, put uriner, assis dans son lit. Marlène n'en resta pas là, ayant déjà un petit béguin pour le malade. Juste avant qu'Alain, ne sorte de l'hosto, elle vint le voir -encore plus jolie et plus désirable que ces derniers jours- pour le saluer. Lui souhaitant un bon rétablissement, elle lui laissa son numéro de téléphone... Ses petits seins pointaient fièrement sous la blouse et quand elle était debout, près de la fenêtre, devant le soleil, Alain pouvait apercevoir ses belles jambes et ses non moins belles cuisses.

De retour chez ses parents, Alain laissa filer 15 jours et -se sentant bien, décida d'appeler Marlène. Le soir même, ils se retrouvaient, et dinaient ensemble. Ils décidèrent de passer la nuit chez une copine infirmière de Marlène, qui était de garde cette nuit-là. Alain a toujours pensé que le coup avait été prémédité... Après avoir bien mangé et bien bu, dans une pizzeria du centre ville, le couple se retrouva dans le lit de la copine. Malgré le jeune âge de Marlène -pour un peu on aurait pu accuser Alain de pédophilie ! la nuit fut torride. Il faut dire que Marlène n'avait pas attendu le jour de ses 18 ans, pour commencer à baiser. Et d'aucuns auraient pu, eux, être accusés de pédophilie ; et même des hommes mariés ! Marlène avait bien appris de ces types plus vieux, car d'emblée, avec Alain, elle fit des merveilles. Comblant magnifiquement tous ses désirs. N'ayant pas peur d'aller au devant. La nuit fut presque trop courte, et quand rentra la copine, ils auraient bien remis le couvert. Ils auront tout le temps de le remettre, puisqu'ils resteront ensemble, assez longtemps, malgré les incartades d'Alain.

A ce propos, la pire des tromperies qu'il a commis, même si au début, c'était à son corps défendant (!) c'est certainement celle, justement, avec cette amie infirmière de Marlène : Christiane. Il faut dire qu'elle l'a bien cherché, le Alain... Marlène ne l'a jamais su, sans quoi ç'aurait été le pugilat ! C'est ce matin-là, où Christiane est rentrée de l'hôpital, après sa garde de nuit, qu'elle a eut le béguin pour Alain. Est-ce parce qu'elle l'a vu sortir du lit, à poil et filer dans la salle de bains ?... Quand

Alain en est sorti, Marlène était partie acheter des viennoiseries. Aussitôt, Christiane s'était mise à poil, prétextant la prise urgente d'une douche. Christiane avait une magnifique paire de seins, une superbe chute de reins et un cul ! !... De suite, en voyant Christiane dans le plus simple appareil, le sexe d'Alain se gorgea de sang. En frôlant -inopinément (!) la bite au passage, Christiane sourit de toutes ses dents,... Elle ne ferma pas la porte de la douche, regardant Alain -qui, rentré dans le jeu sexuel de Christiane, exhibait et secouait sa queue. Alain matait le corps nu de Christiane, qui se couvrait de milliers de gouttelettes d'eau. Ce n'est que lorsque Marlène revint, que Christiane s'enferma rapidement dans la douche. Alain eut juste le temps de fermer la porte de la salle de bains et de cacher sa bite turgescence dans une serviette !

Chris et Alain se revirent bien évidemment, et souvent ! Mais ce dont se souvient Alain, tout particulièrement, c'est l'insistance dont fit preuve Christiane, de voir un jour, le sexe d'Alain tout mou, et pouvoir le faire grossir entre ses mains... Alain lui avait dit que ce ne serait guère possible, étant donné qu'à chaque fois qu'il la voyait, il l'imaginait à poil et que lui venait automatiquement l'idée de la baiser. Et donc, il bandait tout aussi automatiquement.

Un jour, Alain vint rendre visite à un copain hospitalisé dans le service où bossait Christiane. Avant de se rendre dans la chambre 18, il passa dans le box des infirmières, histoire de faire un petit coucou à Christiane. Qui, étonnée, se demandait bien ce qu'il fabriquait là. Alain lui expliqua, et Christiane lui dit que Robert Létan devait justement partir au bloc, d'ici une vingtaine de minutes. Qu'il fallait donc qu'il se dépêche s'il voulait prendre de ses nouvelles. Ce n'était pas une petite opération... Et qu'elle viendrait ensuite dans la chambre, pour discuter le bout de gras. Alain se rendit donc rapidement à la chambre 18. Avec Robert, ils parlèrent bien évidemment de cette infirmière habillée toujours assez court. La robe au dessus du genou. Quand elle se baissait pour une raison ou pour une autre et que sa blouse remontait, le copain -bien que malade, en était tout remué. Alain lui avoua ce qu'il en était d'elle et de lui. Le copain applaudit. Peu après, Christiane et un brancardier vinrent chercher Robert, pour l'emmener au bloc. Christiane fit un clin d'oeil à Alain et sortit derrière le brancardier. Alain était assez angoissé. D'avoir discuté avec son ex collègue l'avait laissé perplexe. Son teint cireux ne lui disait rien qui vaille. Il le voyait déjà perdu. Cinq minutes plus tard, Christiane rentra dans la chambre 18. Alain était assis sur une chaise ; il broyait du noir.

- *Chris, je crois que si tu veux ; ou si tu peux, tu vas pouvoir voir ma petite bite toute dégonflée... Mais n'attends pas trop tout de même.* Elle ouvrit la porte des toilettes de la chambre...

- *Viens là. Dépêche-toi !* Alain entra dans la pièce, déboutonna prestement sa braguette, et sortit son sexe tout flasque. La queue faisait pitié à voir.

- *Ah oui, effectivement... ça t'a fichu un coup de discuter avec ton pote. Je peux te dire qu'il est foutu...* Christiane, attendrie, toute chose, prit la bite dans ses mains et la tint un peu comme si elle devait réchauffer un oisillon tombé du nid, en plein mois de février. Et bien évidemment, la bite commença de gonfler. Chris se baissa, pour mieux voir le phénomène naturel se produire. Même une infirmière pouvait être étonnée par ça. Plus elle caressait la queue, plus elle grossissait. S'agenouillant, elle la prit entre ses lèvres pulpeuses, avant qu'elle ne soit devenue énorme. Alain s'agrippa aux épaules de son amie, et les lui serra fort. Il allait et venait dans la merveilleuse bouche... Puis, rejetant la tête en arrière, tout en grimaçant -dans un frisson, il éjacula. Dans la position qu'occupait Chris -le fait qu'Alain vit parfaitement sa petite culotte, avait encore accéléré le processus. Christiane se releva et -roulant une pelle à Alain, lui rendit son sperme, en souriant... C'était tout Christiane ça !

- *Dis, Chris, c'est vrai qu'il est foutu mon poteau ?*

- *J'en sais rien. J'ai dit ça pour retarder la bandaison...*

Christiane pensait bien réussir à soustraire Alain des bras de Marlène, mais c'est pourtant Marlène qu'Alain épousera. Bien sûr, Christiane a été invitée au mariage. Ce jour-là, et même si ça ne se voyait pas forcément, elle était folle de jalousie. Et s'était vêtue de façon à faire bander un eunuque. A un moment, elle s'est approchée d'Alain et lui a murmuré dans le creux de l'oreille : *Je vais te*

faire regretter ce mariage... Pendant le repas, elle s'est subrepticement cachée sous la table... Au moment où Alain allait attaquer le magret de canard, il sentit une main déboutonner fébrilement sa braguette et sortir son sexe du slip. Puis une langue experte le lécha. Bien sûr, Alain avait tout de suite deviné à qui appartenait cette langue. Il eut toutes les peines du monde à rester stoïque, pendant la fellation de Christiane. Quand n'y tenant plus, il lui déchargea dans la bouche, heureusement que les histoires drôles allaient bon train à la table, sans quoi, on se serait forcément aperçu de quelque chose. Alain pensa : pourvu qu'elle ne me rende pas le sperme... Miraculeusement, Marlène ne se rendit compte de rien. De ce jour, Alain et Christiane ne revirent plus jamais Christiane. Marlène a bien été en peine de trouver une raison à cela. Surtout que depuis six mois, Christiane avait quitté l'hôpital, pour s'installer à son compte. Ainsi les ponts furent coupés entre les deux copines (de cheval...)

Marlène avait été tentée d'agir comme le faisait son mari -c'est à dire, enchaîner les amants (enfin quand je dis « enchaîner », c'est dans le sens, prendre à la queue leu leu) mais étant tombée deux ou trois fois sur des clampins, ça l'avait écœurée de l'adultère. Elle préféra divorcer, purement et simplement d'avec Alain. Et de partir vers d'autres cieux, avec leur fils.

Un peu après que Marlène et Alain se sont connus, François et Marguerite -les grands-parents d'Alain -qui avaient pris leur retraite, les invitèrent à déjeuner. Tout le monde avait bien bu -surtout le grand-père... après le repas, François attira Alain dans le salon, laissant les femmes deviser de choses et d'autres, tout en faisant la vaisselle. Confortablement installé, repus, et cigare aux lèvres, le grand-père se laissa aller à faire quelques confidences à Alain. Il lui demanda s'il se rappelait des ouvrières de Montélimar, de la petite Georgette et lui parla de Jeanne, l'ouvrière des environs d'Orléans. Il lui avoua ne s'être pas embêté avec tout ce beau monde ! Alain lui dit que malgré son jeune âge, il avait supputé (!) pas mal de choses. Supputé et vu ! Ainsi, il confessa (!) l'avoir vu œuvrer chez l'ouvrière de Montélimar ; celle aux gros nichons... mais qu'il n'en avait jamais rien dit à personne ! Et ce qu'il n'avait pas forcément deviné à l'époque -François prit le temps de lui expliquer, ce jour-là. Bon, peut-être pas tout -il restait pas mal de zones d'ombre à éclaircir - mais suffisamment, pour qu'Alain comble les blancs...

CORRESPONDANT DE PRESSE

Pour respecter son train de vie (!) à moins que ce ne fut pour donner un plus, à son ex femme et à son fils, Alain avait eu souvent recours à un bon job d'appoint. Il fut correspondant de presse, pour un nouveau canard local. Des gens bien intentionnés, avaient parlé de lui au rédacteur en chef. Qui le reçut et fut conquis par son enthousiasme et son envie d'intégrer l'équipe de pigistes. Si Alain aimait bien relater tous les événements ayant lieu dans le secteur qu'on lui avait attribué, ce qui lui plaisait surtout, c'était de faire des portraits. Parler de gens qui avaient quelque chose à raconter, qui faisaient des choses intéressantes, ou peu banales, bref des gens qui méritaient de connaître leur quart d'heure de gloire, comme disait Andy Warol... C'est comme ça que lui, le athée, fit la connaissance d'un jeune curé : Frédéric Servier. (Nom d'emprunt...) Les deux hommes, s'étaient pris tout de suite d'amitié. Hors micro, (du dictaphone) le curé lui raconta des choses que bien sûr, (c'était le deal entre eux) Alain ne put relater dans le journal, mais qu'il se rappela très bien...

Ce type, cet abbé, jeune donc et très bien fait de sa personne, était apprécié des paroissiens, mais surtout des paroissiennes ! Certaines femmes lui collaient aux basques et il n'était pas de taille à les refouler, et surtout pas à refouler leurs ardeurs. La chair est faible, même celle des ecclésiastiques... surtout celle des ecclésiastiques ! Et le jeune abbé succombait plus souvent qu'à son tour.

Une de ces femmes lui demandait de l'accompagner au confessionnal et là, elle se livrait à des jeux qui rendaient maboul le jeune curé, et néanmoins homme. Au confessionnal, elle entrait dans la partie réservée -en principe, à l'homme d'église et, relevant la robe noire, du curé, sortait sa queue du caleçon. Puis, s'agenouillant, la tête donc sous la robe, elles suçait la bite du curé ! En proférant des : « oh, mon Dieu, ceci est votre corps, donc je le prends »...

Une autre, un jour, en fin de journée, se laissa aller -dans la sacristie, à un strip-tease. Le pauvre abbé, empourpré, ne put faire autre chose que se masturber. Ensuite, il prit la pêcheuse sur une vieille table bancale, et vida ses bourses, dans la vulve poilue de la grenouille, en proférant des : « ceci est mon sperme, prends-le » ! Sans quoi, il aurait imploré.

Et de tout ça, le soir, il en parlait à sa bonne. Il fallait qu'il se délivre du mal. Cela dit, c'était surtout elle qui lui demandait de tout lui dire. Ça l'excitait. Et crac ! Il prenait sa bonne en levrette dans la cuisine. Elle faisait la soupe...

- *Oh, mon père, tes roustons qui heurtent mes fesses en rythme, c'est un délice.*

- *Ma petite Gisèle, il faudrait bien que je prenne ton trou du cul un de ces jours.*

- *Oh, mon père ! Tu n'y penses pas.*

- *Si ! Je ne pense même qu'à ça.*

- *Bon, on verra ça, si t'es sage, mon petit Frédéric et si tu continues à me raconter tout ce que tu fais avec les autres femmes. Il faudra que je me renseigne sur les crèmes à étaler dans le trouffignon pour faciliter la pénétration. Sans quoi, avec ton engin, tu vas me faire un mal de chien.*

- *Les voies du Seigneur sont impénétrables, mais point celle-là...*

L'homme d'église était convié à tous les bals huppés, toutes les soirées mondaines du coin, ainsi qu'à tous les galas de bienfaisance. Ensuite, très, très souvent, il passait la nuit avec une vieille fille, de 59 ans. La directrice d'un pensionnat de jeunes filles... Chez qui -très peu de gens, communs des mortels... auraient pu soupçonner cet appétit sexuel hors du commun... Cette femme, Etienne Lacombe, était la directrice du pensionnat « La Sapinière ». Pensionnat devant lequel Alain -lorsqu'il travaillait au cabinet GrosPierre, passait tous les jours. Là, où la petite Joëlle était pensionnaire... Mais de ça, bien sûr, il n'en dira pas un mot à l'abbé. D'après les dires du père Frédéric, cette femme était une vraie nymphomane (et woman !) Car elle ne s'arrêtait pas aux

hommes, de tout obédience ! elle aimait bien aussi, la chair fraîche de certaines de ses jeunes « protégées »... Le curé ne voulut jamais qu'elle en amenât dans le lit, quand il était là. Il est bien évident qu'elle, elle l'eût fait sans tiquer, tellement elle s'était arrangée pour mouiller ses petites esclaves sexuelles dans ses orgies. Empêtrées dans des histoires, dont seule, elle, Etienne Lacombe, se serait tirée sans encombre, ayant le bras aussi long que la nationale 7... Qui, de tous les notables du coin et même d'un peu plus loin -juges, avocats, notaires, maires, député, ministres !... n'avait pas -un jour ou l'autre, bénéficié de ses faveurs, ou de celles de quelque pensionnaire zélée ?... (à sa botte) Sans parler des hommes toute main, qui travaillaient pour le pensionnat, et qu'elle remerciait -à sa façon- pour services rendus. Si le boulot en valait vraiment la peine, elle disait à l'homme de venir la retrouver dans sa chambre, qu'elle occupait au pensionnat.

Cette fois-là, quand Marcel -robuste travailleur de 41 ans, viril et plutôt bien proportionné, nouvellement promu à l'entretien du pensionnat, se pointa, il frappa discrètement à la porte. Etienne alla lui ouvrir, en tenue d'Eve, alors que sur le lit -entouré de quatre ou cinq miroirs, sur les côtés et au plafond- deux jeunes et jolies petites pensionnaires s'ébattaient ; se bécotant et se caressant sans la moindre gêne...

J'ai pensé que tu aimerais... voir deux belles petites pensionnaires se gouiner. Elevant la voix : *se brouter le minou !* Ouvrant la braguette et extirpant du pantalon un vit déjà bien dur, dont les veines se gonflaient encore de sang, à vue d'oeil, elle ajouta, petit sourire en coin : *apparemment, je ne me suis pas trompée...* Puis, s'agenouillant, elle emboucha la grosse pine noueuse de Marcel. Sur le lit, les gamines s'étaient arrêtées de se faire minette et, fascinées -assises en tailleur, regardaient le spectacle. Etienne faisait aller et venir l'énorme queue de Marcel, entre ses lèvres charnues. Elle fit signe aux deux petites pensionnaires de la rejoindre. En un bond, elles furent près de la directrice. Elles s'agenouillèrent de chaque côté du couple. Au même instant, Etienne pensa : « encore un qui accourra au moindre de mes signes, et qui me sera entièrement dévoué toute son existence... » Machiavélique, la Lacombe. Sadique et... sachant manier la trique ?...

Quand Etienne, ramenait le jeune curé dans sa chambre, au pensionnat, elle lui attachait les mains dans le dos... Elle se déshabillait, se caressait devant lui, se frottait à lui, vicieuse, comme pas une. Dès qu'elle lui détachait les mains, n'en pouvant plus, elle se donnait à lui et là, tout, absolument tout, était bon. Baise, sodomie, etc. Et, pour finir en apothéose, elle tenait absolument à ce qu'il lui urine dans le bec (!) *Le pipi de velour du petit Jésus*, qu'elle disait. La totale ! Le père Frédéric était bien un peu dépassé par les événements, mais ne pouvait plus rien refuser à la voluptueuse vieille fille...

Cela dit, tout de même, la vie dissolue du jeune curé commençait à faire jaser. Seulement, en haut lieu, l'évêque se faisait quelque peu tirer l'oreille pour sermonner l'abbé, car lui aussi, pardieu, connaissait Etienne, et savait de quoi elle fût capable. Néanmoins, il fut décidé de changer l'abbé Frédéric de paroisse. Il est question de le muter à 15 (!) kilomètres de là... Histoire de dire, on a fait quelque chose. Sa bonne, la bonne Gisèle, l'accompagnera...

Bon, il est évident que les personnages, qu'Alain interrogeait pour faire leur portrait dans son canard, n'étaient pas tous comme celui-là... Pas aussi atypique. Encore que pour l'abbé Frédéric, il ne retint, bien sûr, que l'aspect purement catho du personnage. Ses rencontres et ses discussions avec des jeunes -un peu en marge, chaque mercredi après-midi ; ainsi que ses prêches plutôt musclés, à chacune de ses messes. L'abbé Fred était un peu révolutionnaire sur les bords.

Etant plutôt bel homme, encore à son âge, 57 ans, Alain -toujours pour ses portraits dans le journal « Quoi de neuf », a rencontré trois femmes, qui lui en ont fait voir de toutes les couleurs. Des petites culottes de toutes les couleurs ! Culotte rose à pois blancs, pour la fouguese Anna. Culotte qu'alain a retiré plusieurs fois avec les dents ! Anna dont le jeu -quand elle pratiquait la fellation, consistait

pour elle, à entr'ouvrir le méat du membre d'Alain avec ses lèvres et d'y introduire le bout de sa langue le plus loin possible. Autre culotte : celle toute blanche de la toute timide Nathalie. (Moins timide, après une nuit torride !) Et enfin, la culotte noire d'Aglaë : artiste peintre. Très douée, elle peignait des natures mortes, qu'appréciait beaucoup Alain. Il fit donc son portrait (!) Aglaë était une femme magnifique, d'une quarantaine d'années, qui tapa tout de suite dans l'oeil d'Alain. Après qu'Aglaë lui eût parlé d'elle et de ses peintures -lui en ayant suffisamment dit, pour qu'Alain ponde un article intéressant, elle voulut le remercier en lui offrant un verre. Ils passèrent de l'atelier au salon. Petit à petit, Alain -un peu éméché, avait la quéquette qui le démangeait et il voyait bien qu'Aglaë n'était pas insensible à ses compliments. Depuis un petit moment, c'étaient des compliments sur son charme, plutôt que sur ses œuvres, d'ailleurs, qu'Alain dispensait ; tout en matant ses cuisses nues -l'interview avait eu lieu en juillet. Cuisses bronzées, franchement appétissantes. Elle portait des chaussettes fines, blanches, à rayures marrons, montant au dessus du genou, qui lui donnaient des faux air de collégienne délurée. Alain était très sensible à ses jeux de jambes ; Aglaë allant jusqu'à montrer sa fameuse petite culotte noire. Les yeux d'Aglaë -quant à eux, étaient souvent baissés sur la braguette d'Alain... Et les verres de wodka orange -qui se succédaient, n'étaient sans doute pas pour rien dans la déshinhibition générale. Aglaë ne rajoutait même plus de jus d'orange... Elle avait remarqué la bosse que dessinait la bite d'Alain dans son jean. A l'occasion du nième remplissage des verres, elle s'assit près de lui, et la discussion prit dès lors un sens ouvertement sexuel. A présent, ils se tutoyaient. Alain posa sa main sur la cuisse d'Aglaë, qui ne s'en offusqua aucunement. Remontant subrepticement la mini jupe plissée, écrue, il vit enfin -et parfaitement, ce qu'il voulait voir depuis un moment : cette culotte noire, des plus excitantes. Il approcha son visage de celui d'Aglaë, et lui prenant le menton, lui roula une pelle, qui fit gagner un demi centimètre à sa queue, tellement le baiser était électrique. N'y tenant plus, il s'agenouilla, s'approcha au plus près de la culotte et voulut lécher le tissu... Mais, très vite, contre toute attente, Aglaë -d'une main sur le front, le repoussa légèrement, sans brusquerie.

- Attends ! Elle était gênée et sa voix était un peu plus rauque. *Avant d'aller plus loin, je... il faut que je te dise... que je te prévienne, et peut-être qu'après... notre histoire n'ira pas... plus loin...* Alain fronça les sourcils.

- Allons bon. Un problème ? Une... maladie ?

- Non. Dieu merci. Mais... vois-tu... Bon, d'abord, sache que tu me plais beaucoup et que j'ai très envie de toi... mais...

- Mais, quoi ? Moi aussi tu me plais. Et j'ai sacrément envie de toi !

- Oui, je sais. Je m'en suis aperçue... mais, en fait, il faut que tu saches que je ne suis pas celle que tu crois. Pas facile à dire, crois-moi.

- Pas celle que je crois ?

- Oui... je suis... un... un transgenre... Une trans...

- Pardon ? ? Alain redressa le torse et plissa les yeux sous la surprise. Une trans ?... Transexuelle ?

- Oui... Un homme devenu femme. Voilà. Je suis Aglaë, mais pendant 34 ans, j'ai été Cyril...

- Tu veux dire que t'es un homme ? Enfin, plutôt, tu étais un homme et tu es devenue une femme... Une femme à... à bite ? !... Excuse, mais... c'est ça ?

- Oui... Une femme à bite, c'est exactement ça. Alain était parfaitement ébahi.

- Mais, pourtant... faites comme tu l'es ? ! Avec une chute de reins pareille ! ? une taille pareille ! ? des jambes pareilles ! des cuisses comme tu as ! des fesses !... de nana ! ?... Ton maquillage : juste ce qu'il faut. Tes cils... Des beaux petits seins -pour ce que j'en ai vus... tes ongles, manucurés, et bien faits. Tes beaux cheveux longs et bien coiffés. Ta bouche... tes lèvres bien ourlées, au rose discret... Et comme tu embrasses ? ! ? c'est pas possible ! ! ?

- Eh, ça fait tout de même plus de six ans que j'exerce...

- Ouais, n'empêche que là.. là, ça me la coupe !

- Dommage. Parce que... Elle joint le geste à la parole, en lui mettant la main au paquet. *J'ai cru voir que tu en avais une plutôt sympa, et...* Ne la laissant pas terminer, Alain -tout excité- défit son

ceinturon, baissa son jean, baissa son slip. Sa queue avait quelque peu ramolli, mais il savait comment la faire grossir... Il commença de se masturber. Il se pencha, son visage revenant à la hauteur de la culotte d'Aglaë-Cyril. Culotte qu'il se mit à lécher, comme si de rien n'était. Aglaë sourit, tout en renversant la tête en arrière. Alain donnait des petits coup de dents à la bite, et léchait les couilles ; les happait, à travers la soie. Ce qui eut pour effet de faire légèrement ressortir le gland, par le haut de la culotte. Alain, loin d'être rebuté -ce qui rassura Aglaë, continua de donner des coups de langue et alla même jusqu'à lécher le gland ; qui ainsi, dépassa encore un peu plus de la culotte. Culotte devenue rempart quasi dérisoire, tant le membre d'Aglaë grossissait et s'allongeait à vue d'oeil. Aglaë se souleva, baissa sa culotte et s'en défit rapidement. Puis, d'une main, elle prit Alain par la base du cou et le força -gentiment- à prendre sa bite en bouche... Docilement, Alain s'exécuta ; et ce qu'il n'avait jamais fait, et croyait bien ne jamais faire de sa vie, il le fit, et apparemment à merveille.

- *On dirait que tu as fait ça toute ta vie.*

- *'Te moque pas, s'il te plait ! Et sache que je le fais parce que tu as tout d'une femme -hormis ta bite, et que c'est finalement vachement excitant !*

- *Surtout ne jute pas déjà comme ça ! Je te vois à la manœuvre, là... Du calme avec ta queue. Petite mère. Je veux profiter d'elle et de tes belles couilles gonflées, et après, tu te répandras dans ma bouche. J'ai trop envie de boire ton jus.* Alain souleva le tee-shirt d'Aglaë et en sortit deux beaux petits seins. Nul besoin de soutien gorge. Sans, ils se maintenaient parfaitement bien. Une poitrine qui correspondait tout à fait à la morphologie d'Aglaë. Alain en suçait les mamelons, qui aussitôt durcirent. Après tout, il avait vu la vidéo de deux superbes shemales, baisant avec un hétéro, et le type -tout comme les shemales d'ailleurs, avait l'air de prendre un vieux pied. Il revint au vit d'Aglaë, qu'il suçait, lécha, ainsi que les couilles. Belles couilles, glabres. Et ça ne le dégoûtait pas ! Au contraire même ; il y prenait un sacré plaisir. Bouffer la queue et les burnes d'une si bath nana, le remplissait d'aise. Aglaë voulait goûter à la pine d'Alain. Elle s'en saisit, la volant aux mains qui la branlaient. Elle se leva ; et ainsi, la pine -dure à éclater ! d'Alain, dans la main, elle entraîna son amant dans la chambre. Au pied du lit, Alain et Aglaë se roulèrent une méga pelle, laissant courir leurs mains un peu partout sur leur corps. Aglaë fit allonger Alain sur le lit, jambes pendantes et vint se placer -tête bêche, au dessus de lui. Pas de jaloux ! Chacun une bite ! En position 69, ils suçaient les queues à qui mieux mieux. Puis Alain -se redressant, s'assit en bout de lit, de façon à ce qu'Aglaë, debout, et baissée devant lui, lui présente son cul. Ainsi, Alain, passant la bite d'Aglaë par en dessous, pouvait-il la lécher tout du long : partir du méat, remonter, bouffer le trou du cul ; redescendre, et ainsi de suite. Aglaë avait vraiment un mignon trou du cul, n'ayant rien à envier à celui d'une femme. A peine un peu plus de duvet ?... Et puis, Aglaë, prenant un tube de vaseline dans un tiroir de la table de chevet, enduisit son sphincter de crème, badigeonna également le bout de la bite d'Alain, et sans plus de façons, vint s'empaler sur le membre. Elle prenait un plaisir évident à cette pénétration. Pourtant -et ça montrait qu'elle avait de la suite dans les idées- c'est dans la bouche qu'elle voulait la semence d'Alain. Pour ce faire, elle replaça son amant, sur le lit, dans sa position première. Elle-même, se remettant comme elle était dix minutes auparavant, et les bites allèrent et vinrent dans les bouches ; pour finalement jouir à peu de chose près simultanément. Aglaë retomba sur le torse d'Alain ; son cul resta levé un instant. Et puis le cul retomba lui aussi. Et sur la bouche d'Alain, qui ne fit aucun geste pour s'en défaire. Et hop ! un petit coup de langue sur les fesses et le trou, ça ne fait de mal à personne.

- *J'espère que je te remercie, comme il convient, pour ton article.*

- *Attends, tu ne sais pas encore s'il sera bien ou pas.*

- *Je me doute. Je te fais confiance.*

- *Si vraiment il te convient, tu me remercieras encore une fois...*

- *Sans problème. Et sache qu'on est pas obligés d'attendre la parution du journal pour remettre ça. Si ça t'a plu !*

Ça m'a beaucoup plu. Enormément plus. Aglaë approcha son visage de celui d'Alain, et ils se

roulèrent une pelle. Une pelle qui fit que les queues -après deux ou trois soubressauts, se replumèrent, ne demandant qu'à remettre le couvert. Cette fois, ce fut Alain qui se fit enculer. Décidément, il ne se reconnaissait pas ce soir.

Aglaë et Alain auraient presque pu s'installer ensemble, mais une once de retenue, du côté d'Alain, a fait que finalement ça ne se fit pas. Ce qui ne les empêcha nullement de se revoir très souvent. Et peut-être avec plus d'envie que s'ils avaient vécu sous le même toit. Et ils n'eurent jamais de compte à se rendre.

Aglaë avait une amie, trans également, qu'il convia un jour qu'il avait invité Alain. Comme cette amie n'avait -elle non plus, de compte à rendre à personne, ils passèrent une soirée et une nuit à tout casser.

5 ans plus tard, à l'âge de 62 ans, on diagnostiqua à Alain, un cancer du foie. Un des plus terribles, des plus méchants et des plus foudroyants.

Alain avait vu partir sa mère des suites d'une opération d'un cancer des intestins. Une erreur manifeste du chirurgien ! Et son père, des suites d'une non intervention (!) sur l'aorte. Il était trop vieux pour vouloir être opéré... Tous deux étaient partis sans souffrir, ou presque. Bon, voir partir sa mère comme ça, l'a tout de même beaucoup énervé, Alain. Lui et son frère en ont énormément voulu au chirurgien ; qui ensuite, a voulu noyé le poisson. Pas du tout fair play de sa part. Mais le pompon -en tout cas, en matière des traitements, fut atteint avec leur papa. « On » s'est aperçu que le papa n'était pas opérable. Donc, ce qu'ont souhaité Alain et Mathis, c'était qu'il parte sans souffrance, et surtout sans acharnement thérapeutique ; comme on était capable de le faire déjà à l'époque. Mais le service, usé par des querelles intestines, et gangréné jusqu'à la moëlle, ne vit pas du tout les choses de la même manière. Ainsi le chef de service réagit très mal au souhait d'Alain et Mathis. Surtout quand les deux frères lui faisaient remarquer -en insistant bien, que leur père devait souffrir, malgré tout. Incompris, pas écouté, Alain décida -en accord avec son frère, d'écrire à l'ordre des médecins, pour dénoncer un service qui tournait sur trois pattes ! Allant carrément jusqu'à menacer de porter plainte contre l'hôpital. Mais quand il reçut la réponse de l'ordre des médecins, véritable mafia ! Il n'en cru pas ses yeux. C'était contre lui -à présent, qu'on menaçait de se retourner et de porter plainte pour diffamation ! Heureusement, tout s'arrangea, quand le service -en deux coups de cuiller à pot, fût remanié de A à Z, du jour au lendemain. Alain et son frère furent rapidement convoqués devant les nouveaux responsables du service entièrement renouvelé. Là, ils purent -enfin, exposer le plus clairement possible, leur vision des choses. Vision qui fût entièrement partagée par le nouveau service de cardiologie, et le soir même, à leur grand soulagement, Alain et Mathis apprirent que leur père était désormais délivré de tout. Et que ça s'était fait dans le plus grand respect de la personne. Point.

C'est pour tout ça qu'Alain ne voulait pas -non seulement d'acharnement thérapeutique, pour soigner son cancer du foie, mais pas de soins du tout ! Il savait déjà très bien comment il allait en finir. Quasiment tout était programmé dans sa tête. Ça aurait lieu près de la gare... Et pas pour prendre un train, non, mais pour SE prendre un train...

Alain en était là, dans ses réflexions -une analyse médicale, dans une main, une image de scanner et un compte rendu de chirurgien dans l'autre, quand on sonna à la porte d'entrée. Il alla ouvrir, à une jeune femme d'une trentaine d'années. Très belle et qui lui dit qu'elle était sans doute de sa famille. Elle serait la fille de son grand-père, si ce dernier se nommait bien, François Connat. Alain, souriant, lui répondit :

- *Vous êtes la fille de Clémence. Euh... Clémence...* Il cherchait son nom de famille.

- *Ah, non. Je suis la fille de Georgette Dumoulin.*

Alain venait de faire connaissance avec l'une de ses tantes... Il était temps !

FIN

////////////////////////////////////

NOTES DE L'AUTEUR

J'ai connu Alain Connat au temps où il était correspondant de presse pour l'hebdomadaire « Quoi de neuf ». J'étais également correspondant pour ce canard, mais pas dans le même secteur. Nous nous étions rencontrés plusieurs fois, lors de réunions (briefings, débriefings...) et nous nous étions bien entendus. Il ne m'avait pas caché qu'il appréciait mon style d'écriture. Mais je ne lui avais pas caché que pour moi, il en était de même, avec son style. On s'était jurés d'écrire un roman. Je ne l'ai jamais écrit, mais lui si. Et quand il m'a téléphoné -il n'y a pas si longtemps, pour m'apprendre qu'il était atteint d'un cancer du foie ; qu'il n'en avait plus que pour trois, quatre mois. Qu'il avait écrit un roman... Ce roman étant rédigé à la première personne ; il m'a demandé de bien vouloir le rédiger à la troisième personne. Et m'a supplié de le terminer, de le corriger, de le signer et de le proposer à un éditeur. Il avait envie que ce soit moi qui en profite. Je lui ai juré que je le ferai et j'ai tenu parole. J'ai respecté ses écrits, même si je l'avoue, la chronologie des événements m'a donné quelques sueurs froides. Mais je n'ai pas voulu le trahir de quelque façon que ce soit. Cela dit, bien sûr que je n'oublierai pas son fils, quand je recevrai les droits d'auteur... Si j'en reçois !

Serge Lanski

////////////////////////////////////

Peut-être l'amour du sexe est-il héréditaire ? Si c'est la vérité -concernant Alain Connat, cela avait du sauter une génération, car ni son père – bien loin d'être un foudre de guerre, ni sa mère... quoi que... n'étaient des fous de sexe ! Non, il devait tenir ça de son grand-père, qui lui même tenait ça de sa mère. Clotilde Connat, que Karl Schmidt, beau sous officier allemand, avait révélée , comme étant une extraordinaire amante. Hélas, leur relation fut connue et déballée au grand jour. A la libération -alors que son chevalier teuton avait disparu dieu sait où- La belle et chaude Clotilde, fut jugée par un jury, tout ce qu'il y avait de plus populaire... On lui rasa la tête et elle défila -à moitié nue, dans les rues d'Auxerre, en compagnie d'une dizaine d'autres femmes, qui elles aussi, avaient « pactisé » avec le diable.

Le sexe mène à tout : à la déchéance, à la vengeance, à la toute puissance, au plafond, à la cupidité, à l'humilité, à l'humidité, à la souffrance, à la folie, à la connerie, au règlement de compte, à la dépendance, à la gynécologie, aux regrets, à l'allégeance et parfois même, à la félicité !